

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.  |                                     |   |

# LES SOCIÉTÉS SECRÈTES

## SONT LE LABORATOIRE DES RÉVOLUTIONS

---

Depuis bientôt cent cinquante ans le monde moderne est en proie à une instabilité qui se traduit tantôt par des convulsions dans lesquelles sont emportés les gouvernements et les institutions séculaires, tantôt par un travail lent mais continu, qui dissout les principes de religion, de droit, de morale, de hiérarchie, sur lesquels la société a reposé de tout temps.

La Révolution, tel est le nom dont le monde a caractérisé ce travail gigantesque. Bien des gens ne sauraient définir la révolution, mais aucun ne reste indifférent devant elle : les uns l'acclament, c'est le petit nombre, les autres l'envisagent avec terreur, c'est la majorité : mais ce que personne ne nie et ne niera jamais, c'est que la Révolution est un fait absolument nouveau dans l'histoire du monde, fait qui n'a rien de commun avec les révolutions accidentelles d'autrefois, et que sous ses formes les plus diverses, sous ses manifestations religieuses, politiques et sociales, la Révolution moderne est toujours une.

Sans doute que la révolte de l'homme contre Dieu a toujours existé depuis le jour de la chute originelle. Mais jusqu'à nos jours une hérésie pouvait quelquefois troubler la chrétienté sans que pour cela les gouvernements fussent ébranlés ; seuls quelques esprits pénétrants s'occupaient de ces questions et en voyaient les funestes conséquences morales et sociales qui découlent nécessairement d'une atteinte au dogme : les masses populaires et les nations demeuraient stables comme fixées par le poids de leurs intérêts aux principes fondamentaux de la société ; et le jour, où la grande voix de la papauté venait faire la lumière sur le monde, la société raffermie sur sa base reprenait paisiblement le cours de ses destinées.

Seul, le grand déchirement du protestantisme au XVII<sup>e</sup> siècle

ressemble sur certains points au terrible monstre de notre siècle, la Révolution : mais une grande partie de l'Europe en fut préservée, et après un demi siècle d'agitations politiques et sociales, le mal se cantonna sur certains points et le venin de cette nouvelle hérésie sembla perdre de son activité au sein d'une société dont toutes les parties étaient encore liées comme les assises d'un gigantesque édifice.

Toute autre est la Révolution moderne : Elle s'attaque d'abord à la religion ; mais l'Eglise catholique, voilà surtout l'objet de sa haine : on proscrie son culte ; on met ses ministres à mort, on la dépouille de ses biens et on veut détruire dans l'âme des peuples la notion de la subordination de la société civile à une loi divine positive. La révolution pour parvenir à son but veut détruire toute morale, la famille, la société civile et politique et enfin la propriété.

Les cent dernières années de l'histoire du monde sont là pour prouver ce que j'avance. En effet, depuis le milieu du siècle dernier, la Révolution n'a pas cessé de marcher et de progresser. Jusqu'à présent tous les efforts dirigés contre elle, ont paru impuissant. Elle n'a encore reculé dans aucun point, ni abandonné une seule de ses conquêtes. A peine un temps d'arrêt lui est-il imposé qu'elle reprend avec plus de puissance son essor destructeur.

Les explications les plus diverses sont données à ce phénomène aussi vaste que nouveau. Nous adoptons celle de M. C. Jannet :

“ Si l'on reconnaît, dit-il, que depuis un siècle et demi, une puissante organisation, dont les principes sont identiques aux idées réalisées par la Révolution, s'étend dans le monde entier, se couvrant de mystères, agissant dans toutes les parties du corps social, tantôt par la presse, la tribune, l'enseignement de la jeunesse, tantôt par des complots, mais toujours marchant vers le même but : si cette association existe, il faut lui attribuer ce bouleversement général du monde. Cette société existe, c'est la Franc-Maçonnerie, qui est la source et comme la mère de toutes les sociétés secrètes. Elle a commencé à agir dès les premières années du XVIIIe siècle, et les progrès de la Révolution ont été en proportion de sa diffusion.”

M. d'Israëli qui devait à jamais illustrer le nom de Beaconsfield, ce ministre à qui, de nos jours, l'Angleterre a dû le relèvement de sa fortune compromise, précisément par les hommes des sociétés secrètes, les Palmerston et les Gladstone, écrivait à propos de la Révolution de juillet : “ Ce n'est pas la bourgeoisie qui a élevé les barricades : je connais les gens qui les ont faites, ils ne

forment pas une nation mais une confraternité.... Leurs sociétés secrètes couvrent l'Europe d'un réseau. Elles sont répandues dans toute l'Espagne, l'Italie en est ruinée. La même organisation existe en Allemagne, en Russie et en Angleterre”.

Mais dans le passage que j'ai cité de M. C. Jannet on a sans doute remarqué cette phrase : “ les principes de la Franc-Maçonnerie sont identiques aux idées de la Révolution”. C'est ce que je vais m'efforcer de démontrer, c'est-à-dire qu'elle veut détruire toute religion, toute morale, la famille, la société civile et enfin la propriété ; puis nous verrons les sectes dans leurs œuvres.

## I

Et d'abord son but dernier est de séparer l'homme de Dieu et de l'élever contre Lui. Un penseur profond, le P. Pachtler, a résumé tout le développement de l'idée maçonnique dans ces trois formules : *L'Humanité sans Dieu : L'Humanité se faisant Dieu. L'Humanité contre Dieu.* Elles aboutissent dans l'ordre des faits, à ces trois étapes de la Révolution : *le Libéralisme, le Césarisme d'Etat, la Commune ou le Nihilisme.*

“ De tous les dogmes chrétiens, il n'en est point, dit le Rd. P. Deschamps, que la maçonnerie n'attaque plus radicalement que le péché originel. En cela ce n'est pas seulement la base du christianisme, mais encore toutes les constitutions civiles qu'elle renverse, car c'est sur ce fait primordial que repose l'autorité sociale à tous les degrés”.

Et la preuve la voici : “ Les erreurs morales et religieuses et surtout cette fatale croyance à la perversité naturelle de l'homme, sont causes de presque toutes les méchancetés humaines. L'homme est né bon, les institutions seules sont mauvaises”. Voilà ce que disait, il y a quarante ans, le *Globe*, journal maçonnique.

Il y a peu de temps le F. \* Penlwey, député du Havre, aux Chambres de Paris répétait dans une loge de Paris, comme conclusion de toute l'œuvre de la maçonnerie : “ Qu'il ne soit donc plus question de réhabilitation : l'homme n'a jamais déchu, il ne fait que grandir incessamment”.

C'était déjà la thèse de Rousseau, un illustre maçon, dans le Contrat Social : ça été celle des constituants de 89 et des conventionnels de 93, et c'est encore celle de tous les systèmes socialistes, contemporains. Ainsi que nous le verrons un peu plus loin, l'esprit de la Maçonnerie s'est à la fin du XVIIIe siècle, résumé tout entier dans la secte des illuminés allemands, fondées par

Weishaupt. Cette secte s'est emparée à cette époque de la direction des loges de toute l'Europe continentale. Or, Whishaupt dans ses écrits, qui étaient destinés aux seuls initiés, et qu'un hasard providentiel a seul fait tomber dans la publicité, esquisait ainsi la pensée fondamentale de son système : " L'Égalité et la Liberté sont les droits essentiels que l'homme dans sa perfection originaire et primitive, reçut de la nature : la première atteinte à cette égalité fut portée par la propriété, la première atteinte à la liberté fut portée par les sociétés politiques ou les gouvernements : les seuls appuis de la propriété et des gouvernements sont les lois religieuses et civiles. Donc, pour rétablir l'homme dans ses droits primitifs d'égalité et de liberté, il faut commencer par détruire toute religion, toute société civile et finir par l'abolition de la propriété ".

Voilà, l'énigme de toutes ces sanglantes révolutions qui ont embrasé toute l'Europe et fait crouler tant de trônes.

Mais citons toujours, car les avœux de tous hauts maçons ont plus d'autorité que tout ce que je pourrais dire. Commençons par Voltaire, l'un des premiers et le plus illustre des maçons :

" La religion chrétienne, dit-il, est une religion infâme, une hydre abominable, un monstre qu'il faut que cent mains invisibles percent..... il faut que les philosophes courent les rues pour la détruire, comme les missionnaires courent la terre et les mers pour la propager. Ils doivent tout oser, tout risquer jusqu'à se faire brûler pour la détruire. Ecrasons, écrasez l'infâme ".

Plus loin :— " Les chrétiens de toute profession sont des êtres très nuisibles, des fanatiques, des fripons, des dupes, des imposteurs qui en ont menti avec leurs évangiles, des ennemis du genre humain ".

Le 5 janvier 1766, Voltaire écrivait au roi de Prusse, au grand Frédéric, maçon couronné : " On est libre de donner le nom de Dieu à la matière en tant qu'intelligente. L'athée est plus vertueux que celui qui croit en Dieu. La vertu n'est pas un bien. L'âme n'est pas distincte du corps. Après la mort est le néant : *post mortem nihil* ".

Mais, me dira-t-on, que voulait Voltaire ? Par quoi remplace-t-il Dieu ? Lui-même y a pourvu : " Les deux vraies divinités de ce monde, c'est la digestion et le sommeil, ou pirape et le phallus. L'athéisme est le seul système qui puisse conduire l'homme à la liberté, au bonheur, à la vertu. Un être immatériel, infini, immense est une chimère. On cherche le siège de l'âme ? c'est dans l'estomac qu'il est ".

Je pourrais continuer à citer ainsi plusieurs milliers de passages, avèux, sortis de la bouche même des Francs-Maçons d'années en années jusqu'à nos jours. Mais comme ce n'est que la répétition en d'autres termes de ce que vous avez entendu jusqu'ici, je me contenterai de vous dire que c'est au cri d'*Ecrasons l'infâme* que les sectes ont commencé leur action sociale au XVII<sup>e</sup> siècle et que c'est au même cri qu'elles continuent d'avancer. D'ailleurs ces témoignages joints aux faits de l'histoire prouvent que la Maçonnerie veut détruire toute religion. Par qui fut érigé le culte à la déesse Raison ? Qui a sécularisé les biens de l'Eglise dans les différents Etats de l'Europe ? Qui a ordonné à Napoléon I<sup>er</sup> de détruire la puissance temporelle des Papes ? Enfin, qui a dit à Napoléon III " *Laissez prendre Rome par les hordes Garibaldiennes ?* " C'est la Franc-Maçonnerie. Vingt témoignages sont là pour le prouver. Mais comme le temps ne me permet pas d'appuyer cette proposition par ces avèux, je renvoie à l'excellent ouvrage du Rd. P. Deschamps. Après l'avoir lu, vous serez convaincu que la F.\*. M.\*. veut la destruction totale de toute religion.

Je ne puis cependant m'empêcher de citer le passage suivant qui montre bien le but de sectes : cet extrait est tiré d'une Revue Belge de 1820, cité par l'avocat saxon Eckert.

" Lorsque le chevalier Kadosch a prononcé son serment, on lui met le poignard en main, et l'on dépose à ses pieds un crucifix ; puis le très grand lui dit : Foule aux pieds cette image de la superstition, brise-là. S'il ne le fait pas, enfin de ne rien faire deviner, on applaudit et le très grand lui adresse un discours sur sa piété. On le reçoit sans lui révéler les grands secrets. Mais s'il écrase le crucifix, alors on le fait approcher de l'autel, où sont trois représentations, trois cadavres si l'on peut s'en procurer. Des vessies pleines de sang sont à l'endroit où on lui crie de frapper. Il exécute l'ordre et le sang rejaillit sur lui, et en prenant par les cheveux les têtes coupées, il s'écrie : *Nékam !* la vengeance est faite ! Alors le Très Grand lui parle ainsi : " Par votre constance et votre fidélité, vous avez mérité d'apprendre les secrets des vrais maçons. Ces trois hommes que vous venez de frapper sont la *Superstition*, le *Roi* et le *Pape*. Ces trois idoles des peuples ne sont que des tyrans aux yeux des sages. C'est au nom des la *Superstition* que le *Roi* et le *Pape* commettent tous les crimes imaginables ".

Les voilà, ces sociétés de bienfaisance et d'amusements : elles s'annoncent pour telles tandis que les avèux des plus avancés les

font voir sous leur véritable aspect. Mais passons à notre second avancé, la F.\*. M.\*. détruit toute morale.

## II

Vous le voyez déjà, lecteur, il est impossible que la morale des sectes soit celle de l'Eglise du Dieu vivant mais preuve en main, je vais le démontrer, je serai court. Les sociétés secrètes en rejetant et travaillant à détruire dans les esprits et les cœurs Dieu, la vie future, toute religion positive et révélée, renversent donc essentiellement toute loi obligatoire, toute morale, tout lien social. Ce principe suffirait donc pour montrer ce que peut être la morale maçonnique. Mais citons quelques passages tirés de leurs auteurs. D'abord c'est l'égalité et la liberté qu'il leur faut à ces messieurs, et l'on sait quel sens ils attachent à ces deux mots fascinateurs qui ont embrasé l'Europe.

Dans Ragon on lit les lignes suivantes : " Les hommes naissent " et demeurent libres et égaux en droits. Les premiers de ces " droits essentiels, imprescriptibles, naturels sont l'égalité et la " liberté".

Tirons quelques conséquences de ces principes. Donc l'homme pris individuellement n'a aucun droit d'imposer une loi ou une obligation à un ou à plusieurs hommes. Donc aucun homme, franc-maçon ou *profane*, Grand-Orient, suprême conseil ou puissance suprême n'a le droit d'interpréter la nature en général et la nature de l'homme en particulier, et d'en tirer des lois ou des doctrines pour les imposer à d'autres hommes, et quiconque le ferait, serait un imposteur et un tyran. Donc puisqu'il est de la nature et de l'essence de l'homme d'être libre et égal aux autres hommes et que ce droit est inaliénable, aucun homme ne peut céder son droit à un ou d'autres hommes sans aller contre la nature et sans qu'un contrat ainsi fait soit radicalement nul. Donc il est de la nature, de l'essence même, de l'homme et du citoyen, de ne recevoir aucune loi, de n'admettre aucun traité, aucun engagement, rien qui le lie ou l'oblige, qui le rende dépendant ou inférieur à un degré quelconque d'un autre et de plusieurs hommes.

Mais la morale, une morale quelconque, c'est un ensemble de devoirs ou de lois imposées à l'homme pour régler ses actes et diriger ses mœurs.

Il n'y a donc pour le franc-maçon et le partisan des principes de 89 qui furent également ceux de 93, ni lois, ni mœurs, ni morale quelconque. Les principes de la F.\*. M.\*. en sont la radica-

le négation, le renversement absolu. Les animaux et les hommes sont donc logiquement égaux, sous ce rapport, comme ils le sont dans le côté du triangle divin. Donc les penchants, les instincts de la brute interprétés par la libre pensée de chacun et suivis selon sa force et sa position, voilà le dernier mot de la morale maçonnique.

Écoutons Diderot : “Si l’homme d’après sa nature, est forcé d’aimer son bien être, il est forcé d’en aimer les moyens. Il serait inutile et peut-être injuste de demander à un homme d’être vertueux s’il ne peut l’être sans se rendre malheureux. Dès que le vice le rend heureux il doit aimer le vice”.

C’est cela : ne suivons, n’écoutons que nos passions, et par là on rendra à l’homme son état primitif, et chacun de nous prendra la direction qu’il voudra dans la forêt et ira mourir comme meurent les brutes.

“L’homme s’il était philosophe, saurait, dit Lamétrie, que la volonté est nécessairement déterminée ; que *vertueux le matin et vicieux le soir*, c’est mon sang qui fait tout, que Cartouche est fait pour être Cartouche comme Pyrrhus pour être Pyrrhus : *l’un pour voler et tuer à force cachée et l’autre à force ouverte.*”

Mais cela n’est rien. Écoutons Voltaire, celui à qui la France maçonnique n’a pas rougi d’élever une statue en plein Paris et instituer une fête annuelle en son honneur : Écoutons-le :

« Le plaisir est l’objet, le devoir et le but  
De tous les êtres raisonnables ;  
L’amour est fait pour vos semblables ;  
Les bégueules font leur salut.  
Que sur la volupté votre espoir se fonde.

.....  
Allez s’il est un Dieu, sa tranquille puissance  
Ne s’abaissera point à troubler nos mœurs.

La loi de la nature est sa première loi :

Elle seule autrefois conduisit nos ancêtres :

Elle parle plus haut que la voix de nos prêtres.

Pour vous, pour vos plaisirs, pour l’amour et pour moi.”

C’est là ce que les sectes entendent par morale ; morale que tous les maçons mettent scrupuleusement en pratique. Mais voyons donc un peu leur morale, dans les rapports particuliers des hommes entre eux.

Qu’est-ce que l’homme doit à ses semblables ? C’est la troisième question donnée à résoudre à l’adepte admis à se présenter à l’initiative du grade d’apprenti.

“ Cette question dit Ragon, est juste, exacte et d’un grand inté-

“rèt social. L'homme doit à ses semblables tout ce qu'il se croit dû à lui-même par ses semblables : les droits de l'un sont les devoirs de l'autre”.

Ainsi toute la morale selon l'enseignement maçonnique, consiste dans les devoirs de l'homme envers ses semblables, et ces devoirs eux-mêmes sont tout ce que l'homme se croit dû à lui-même par ses semblables, en sorte que, s'il ne se croit rien dû par les autres ou qu'il n'en reçoive rien, il ne leur doit rien non plus, et ces prétendus devoirs s'allongent ou se rétrécissent au gré ou au goût de chacun. Je vous le demande, qu'est-ce qu'un tel lien social ? Et que peut-il lier ? Vu que les loges ont décrété que l'homme ne se doit rien, et à plus forte raison ne doit-il rien aux autres. Si encore on pouvait se laisser tranquille : mais non il faut se mentir et s'espionner mutuellement.

“Le mensonge, dit Voltaire, n'est un vice que quand il fait du mal : c'est une très grande vertu quand il fait du bien ; soyez donc plus vertueux que jamais. Il faut mentir comme un diable, non pas timidement, non pas pour un temps, mais hardiment et toujours... Mentez mes amis, je vous le rendrai dans l'occasion”.

Dans le rituel de Weishaupt, on lit :

“Je veux encore ici spécialement faire des adeptes les espions des uns, des autres, de tous”.

Un peu plus loin, le même illuminé conseille de fonder des bibliothèques minervales et de se procurer de ces livres rares qui peuvent enlever les vieux préjugés et amener les gens petit à petit au désir de se faire affilier aux loges.

Donc plus de religion, plus de morale.

### III

Au moins, conservera-t-on la famille ? Non ! tout doit périr de l'ancien ordre social. Les sectes voyant qu'ils ne pouvaient réussir à rendre les peuples athées tant que les mères seraient chrétiennes, ont imaginé dans leur folie contre Dieu, de saper les bases les plus saintes et les plus sûres de la société domestique. Après avoir mis tous les hommes sur le même pied, les hommes ne se devant rien les uns aux autres, n'ayant aucun Dieu, aucune morale quelconque, les sectes ont enseigné d'après un principe qui découle des principes déjà énoncés, que les enfants ne doivent ni obéissance, ni respect à leurs parents puisque les enfants comme les autres hommes ne doivent rien aux autres, et que personne sans tyrannie ne peut leur imposer aucune loi, aucune

obligation : que la mère d'après le même principe ne doit rien faire pour ses enfants et pour son mari et que l'époux ne doit rien à sa famille.

Mais c'était peine perdue, les familles continuaient dans la paix du Seigneur à suivre leurs lois fondamentales et les lois de Dieu.

Alors on a annoncé au monde que le divorce et l'adultère était chose permise et même naturelle. Écoutons.

“Deux époux cessent-ils de s'aimer, dit Helvétius, commencent-ils à se haïr, pourquoi les condamner à vivre ensemble? La loi d'une union indissoluble dans le mariage est une loi barbare et cruelle”.

“Le divorce ne serait que la liberté de réparer *une faute irréparable sans ce moyen*. Plus on y réfléchit, plus on voit qu'il est indispensablement nécessaire en France, dit également Pouillé d'Orfeuil, maçon très avancé”.

Ne trouvez-vous pas qu'il a fallu réfléchir profondément pour découvrir une telle monstruosité? Mais continuons, voici du nouveau?

“L'adultère n'est point un crime selon la loi naturelle. Il y a même tout lieu de croire que les femmes dans l'état de nature, *devaient être communes...* Si l'adultère était défendu par la loi naturelle, tous les peuples l'auraient condamné et puni, ce qui n'est pas”.

Le fondement de la famille ainsi arraché, jeté au vent de toutes les passions lubriques comme préjugé, que peuvent devenir les liens des pères et mères envers leurs enfants et des enfants à l'égard des pères et mères? Mais ces maximes qui étaient usuelles dans le monde païen, font horreur aux peuples modernes, à qui 14 siècles du règne social de l'Église ont fait un tempérament nouveau. C'est par degrés seulement que les sectes peuvent corrompre la famille. Aussi voyant qu'on ne répondait pas assez à leurs vues, (bien que leurs progrès fussent, hélas! trop grands), les loges du monde entier résolurent de fonder une F.\*. M.\*. androgyne, ou d'adoption pour les femmes. Ce fut vers 1830 que fut conçu ce projet. Le plan en fut donné par un des membres de la Haute-Vérité romaine, caché sous le nom de Piccolo Tigre. Voici ce qu'il écrivait à l'un de ses amis, comme sous le nom de Vendice :

“J'entendais dernièrement un de nos amis rire d'une manière philosophique de nos projets, et nous dire: “Pour détruire le Christianisme il faut commencer par supprimer la femme”. Le mot est vrai dans un sens, mais puisque nous ne pouvons pas supprimer la femme, *corrompons-là...* Le meilleur poignard

“ pour frapper l'Eglise au cœur, c'est la corruption. A l'œuvre donc jusqu'à la fin ”.

“ Cet établissement servirait de plus à satisfaire ceux de nos frères qui ont du penchant pour le plaisir, disait un des plus grands chefs des illuminés ”.

La maçonnerie d'adoption fonctionne maintenant dans toute l'Europe, et il est intéressant d'en lire le rituel : et l'on voit ce que risque la pudeur et la fidélité conjugale dans les cérémonies des loges androgynes.

Cette maçonnerie, dit Tessier, consiste en cinq grades principaux dont les trois premiers qui sont *apprentie*, *compagnonne*, et *maitresse* sont obligatoires et les deux autres appelés hauts grades, la *maitresse parfaite* et l'*élue sublime écossaise* ne sont que de satisfaction. (*Après chaque réception il y a banquet et bal. Voir Mgr de Ségur pages 82, 87, 89.*)

Tout cela allait bien ; on s'amusait ; mais la grande majorité des francs-maçons et des maçonnes continuaient à faire élever leurs enfants chrétiennement. Alors on résolut de porter un dernier coup qui est le plus terrible.

“ Emparons-nous de la jeunesse pour l'instruire ”, fut le nouveau cri de guerre poussé par les loges du monde entier. On fonda des écoles de l'Etat ; on rendit l'instruction gratis et obligatoire (gratis à leur manière), et le monopole universitaire fut résolu. Telle que la créa Napoléon en 1808, sur l'ordre des loges, l'Université Impériale de France avec son monopole absolu, est le type que la maçonnerie cherche à réaliser partout où elle domine quelle que soit la forme du gouvernement. Je n'ai pas besoin de vous rappeler quels sont les livres que l'on met dans les mains des enfants qui vont aux écoles de l'Etat.

Dans ce qui précède je crois avoir démontré que la F.\*. M.\*. veut détruire toute religion, toute morale et la famille. Il me reste encore à démontrer qu'elle veut détruire la société civile et la propriété, puis à montrer les sectaires dans leurs œuvres.

#### IV

Et d'abord la Franc-Maçonnerie veut détruire la société civile et politique. Les sociétés secrètes en niant Dieu ou en défigurant sa notion essentielle d'être personnel, infini, créateur, en détruisant toute religion révélée pour y substituer une prétendue égalité de nature et l'indépendance souveraine de l'homme, renversent toute loi obligatoire en conscience et rendent ainsi impossible l'existence de la société civile. Les doctrines propagées par

leurs auteurs, insinuées dans leurs rituels, détruisent par la base l'autorité, qui sous n'importe quelle forme de gouvernement est essentielle à la société. Elles détruisent les libertés publiques et enfin elles font disparaître l'idée de patrie qui est un obstacle à l'établissement de la république universelle, de l'anarchie.

“ Effacer parmi les hommes la distinction de *rang*, de *croyances*, d'*opinions*, de *patrie*...faire en un mot de tout le genre humain une seule et même famille...voilà, dit Clavel, le grand œuvre qu'à entrepris la maçonnerie, et auquel l'apprenti, le compagnon et le maître sont appelés à associer leurs efforts ”.

Cela est explicite. L'Égalité primitive, la liberté native, primordiales proclamées par tous les écrivains maçonniques, nous l'avons démontré, est le but des sectaires. Or comment effacer toute distinction de rang, rétablir l'égalité, sans faire disparaître toute supériorité, toute autorité, tout gouvernement, tout droit de commander aux autres, de se placer au-dessus d'eux et de leur imposer des lois et des attributs ? Comment effacer toute distinction de patrie et faire du genre humain tout entier une seule famille, sans anéantir d'abord tous les gouvernements qui maintiennent séparés les uns des autres par des frontières, par les droits des gens et des lois distinctes, les peuples divers qui composent le genre humain ? C'est le raisonnement que fait M. C. Jannet et il est fort.

C'est cependant ce que Weishaupt ordonne à tous les membres de sa secte de faire et leur fait prêter serment d'y travailler. Voici le témoignage de Louis Blanc à ce sujet :

“ Par le seul attrait du mystère dit-il, par la seule puissance de l'association, soumettre à une même volonté et animer d'un même souffle des milliers d'hommes, pris dans chaque contrée du monde, mais d'abord en Allemagne et en France : faire de ces hommes au moyen d'une éducation lente et graduée des êtres entièrement nouveaux ; les rendre obéissants, jusqu'au délire, jusqu'à la mort à des chefs invisibles et ignorés ; avec une légion pareille peser secrètement sur les cœurs, envelopper les souverains, diriger à leur insu, les gouvernements et mener l'Europe à ce point que toute superstition fut anéantie, toute monarchie abattue, tout privilège de naissance déclaré injuste, le droit même de propriété aboli : tel fut le plan gigantesque du fondateur de l'Illuminisme ”.

Vous savez mieux que moi, combien il a réussi. Continuons.

Saint-Martin fondateur du *Martiniste* dans son fameux livre *Des Erreurs de la Vérité*, développe froidement et par des raisons qui, dans le système d'athéisme des sociétés secrètes, ont une force

invincible, la nécessité d'une destruction radicale de tous les gouvernements. M. de Haugwitz après avoir lu ce livre disait : " J'ai la ferme conviction que le drame commencé en 1788 et " 1789, la Révolution française avec toute ses erreurs, non seulement avait été résolu dès lors, mais encore était le résultat des " associations et des serments ".

Veut-on savoir jusqu'où les sectaires poussent la haine contre les rois. Ecoutons, c'est Jean Witt, l'un des plus grands conspirateurs qui parle.

" Pendant l'été de 1820, je fis avec le professeur Charles Follenius (haut maçon berlinois, professeur de Sand et ami du F. \* \* \* " Cousin) le voyage de Paris en Suisse. La conversation vint à " tomber sur Sand et sur le meurtre en général. Je déclarai que " je serais tout disposé à tuer un tyran, et j'ajoutai qu'immédiatement après je me poignarderais pour satisfaire à la loi du " talion : *qui tue doit être tué !* Follenius fit un pas en arrière et " me dit d'un air courroucée : *Ferdinand*, je te croyais plus de " force d'âme : *pourquoi ne couperais-tu pas un morceau de pain " avec le couteau qui t'aurait servi à tuer le meilleur des princes et " ne le mangerais-tu pas tranquillement ?* Tous les moyens sont " indifférents en eux-mêmes, et un prince ne doit pas seulement " mourir parce qu'il est mauvais, mais par cela seul qu'il est " prince ".

On peut s'expliquer facilement comment tant de trône ont croulé quand on songe qu'en Europe il y a 10,000,000 hommes de cette trempe, 2,000,000 en France seule. Rappelons-nous le cri sauvage de Diderot :

Et mes mains ourdiraient les entrailles des prêtres,  
A défaut de cordon pour étrangler les rois.

Ce que je viens d'énoncer avec les démonstrations précédentes, suffit, je crois, pour démontrer que l'on veut détruire la société civile.

## V

Maintenant quelques mots sur la propriété. On comprend facilement que la Franc-Maçonnerie veuille détruire le droit de propriété. Car en niant Dieu ou en détruisant l'idée de la création et de la souveraineté du Créateur, on détruit par là même la seule base solide du droit de propriété. Ce droit sacré, n'y a-t-on jamais porté atteinte ? Les incendies de la Commune Parisienne, les scènes sauvages de la guerre des chemins de fer aux Etats-Unis, les attentats féroces du Nihilisme russe sont là pour attester

que le premier des droits est foulé aux pieds. Est-ce que par hasard les sociétés secrètes ne seraient pas au fond de tous ces complots : Écoutez.

En 1793 Fichté écrivait :

“Qui ne travaille pas ne doit pas manger, quand même je voudrais lui donner de quoi manger, car il n'a aucun droit à la nourriture”.

Puis, avec un sang froid diabolique, Fichté développe cette thèse et conclut en disant que pour lui *l'humanité est un troupeau qui doit vivre dans la communauté.*

Et d'ailleurs qu'avons nous besoin de témoignages pour prouver notre dernière proposition ? L'Eglise du Christ n'est-elle pas là, dépouillée de tous ses biens, étant obligée de recourir à la charité des fidèles ? Les gouvernements en sécularisant les biens de l'Eglise ne violent-ils pas le droit de propriété ecclésiastique et le droit de propriété des particuliers ? Jetez les yeux dans l'un des plus beaux ouvrages du R. P. Liberatore, “*L'Eglise et l'Etat,*” et là dans une longue suite d'arguments irréfutables il prouve clairement ce que je viens d'avancer. Maintenant par qui sont gouvernés ces états qui n'ont pas rougi de commettre une telle action ? Par un ignoble troupeau de sectaires qui volent pour s'enrichir.

Tels sont, les principes maçonniques sous leur vrai côté car si j'avais le temps de vous faire voir la conduite des maçons et des maçonnées dans leurs loges, leurs discours révolutionnaires et antichrétien, leurs chansons obscènes et tout ce que l'on peut imaginer de plus dégradant, je l'aurais fait ; mais passons.

## VI

Voyant maintenant les sectaires à l'œuvre.

Quoique agissant déjà depuis plusieurs années dans la vie sociale, notre point de départ sera la Révolution française.

Au moment où la France sous le gouvernement pacifique de l'innocent Louis XVI allait reprendre sa noble place à la tête des nations Européennes : au moment où plus forte que jamais elle se relevait de ses désastres et allait donner une nouvelle impulsion à la religion chrétienne, les loges du monde entier s'émuèrent et poussèrent un cri de rage, cri de haine contre la religion, la royauté et la société. Ecrasons l'infâme, égorgeons les rois chrétiens, révolutionnons l'Europe, tel fut l'ordre que reçurent les loges. Les Grands-Orients des différents rites maçonniques convinrent d'avoir un congrès qui serait tenu à Francfort. Voici

comment le Cardinal Mathieu révèle ce fait dans une lettre adressée à M. Léon Pagés :

“ Il y eut à Francfort en 1786 une assemblée des francs-maçons où furent convoqués deux hommes considérables de Besançon, qui faisaient partie de la société, M. Raymond inspecteur des postes et M. de Bouligney président du Parlement. Dans cette réunion le meurtre de Gustave III roi de Suède et celui de Louis XVI furent résolus ”.

Puis, le savant cardinal ajoute que M. Raymond et M. de Bouligney sortirent de ce couvent en se jurant mutuellement de ne jamais remettre les pieds dans les loges : qu'ils se convertirent et lui racontèrent ce fait.

Enfin en 1789 la révolution française fut finalement décrétée dans un couvent tenu à Paris. C'est le cardinal Bernis qui a dévoilé ce fait.

Les évènements se précipitèrent. Léopold II et Gustave III tombèrent victimes de leurs principes.

Est-il nécessaire de rappeler l'assassinat de Louis XVI par la majorité d'une assemblée composée de francs-maçons, sous la pression des loges devenues des clubs ? Faut-il rappeler à la suite les assassinats du duc de Berry par Louvel, sous un ministre de la police, chef suprême de la maçonnerie des Rites Unis ; la tentative d'assassinat du roi de Naples, Ferdinand II par Melano, et les honneurs rendus à la tombe de l'assassin, et les pensions accordées à sa mère et à sa sœur par Garibaldi, le chef militaire des carbonari italiens, devenu depuis succédant à Cavour et à Nigra, grand maître de tous les maçons de la péninsule ? Faut-il parler des tentatives du même genre contre l'empereur d'Autriche François-Joseph, et contre le roi de Prusse Guillaume III ; de l'assassinat de Leu ce patriote de Lucerne aussi dévoué aux libertés de son pays qu'à la foi et aux vertus catholiques ; du général de Pimodan, frappé par derrière par la balle d'un sectaire caché parmi ses soldats : de Garcia Moreno, l'illustre président de la République de l'Equateur : de l'Archevêque de Quito, empoisonné à l'autel le Vendredi Saint : enfin de l'assassinat du dernier empereur de Russie ? N'est-ce pas en vertu des principes maçonniques que Robespierre disait que pour assurer le triomphe de la Révolution, 2,000,000 de têtes étaient nécessaires ? Enfin, jetons un regard sur l'Europe.

Toutes les grandes nations catholiques qui avaient une monarchie héréditaire, sol de par le droit et les principes sont devenus sous le souffle empoisonné des sociétés secrètes des monarchies constitutionnelles représentatives. Pourquoi ? parce que l'on n'a

pas pu faire plus ; et là où le terrain était favorable, on a tout renversé et on a établi la république. N'allons pas croire que les sectes se contenteront de révolutionner les pays catholiques : la franc-maçonnerie doit tout abattre.

Les 29, 30 et 31 oct. 1872 fut tenue en Italie une assemblée extraordinaire des plus hauts chefs F.\*. M.\*. Et là on délibéra sur le sort de tous les Etats de l'Europe. Tous y passèrent successivement. Pour la France, l'Angleterre, l'Espagne, l'Autriche et la Belgique on décida de laisser marcher les choses parceque ces pays étaient dans la voie du progrès. Mais il n'en fut pas ainsi pour la Russie et pour la France. Pour la Russie on peut juger aujourd'hui ce que l'on décréta sur son sort. Voici quelle fut l'attitude vis-à-vis de la Prusse :

“ M. de Bismarck est à nous entièrement, dit un général prussien délégué à ce couvent. Le jour où nous le verrions titulant nous lui retirerions notre confiance. Il le sait très bien. Il a fait une grosse besogne et quelque pressé qu'il soit, il lui faut du temps. Pendant que la France, l'Italie, l'Espagne, tout le monde latin enfin sera dans les conclusions d'une transformation sociale, il accomplira plus facilement, croit-il, les exécutions souveraines qu'il a méditées et portera le dernier coup à l'empire d'Autriche. Cela fait, on verra l'Allemagne entière acclamer la république et envoyer promener le vieux Guillaume ”.

Je m'arrête ; j'aurais pu montrer plus longuement les sectaires dans leur œuvre de destruction : j'aurais pu les montrer à la tête de toutes les révolutions dans les différents Etats de l'Europe : mais comme cela suffirait pour un autre article : je le laisse à un autre. On le sait : c'est au nom de la liberté qu'on fait les révolutions : eh bien ! terminons par un magnifique passage du célèbre discours de D. Cortés, prononcé le 4 janvier 1849 dans les Chambres Espagnoles. Les sectaires parvenus à entrer au parlement ne parlaient que de liberté : voici ce que Cortés lui disait :

“ N'avez-vous pas assisté comme j'ai assisté moi-même en esprit, à sa douloureuse passion ? Ne l'avez-vous point vue persécutée, raillée, perfidement frappée par tous les dimagogues du monde ? Ne l'avez-vous point vue traîner son angoisse sur les montagnes de la Suisse, sur les quais de la Seine, sur les bords du Rhin et du Danube, sur les rivages du Tibre ; ne l'avez-vous point vue monter au Quirinal, qui a été son Calvaire ? Oui, la liberté est morte, et elle ne ressuscitera ni au troisième jour, ni à la troisième journée, ni à la troisième année, ni au troisième siècle peut-être. Vous vous effrayez de la tyrannie que nous

“ souffrons ? Vous vous effrayez de peu : vous verrez bien autre chose. Le monde marche à grands pas à la constitution d’un despotisme le plus terrible et le plus gigantesque que les hommes aient jamais vu.....”

Oui, disons-le avec le savant publiciste espagnol, la liberté est morte ; mais l’Eglise du Christ ne l’est pas. Cette Eglise doit voir le dernier instant du monde, son Divin Fondateur le lui a promis et les portes de l’Enfer ne prévaudront pas contre elle. Forte de ces promesses, tôt où tard, l’Eglise détruira ce mal qui ronge les Etats modernes. Ce jour-là le Christ aura vaincu. Alors l’Eglise étendant sur le monde entier sa direction bienfaisante, les sociétés revenues de leur longue léthargie, réprendront paisiblement le cours de leurs destinées.

P.-R.

## LES INDIENS DU NOUVEAU MEXIQUE

---

A l'ouest du Rio-Grande, parmi les ruines de villes autrefois florissantes s'élèvent aujourd'hui quelques *pueblos*, (village indiens) tristes débris d'une civilisation qui au lieu de progresser a toujours été en reculant à partir des conquêtes des Espagnols. L'oppression exercée sur ces tribus autrefois puissantes a réduit ces Indiens à une poignée de gens qui vivent au milieu des habitations délaissées de leurs parents et ancêtres. Privés de tout contact avec la société ces *Pueblos* (Indiens Mexicains) offrent avec les tribus sauvages des différences si grandes qu'il est impossible de croire qu'ils appartiennent à la même race. Ils n'ont conservé de la civilisation des races éteintes qui les ont précédés dans cette contrée que ce qu'elle avait de plus ou moins dépravé. Le pays lui-même paraît désolé et semble avoir perdu sa force vitale : la terre elle-même est une ruine parsemée des demeures ruinées des hommes.

Parmi ces villages indiens, Zuni le plus considérable qui compte environ 1600 habitants est regardé avec vénération par les autres *pueblos* ; c'est le dernier refuge des lumières, des traditions, de la religion. Ce *pueblo* est bâti sur la petite rivière du même nom dont le lit sec la plus grande partie de l'année se change parfois en torrent dévastateur.

Au fond de la vallée sont les ruines de l'ancien Zuni détruit par une inondation : la nouvelle ville a été bâtie sur la colline où les eaux ne peuvent l'atteindre : sur les pentes des collines environnantes sont des murs couverts d'inscriptions en espagnol et d'héroglyphes indiens et parmi les ruines de la vallée, au milieu des débris de poterie se trouve un autel élevé au soleil qui tient après Dieu et Montezuma le troisième rang parmi les divinités ; au-dessus du soleil se place la lune sa sœur cadette et les étoiles leurs enfants, puis vient le Grand Serpent et les divinités subalternes.

Les Pueblos connaissent parfaitement l'histoire de leurs ancêtres grâce aux traditions qu'ils se passent de père en fils, aussi montrent-ils la plus grande méfiance envers les étrangers surtout envers les blancs, cause de leurs malheurs. Si l'on veut apprendre quelque chose d'eux il faut gagner leur confiance et le meilleur moyen pour y parvenir c'est d'apopter leur costume et de vivre à leur manière ce qui les flatte singulièrement ; pour peu que l'on y joigne quelque connaissance de leur langue on est le bienvenu parmi eux. Ils ont une mémoire merveilleuse et leurs traditions permettent de remonter aux sources de leur origine : les villes ruinées de leurs ancêtres, l'oppression des nations ennemies, l'humiliation de leurs tribus autrefois si puissantes, tout est constamment présente à leurs yeux dans les longs récits qui remplissent les longues soirées d'hiver.

Quoique les Pueblos n'aient jamais quitté leurs villages ils ont une connaissance vague des océans. Outre "l'océan du Soleil Levant" (l'Atlantique) et "l'océan de l'Eau Chaude" (le golfe du Mexique) ils parlent de "l'océan du Soleil Couchant" et de "l'océan du Siège de la Neige Eternelle : " ils comprennent tous les quatre sous le nom " des eaux qui entourent le monde." Quand on leur demande comment ils savent quelque chose des océans ils répondent : " Dans un temps bien reculé nos pères ont parlé à leurs enfants de l'océan du Soleil Levant. Nous ne le connaissons pas nous-mêmes ; nous ne l'avons pas vu. Nous le connaissons par les prières qu'on nous a apprises et par les choses qu'on nous a transmises. "

Les notions qu'ils ont sur les Américains prouvent également que leurs ancêtres habitaient autrefois l'Est. " Les Américains, disent-ils, sont un peuple singulier, étrange ; ils vivent bien loin dans un pays inconnu. Nos vieillards nous ont raconté qu'ils sont blancs, qu'ils ont les cheveux courts, qu'ils ne prennent pas la nourriture avec leurs doigts mais qu'ils la prennent avec des doigts de fer et qu'ils parlent beaucoup en mangeant ".

Les maisons des villages actuels sont solidement construites en grès rouge coupé en plaques minces à peu près de l'épaisseur des anciennes briques romaines, ces plaques sont unies par un mortier rouge tiré du sol de même couleur. Tous les pueblos ont cette teinte rouge foncé qui s'étend sur le pays entier et sur ses habitants. Ces maisons sont fort basses et n'ont pour la plupart ni portes ni fenêtres ; on grimpe au moyen d'une longue échelle sur le toit qui est plat et de là on pénètre dans l'intérieur par une ouverture la seule issue de la maison. Cependant à la façade de quelques demeures de notables il y a une sorte de véranda et une

grande ouverture percée dans le mur de la principale pièce qui se trouve ainsi ouverte et aérée : les maisons des gouverneurs ont de plus des fenêtres.

Les habitations sont éclairées par la flamme vacillante d'un ou de plusieurs foyers placés le long du mur ; sur l'un d'eux on rôtit la viande, sur l'autre on cuit les galettes, et à la lueur de ces foyers où sont suspendus de grands chaudrons on prend les repas assis en cercle sur des peaux de moutons ou sur des couvertures étendues sur le sol. Les Indiens ne mangent pas avec les étrangers mais ils forment un cercle à part autour d'un autre plat de viande. Le mets national consiste en maïs cuit à l'eau avec des morceaux de mouton et en galettes minces comme du papier qui tiennent lieu du pain ; la viande se mange avec les doigts et le reste avec une cuiller de terre sans manche dont le haut du cuilleron est recourbé en arrière ce qui permet de le suspendre au bord du plat quand on cesse de manger. Les sauterelles sont un des mets favoris des Indiens. On les attrape le matin, aux premiers rayons du soleil, au moment où elles sortent de leurs trous par milliers ; on les met tremper toute une nuit dans l'eau froide pour les engraisser puis on les rôtit d'un beau brun.

Grâce aux grands feux de sapin allumés sur les foyers, les objets de toutes espèces épars dans l'habitation, les poteries curieuses rangées le long des murs, les vêtements aux couleurs gaies suspendues sur de longues perches et les magnifiques couvertures de laine que ces Indiens seuls fabriquent, se détachent sur les murailles sombres. De petites niches taillées dans le mur contiennent le peu d'objets de ménage dont les femmes font usage. Contre la muraille extérieure des maisons de même que sur les toits on voit de grandes cages renfermant des aigles que l'on garde pour leurs plumes : malheureuses victimes de la vanité des Indiens ils ne retrouvent quelque lueur de courage que pour répondre du bec aux nombreuses attaques auxquelles ils sont en butte.

La petite vérole fait de grands ravages parmi les occupants de ces demeures sombres et mal aérées ; un grand nombre succombent sans recevoir aucun soin. La superstition jointe à la crainte empêchent souvent les Indiens d'avoir recours au médecin ou au sorcier qui pour eux ne font qu'un. Ceux-ci, croient-ils, prennent un tel pouvoir sur le malade confié à leurs soins qu'on ne les appelle qu'après de mûres délibérations. Les Indiens croient que pendant le sommeil le corps seul repose et que l'esprit erre au-dessus de la terre ; au moment où l'étoile du matin se lève l'esprit retourne dans le corps. Quand un sorcier malfaisant

ou un médecin cherche à faire du mal au malade il fait une image de la victime et place sur le cœur de cette image une feuille de tabac ou un fragment du bois d'un arbre frappé de la foudre. Il met sur le feu, dans un chaudron plein d'eau, des herbes et des philtres magiques. L'image est placée à quelque distance du feu dont on la rapproche à intervalles réguliers durant la nuit qui se passe en danses magiques et en conjurations hideuses. Si l'étoile du matin n'est pas encore levée à la troisième conjuration la victime est au pouvoir du sorcier, mais si elle brille au ciel l'esprit en peine retourne dans le corps qui est ainsi délivré de tout pouvoir malfaisant.

Dans chaque pueblo il y a une *estuga*, grande chambre à demi-ensevelie dans la terre, qui sert à la fois de maisons de bains, d'hôtel-de-ville, de lieu d'assemblée et d'église : on y brûle constamment des herbes aromatiques. Quand il faut délibérer sur les affaires de la tribu ce qui arrive continuellement, le gouverneur du pueblo convoque une assemblée des principaux hommes. Au coucher du soleil un de ses subalternes monte sur la plus haute maison et transmet d'une voix tonnante à la population entière l'ordre de son chef. Les femmes ne manquent pas de répandre rapidement la nouvelle et l'on est sûr qu'une nombreuse assemblée se réunira ce soir-là soit chez le gouverneur soit à l'estufa.

Après le crépuscule, des figures sombres enveloppées de couvertures se glissent silencieusement comme des ombres au lieu du rendez-vous ; les hommes se saluent gravement, se donnent la main et prennent place sur des bancs rangés le long des murs ou bien ils s'accroupissent en cercle au milieu de la chambre. Ils commencent à fumer : les discussions s'engagent : à mesure que l'atmosphère se réchauffe les vêtements sont jetés de côté et l'assemblée est bientôt *in naturalibus* : à la fin tout le monde se lève et se retire sans bruit. Quand le sujet est grave la séance dure jusqu'au matin sans qu'aucune émotion se trahisse sur les visages ; les femmes et les jeunes gens rassemblés près de la porte écoutent respectueusement ce qui se passe à l'intérieur.

Les enfants sont aussi diaboliques qu'il est possible de l'être ; ils passent leur vie dans les rues à tourmenter les pauvres chiens et les malheureux cochons qui rôdent autour des habitations. Pendant ce temps les femmes cultivent les jardins, vont chercher à de grandes distances toute l'eau nécessaire au ménage ; elles passent dans les rues avec de grandes cruches si bien placées sur leurs têtes qu'aucune goutte ne se répand ; elles montent et descendent les échelles qui conduisent à l'intérieur des maisons,

avec leur fardeau, sans s'appuyer sur quoi que ce soit et sans trébucher : les petits enfants grimpent ces échelles et les descendent sans crainte de même que les chiens qui déploient une agilité d'écureuil le long des échelons.

Les travaux des champs sont le partage des hommes qui ne regardent pas le travail manuel comme déshonorant. Le sol étant brûlé par le soleil, et les pluies fort rares, le maïs se plante dans des creux très-profonds faits avec de longs bâtons pointus : il croît très lentement et les épis sont presque au niveau de la terre. Lorsque le ciel se couvre de nuages et que les premières gouttes de pluie tombent, les Pueblos ne cessent d'exprimer leur reconnaissance par de joyeuses exclamations. Quelques tribus du Nouveau-Mexique adorent l'élément vivifiant dont le pays est presque entièrement privé.

Les Pueblos sont monogames et les femmes ne sont point les esclaves des hommes ; elles connaissent leurs droits et les font respecter. Quand un homme se marie et va vivre chez sa femme, si elle n'est pas contente de lui elle a le droit de le renvoyer, aussi les maris ont-ils grand soin de se maintenir dans les bonnes grâces de leurs compagnes.

Il n'est pas rare de voir pendant une belle soirée un jeune homme assis sur le haut d'une maison aux pieds d'une beauté à peau cuivrée qui lui démêle les cheveux ; c'est preuve qu'il a fait des offres de mariage et qu'elle l'accepte comme fiancé. Les hommes et les femmes portent les cheveux longs et entremêlés d'une quantité d'ornements ce qui rend l'opération de les peigner fort longue et difficile, aussi n'est-ce que dans les grandes occasions que les têtes sont bien lavées avec de la saponnaire et remises en bon état. Dans les jours de fête les hommes se peignent couleur de boue de la tête aux pieds : la plupart portent des masques grotesques et beaucoup paraissent la tête armée de grandes cornes de buffles. Chacun fuit devant eux, chacun se hâte de gagner les échelles et de se réfugier sur les toits car ces masques ont le privilège de frapper impunément tous ceux qu'ils rencontrent : c'est une bagarre générale. Après le côté grotesque de cette fête nationale vient le côté sérieux ; les déguisements font place à des costumes de fantaisie magnifique entièrement fabriqués par eux ; celui du prêtre consiste en une belle chemise de laine accompagnée de pantalons courts en peau de daim, de guêtres ornées de plusieurs rangs de boutons d'argent, de mocassins, d'une belle ceinture d'argent massif et enfin de colliers. Les barbes et les cheveux sont teints en blond pour la circonstance. Les danses religieuses à la tête desquelles se place le prêtre

commencent pour ne s'arrêter qu'aux derniers rayons du soleil : alors le prêtre donne sa bénédiction au peuple et l'on se sépare.

Les Pueblos sont des modèles de politesse : après avoir serré la main aux blancs, ce qu'ils font souvent, ils portent immédiatement à leurs lèvres la main qui a reçu cet honneur pour recueillir par une forte aspiration l'influence qu'elle peut avoir reçue par le contact des étrangers.

Dans le voisinage des pueblos on trouve d'immenses édifices en ruines, plantés sur des élévations presque inaccessibles auxquelles on arrive par des escaliers taillés dans le roc. Ces bâtiments pouvaient abriter environ 2000 personnes ; l'un d'eux à cinq étages placés en escaliers les uns au-dessus des autres de façon que le toit de l'étage inférieur formait une terrasse pour l'étage suivant ; depuis le sommet l'édifice entier rappelle une fourmilière. Le seul moyen de communication entre les terrasses consistait en échelles placées à des distances convenables ; on pouvait les retirer à volonté ; la maçonnerie a pour le moins six pieds d'épaisseur.

Dans la vallée de Pescado se trouvent deux de ces anciens édifices en ruines : ils étaient circulaires et de même grandeur et ils avaient chacun 800 pieds de circonférence ; ils sont antérieurs à toutes les traditions qui n'en font aucune mention ; leurs murailles sont en grande partie écroulées. La poterie que l'on trouve dans le voisinage est peinte des couleurs les plus brillantes ; beaucoup de fragments ont conservé un superbe poli. Cette poterie est si légère et d'un grain si fin qu'il faut la regarder de près pour s'assurer que l'on n'a pas devant les yeux du papier-mâché : l'œil et la main seuls ont exécuté les beaux dessins qui l'embellissent. Chaque famille fait encore de nos jours sa poterie et les femmes réussissent dans ce travail aussi bien que les hommes.

La contrée présente en général un aspect si désolé et si nu qu'elle ne paraît habitable que pour des loups ; cependant les ruines innombrables qui la couvrent attestent qu'il n'en a pas toujours été ainsi. Elle renferme une quantité de sources cachées qui, au moyen d'une irrigation bien entendue, pourraient lui rendre la fertilité et changer en riches récoltes les tas de poussière qui remplacent la végétation. Alors les pauvres Indiens à demi-civilisés qui ont dû céder peu à peu aux blancs leur terre natale pourraient par la suite des temps jouir d'une prospérité dont ils n'ont d'idée que par les ruines au milieu desquelles ils vivent.

# LA QUESTION IRLANDAISE.

---

No people on the face of the earth  
were ever treated with such cruelty as  
the Irish.

O'CONNELL.

## I

Il y a deux mois à peine un vapeur transatlantique partait de Liverpool en destination de la Ville du Cap, dans le sud de l'Afrique. Au nombre de ses passagers se trouvaient deux individus dont l'un était déjà tristement célèbre par sa récente trahison d'une société secrète dont il avait été l'un des chefs les plus avoués; l'autre était aussi en voie d'acquérir une affreuse notoriété, puisque sa présence à bord du « Kinfaun's castle » n'avait d'autre but que l'assassinat de son compagnon de bord. Le premier fuyait aux antipodes de son pays natal dans l'espoir, sans doute, d'échapper à la main vengeresse de la société qu'il venait de trahir en envoyant cinq de ses membres à l'échafaud. Le misérable croyait vivre en paix loin du théâtre de son infamie à même l'or anglais qu'il venait de recevoir en échange de la vie de ses cinq compatriotes. Le second se trouvait à ses côtés sur le pont du navire en sa qualité d'exécuteur impitoyable des décrets de mort portés par le tribunal secret des « Invincibles. »

Il l'avait traqué depuis les rives d'Irlande et le poursuivait jusqu'à l'autre bout du monde pour apprendre aux traîtres et à ceux qui les emploient dans leur sinistre besogne, qu'un *informeur* n'est jamais à l'abri de la vengeance irlandaise, même quand un immense océan le sépare du sol qui recouvre la tombe de sa

victime. C'est le seul crime que le peuple irlandais ne pardonne jamais.

En effet, au moment même où Carey allait toucher la rive africaine, il tombait devant la balle d'O'Donnell pour ne plus se relever. Le lendemain celui-ci était condamné comme meurtrier à subir son procès devant les prochaines assises criminelles, soit en Angleterre, soit à la Ville du Cap où le meurtre a été commis.

Pour ceux de nos lecteurs qui n'ont pas suivi de près les troubles d'Irlande pendant ces dernières années, un mot d'explication ne sera peut-être pas hors d'à propos :

Le 6 mai 1882 un double assassinat se commettait presque en plein jour dans le Phœnix Park, l'une des places publiques les plus fréquentées de Dublin. Les victimes étaient Lord Cavendish, qui venait d'être nommé secrétaire d'état pour l'Irlande et M. Burke son sous-secrétaire. Chose étrange, les auteurs du crime disparurent comme par enchantement et déroutèrent pendant une année entière les recherches les plus actives et les offres les plus séduisantes des autorités anglaises. On aurait dit que les meurtriers étaient entrés sous terre au moment où leurs victimes tombaient sous leurs coups. Après de vaines recherches tout sembla rentrer dans le silence à l'égard de la tragédie du Phœnix Park. Pourtant, l'on savait généralement que la police secrète remuait ciel et terre pour découvrir les auteurs de ce crime, aussi horrible par son audace que par les autres circonstances dont il était entouré. De temps en temps les journaux anglais annonçaient avec force commentaires que la police était sur la trace des coupables, mais le public commençait à traiter ces nouvelles de canards, montés à dessein par les autorités pour se donner une contenance et protéger la réputation menacée de leurs plus fins limiers. Enfin l'opinion publique allait enrégistrer une défaite honteuse contre l'armée policière, lorsque tout à coup, on apprend l'arrestation des meurtriers du Phœnix Park. On donne même les noms des accusés, et au nombre de ces derniers se trouve celui de James Carey, le traître et délateur dont il est question plus haut.

Au point de vue social, Carey s'était fait une assez jolie position. Il en était même rendu à occuper un fauteuil au conseil de ville de la capitale d'Irlande. Sa conduite comme chrétien et comme père de famille était réputée exemplaire, et le fait qu'il était membre de plusieurs sociétés de piété le mettait à l'abri de tout soupçon malveillant.

Grande donc fut la surprise quand son arrestation devint un fait accompli, et plus grand encore fut l'étonnement public lorsqu'on

apprit que dans la personne de James Carey la police venait de mettre la main sur l'organisateur en chef du double meurtre de Lord Cavendish et de M. Burke.

En admettant de suite l'hypothèse de sa culpabilité, nous avons donc devant nous, non seulement un meurtrier en chef, mais encore un lâche et un hypocrite de la pire espèce, qui ne se couvrait du manteau de la religion que pour mieux cacher le poignard de l'assassin. Mais comme tous les lâches et tous les hypocrites, maître Carey, se prévalant de sa position de chef, ne s'occupait que de l'organisation des choses, laissant à ses subalternes le soin de porter les coups de couteau. De cette façon il se réservait au besoin une planche de salut pour les cas extrêmes comme celui-ci.

En vue du sort qui l'attendait comme chef de la bande meurtrière, il préféra troquer la vie de ses cinq pauvres dupes contre les quelques misérables jours qu'il lui restait encore à vivre et les quelques pièces d'or qui devaient le transporter en Afrique avec sa jeune famille, condamnée comme lui maintenant à manger le pain de l'infamie au milieu des êtres les plus abjects de l'espèce humaine. Pauvre mère ! pauvres enfants ! Etre innocents et se voir à jamais bannis du lieu qui les a vu naître, parceque l'une est enchaînée aux pas d'un scélérat par un lien indissoluble, et que le sort cruel a donné aux autres un meurtrier pour père ! Et pourtant il n'y aura jamais de pitié pour eux sous le ciel d'Irlande. Telle est la haine implacable que le peuple irlandais a vouée depuis des siècles à l'*informers* et à ses descendants jusqu'à la septième génération.

Tant que la présence de Carey a pu servir l'œuvre de gibet montée par les autorités anglaises, celles-ci l'ont tenu soigneusement sous clef.

Dès l'ouverture des assises on lui donna une forte garde de constables spéciaux pour le conduire de la cour à la prison et de la prison à la cour, afin de le protéger contre l'indignation et la violence populaires qui commençaient déjà à s'accroître lors du procès de Brady, sa première victime.

Mais une fois que sa triste utilité eût cessé ; après qu'il eût fait monter l'un après l'autre, Brady, Curley, Caffrey, Fagan et Kelly, sur l'échafaud ; quand enfin il eût exécuté à la lettre et même outre-passé sa partie de l'ignoble marché qu'il avait fait avec le procureur-général, c'était maintenant au gouvernement à s'exécuter à son tour sur la partie du sinistre contrat qui lui incombait.

Il s'était engagé envers Carey à lui faire grâce de la vie à condition que celui-ci livrerait à la justice (sic) les complices qu'il disait

avoir. Il fallait pendre absolument ! L'échafaud était là qui attendait. C'était à Carey de lui procurer des victimes ou d'y monter lui-même. Et dire que cinq jeunes gens à la fleur de l'âge, et protestant de leur innocence jusqu'à la mort, ont été exécutés sur le témoignage d'un tel scélérat placé dans ce dilemme effrayant !

Je passe sous silence les détails de ces cinq procès. C'est tout simplement à faire frémir. En lisant les rapports authentiques qui en ont été faits, on est transporté malgré soi aux temps des fameux *mock-trials* des plus mauvais jours de l'Irlande. On peut cependant s'en faire une faible idée par le fait seul que M. Gladstone, premier ministre impérial, n'a pas eu le courage d'élever la voix en chambre pour défendre le procureur-général pour l'Irlande, lorsque les députés irlandais attirèrent l'attention du gouvernement sur la manière scandaleuse dont les représentants de la couronne conduisaient les procès en question.

En effet, il aurait été certainement plus décent et moins cruel d'avoir fait monter les accusés tout droit à l'échafaud sans leur faire subir une pareille moquerie judiciaire. Les prévenus, fussent-ils les plus coupables des hommes, avaient droit au moins à l'impartialité du juge et à l'intégrité et la sobriété chez les jurés. Ces deux éléments sont de rigueur absolue dans les procès par jury. En leur absence toute conviction et condamnation capitale ne saurait être autre chose qu'un meurtre judiciaire. Pourtant, il a été constaté publiquement et en pleine Chambre des Communes qu'ils faisaient complètement défaut lors des procès auxquels je fais allusion.

A Dieu ne plaise cependant que je veuille ici me faire le défenseur de l'incendiaire ou de l'assassin. Comme qui que ce soit j'ai le crime en horreur ; comme qui que ce soit je veux qu'il soit puni partout où il se rencontre ; mais toujours d'après les lois de la justice telles qu'entendues et pratiquées dans tous les pays civilisés du monde, excepté l'Irlande, où l'on se permet d'envoyer les gens à l'échafaud en les insultant et en leur riant au nez.

Un étranger qui s'en rapporterait exclusivement à la version anglaise des troubles de l'Irlande serait naturellement porté à prendre les habitants de ce pays pour un peuple de traîtres et de meurtriers. C'est pour prévenir un tel jugement que j'ai voulu introduire la « question irlandaise » par le meurtre du Phoenix Park et quelques-uns des détails qui s'y rattachent. En traitant la question agraire je serai nécessairement obligé de pénétrer jusqu'à la racine la plus profonde du mal chronique qui ronge l'Irlande depuis sept cents ans. Il me faudra remonter jusqu'à

l'invasion du pays par Henri II en 1172, époque à laquelle commença l'œuvre néfaste des spoliations, des massacres et des famines créées à dessein par les envahisseurs pour l'annihilation complète du peuple irlandais. Je montrerai cette œuvre infernale continuée sous une forme ou sous une autre avec une intelligence diabolique jusqu'à ces années dernières par les dignes successeurs du brigand royal dont je viens de mentionner le nom. Je prouverai, histoire en main, que, loin d'être une nation de traîtres et de meurtriers, les traits caractéristiques du peuple irlandais ont toujours été et sont encore aujourd'hui, une fidélité à toute épreuve et une hospitalité poussée même jusqu'à l'imprudence. Je prouverai pareillement que l'injustice et la tyrannie anglaises, et non le peuple irlandais, sont exclusivement responsables des atrocités de toutes sortes et des drames épouvantables dont l'Irlande est le théâtre depuis sept siècles et dont le double meurtre du 6 mai 1882 n'est que la continuation déplorable. Je prouverai que l'état de commotion interne qui n'a jamais cessé de régner au sein du peuple depuis 1172 formait partie essentielle du plan barbare conçu par l'Angleterre pour arriver plus promptement à l'anéantissement de la nation irlandaise. Tenir un malheureux peuple, placé dans des circonstances aussi cruelles, responsable de tous les excès dont il a été plutôt la victime que l'auteur, autant vaudrait tenir le volcan responsable de ses éruptions périodiques sans tenir compte du feu dévorant qu'il porte dans ses entrailles et qui menace à chaque instant de faire sauter le flanc de la montagne qui lui sert de base. Je me fais fort, enfin, de prouver, et cela par des historiens protestants, que les lois anglaises, toutes injustes et toutes tyranniques qu'elles fussent, aurait été acceptées et peut-être même respectées par le peuple irlandais, si, dans leur application à l'Irlande, elles n'avaient été invariablement assaisonnées de la cruauté la plus inhumaine et de la malice la plus infernale. Il suffit de jeter un coup d'œil sur ce code révoltant pour se convaincre de suite que ses auteurs ne pouvaient avoir d'autre but que de pousser le peuple aux dernières limites du désespoir afin d'arriver à son extermination d'une manière plus sûre et plus *constitutionnelle*.

Tout lecteur impartial qui aura le courage de lire l'histoire de ce pauvre pays depuis son invasion par Henri II jusqu'à..... oui jusqu'à nos jours,—ne sera pas étonné des excès auxquels le peuple s'est porté de temps à autre, mais il s'étonnera, et avec raison, que ces excès n'aient été cent fois plus épouvantables.

Il n'y a qu'une seule théorie pour expliquer la modération relative des irlandais catholiques en face de provocations et de persé-

cutions dont on ne trouve d'exemple dans aucun pays du monde, si ce n'est, peut-être, la noble et malheureuse Pologne ! C'est l'attachement inaltérable et le dévouement vraiment apostolique dont le clergé n'a jamais cessé d'entourer le peuple au milieu de ses souffrances ; c'est la confiance illimitée d'un coté et l'influence sans borne de l'autre ; c'est cette union sacrée du prêtre avec le peuple, cimentée par les larmes et par le sang de part et d'autre, qui donne aujourd'hui au monde le spectacle sublime de l'Irlande catholique survivant à sa longue et terrible agonie de sept siècles et prête à l'emporter sur son ennemi implacable-

Ceci m'amène naturellement à dire un mot de l'actualité, de la raison d'être de cet écrit.

Ceux qui ne suivent pas de près la politique européenne ignorent sans doute que la « question irlandaise » est, à l'heure qu'il est, une des grandes questions du jour, du moins pour ce qui concerne l'Angleterre. C'est presque un phénomène au double point de vue de la politique et de l'histoire ! Voir le parlement anglais sérieusement occupé à faire des lois dans le but d'améliorer le sort du peuple irlandais ! c'est à n'en pas croire ses yeux ni ses oreilles ! gardons-nous bien de l'en blâmer, cependant, car il n'y a pas de sa faute.

Il y a trois ans M. Parnell, à la tête d'une poignée de députés irlandais, déclarait une guerre en règle contre les landlords ou grands propriétaires de l'Irlande. Il va sans dire que cette guerre était pour le bénéfice spécial de la classe fermière, qui allait succomber sous les extorsions ruineuses des seigneurs. Telles furent la violence de l'attaque et l'intrépidité avec laquelle l'assaut fut soutenu de la part du Léonidas politique et de ses braves compagnons, qu'après une année de luttes, ils obtenaient de la Chambre des Communes et arrachaient de la Chambre des Lords le bill connu aujourd'hui sous le nom de Bill des Terres. Après les mutilations qu'il eût à subir de la part des lords, ce bill n'est pas du tout ce qu'avait espéré la députation irlandaise. Il était tellement défiguré que M. Gladstone, qui en est l'auteur, ne voulait plus le reconnaître pour son enfant. Mais enfin c'est toujours quelque chose ; un faible à compte sur l'immense dette de justice que Parnell réclame en faveur de l'Irlande, et force lui fut de l'accepter tel qu'il parut au sortir de la Chambre Haute. D'ailleurs cette manière de servir la justice à l'Irlande a toujours été le mode suivi par l'Angleterre dans les très rares occasions où elle a fait quelque concession : toujours par lambeau, toujours par miette, et cela seulement quand elle se sentait le couteau sur la gorge, comme je le prouverai plus loin. La lutte se continue

depuis sur des amendements au bill ci-dessus et sur d'autres mesures non moins importantes pour l'Irlande, entre autres, le Bill d'enregistrement dont le renvoi par les Lords a terminé la dernière session. En temps et lieu je donnerai les raisons pour lesquelles la noblesse anglaise en a eu peur.

L'importance réelle acquise par le parti parnellite ou Home Rulers depuis le commencement de cette lutte est telle que l'Angleterre elle-même en est aussi étonnée qu'effrayée. Sur neuf élections qui ont eu lieu en Irlande depuis le mois de janvier dernier, les parnellites en ont remporté sept, dont quatre conservées ; trois, Mallow, Monaghan et Slago, enlevées à l'ennemi et les deux autres, Port Arlington et Dublin, ne sont restées entre les mains des adversaires que grâce au système d'enregistrement pour ce qui regarde les grands centres. C'était pour remédier à ce mal que Parnell avait présenté et fait passer à la Chambre des Communes le bill auquel je viens de faire allusion. Et tandis que le parti national marchait de victoire en victoire en Irlande, Parnell et ses compagnons mettaient M. Gladstone et son gouvernement aux abois devant le parlement impérial. Pour peu que les choses continuent de la sorte il n'y a pas de doute que les prochaines élections générales laisseront le chef irlandais maître de la position, en plaçant dans sa main la balance du pouvoir entre les deux grands partis politiques (grits et torys) qui se disputent en ce moment les rênes du gouvernement. Ce sera alors le temps de réaliser son beau rêve patriotique en faveur de sa malheureuse patrie, en forçant l'Angleterre à rendre à l'Irlande son parlement local qu'elle lui a enlevé en 1800 au moyen de la fraude, de la corruption et de la trahison !

JAMES DONNELLY.

( *A suivre* )

# LE BOIS DE LA BOULAYE <sup>(1)</sup>

---

(*Suite.*)

## II

### L'HISTOIRE DU BARON DURAND

Ce que M. Dubois eut, lui, de la peine à retenir, ce fut un accès de fou rire. Il constatait le ravage qu'avait produit en si peu de temps, sur l'imagination ordinairement calme de M. Durand, la simple communication de quelques adresses timbrées par la poste. De son côté, M. Durand, troublé de l'écho de sa dernière parole, sentait une vive rougeur lui monter aux joues. Les deux interlocuteurs n'osaient pas se regarder. Par bonheur on entendit résonner bruyamment le second coup de la cloche du déjeuner, et tous deux se levèrent à la fois, comme mus par un ressort.

La conversation durait depuis une heure, elle avait pris une tournure générale, et les questions spéciales qu'était venu traiter le régisseur s'étaient trouvées écartées. On n'avait seulement pas résolu celle de la demande des bonnes sœurs. C'était donc un entretien à reprendre. Avant d'en raconter la suite, il convient de dire ce qu'était le passé du baron Durand de Chauvry.

Désiré Durand était un humble enfant de l'Auvergne, dont l'éducation littéraire n'avait pas été poussée au-delà de l'école primaire. Il y avait eu des succès. Tout jeune, doué d'une belle

---

(1) Du *Correspondant*.

écriture et sachant passablement l'orthographe, il était venu de Saint-Flour à Paris, mandé par un oncle de son nom. C'était la belle écriture de Désiré, plus encore que son style, qui avait séduit l'oncle Durand, à qui Désiré adressait régulièrement, aux approches du 1er janvier, une lettre respectueuse de bonne année. J'engage les jeunes bacheliers qui cherchent une voie et assiègent la porte des bureaux à bien se pénétrer de cette vérité, qu'une belle écriture est une meilleure recommandation que leurs diplômes. Que peut-on demander, pour des emplois administratifs, à des adolescents, frais sortis de la Sorbonne ? On ne leur demandera pas de l'expérience, ni du latin, qu'ils savent si peu, ni du grec, qu'ils épellent à peine, ni de la philosophie, quoique sur ce point je les reconnaisse en état de divaguer aussi bien que leurs maîtres. On leur demandera de l'écriture. L'oncle Durand fut donc émerveillé de la calligraphie de Désiré. Il fut de plus disposé à la bienveillance par cette assiduité polie à lui exprimer, suivant un usage qui semble bien banal, des souhaits de bonne année. La chose du monde qui coûte le moins et qui rapporte le plus est la politesse. Ceci est encore une maxime que je voudrais inculper aux jeunes gens. Il y en a, malheureusement, à qui la politesse paraît coûter beaucoup, et qui contesteraient, pour ce motif, la maxime.

Il est certain que Désiré Durand, dont l'ambition, à quatorze ans, était d'être instituteur de village au fond de l'Auvergne, dut à son écriture et à sa politesse de devenir le baron Durand de Chauvry, en possession d'un nombre de millions qu'il supputait, dans la solitude, avec une joie de thésaurisateur, en s'inquiétant d'avoir son régisseur pour confident. Il y fallut du temps, de l'âpreté au travail, de la conduite, et assurément aussi, par surcroît, de la chance. A la loterie de la vie, rien ne dispense de la chance. La politesse, même jointe à la calligraphie, n'atteint pas toujours les sommets qu'atteignit Désiré Durand.

Ce fut une chance que l'oncle Durand n'eût pas de fils. Il reçut paternellement dans sa maison son neveu, auquel il s'attacha d'autant plus qu'il trouva bientôt en lui un précieux auxiliaire.

Il y a des races laborieuses, comme il y en a de paresseuses et d'indolentes. On a souvent remarqué de quelle puissance de travail, en même temps que de quelle aptitude au négoce et aux affaires financières, est douée, dans tous les pays, la race juive. On a constaté qu'en France les protestants viennent au second rang, après les israélites, dans l'ordre des aptitudes au négoce. On a cherché à ce phénomène des raisons de doctrine ou d'ethnologie. La raison est surtout traditionnelle et historique. Disper-

sés au sein des nations sans s'incorporer à aucune, repoussés par l'opinion et les institutions, les juifs ont été, pendant une longue suite de siècles, exclus de toutes les professions, autres que de celle du négoce. Où auraient-ils pris l'esprit patriotique, quand ils n'avaient pas de patrie? l'esprit chevaleresque ou militaire, quand il leur était interdit de porter l'épée? l'esprit des possesseurs du sol, quand ils ne possédaient aucun sol? l'esprit municipal, quand ils n'appartenaient pas à la cité; l'esprit légiste, quand ils ne pouvaient être ni magistrats, ni avocats, ni tabellions, ni procureurs? Ils n'avaient que la ressource du trafic; ils y ont excellé, comme l'aveugle excelle dans les sens qui ne lui sont pas fermés; ils ont formé des générations de trafiquants, où les influences perpétuées du foyer, de l'exemple du milieu, sont presque devenues des influences du sang. Les protestants ont présenté le même phénomène, et par la même cause. Les proscrits de la révolution française avaient commencé de le présenter. Si l'émigration avait duré plus longtemps, nos gentilshommes français, sous l'aiguillon de la nécessité, en dépit de tous leurs préjugés et de leurs répugnances traditionnelles, auraient fait, à l'étranger, souche de négociants.

Depuis que les juifs ont conquis chez nous l'égalité sociale, les influences de la race, encore très visibles, s'effacent cependant graduellement. Il n'est plus trop rare, il le sera de moins en moins, de voir les beaux fils de la tribu dissiper oisivement ce qu'ont amassé leurs pères, jouir au lieu de travailler, chasser, monter des chevaux de prix, protéger des danseuses, parier aux courses et se ruiner au jeu, pour trancher du gentilhomme. Ainsi fit le très élégant Samuel Meyer, qui avait passé à Chauvry, comme un météore.

L'Auvergne produit une race d'hommes laborieuse. L'oncle Durand, qui en était sorti apprenti chaudronnier, s'était élevé successivement à la dignité de patron, puis, ses affaires s'étendant sans cesse et prospérant progressivement, à celle d'exportateur. Il eut des correspondants en Amérique. Il était fort peu lettré, ce qui le gênait. Désiré lui apportait précisément ce qui lui manquait, un secrétaire intelligent et sûr. Désiré eut et mérita toute la confiance de l'oncle Durand. L'exportation ne se limite pas longtemps à un seul genre de marchandises. Les correspondants d'outremer ont d'autres besoins et adressent des commandes diverses qu'il faut bien s'efforcer de satisfaire, sous peine de mécontenter et d'éloigner la clientèle. Insensiblement, l'ancien chaudronnier, qui avait cédé son fonds de fabrication, aidé du savoir-faire de Désiré, lequel avait l'avantage d'être moins spécialiste, eut à expé-

dier des étoffes, des confections, des liqueurs et de la parfumerie, des parapluies, de la librairie, des articles de mode, des chapeaux et des bottines de femme. On ne se figure pas les mille détails du commerce d'une maison d'exportation, dont le chef semble devoir être un expert universel, ni que ce Paris envoie particulièrement de bottines de femme sur tous les points du monde. Il se trouva que c'était à Lima que l'oncle Durand faisait le plus d'envois, à un compatriote de Saint-Flour, qui s'y était établi. L'Auvergnat du Pérou vint à mourir, devant une grosse somme à l'oncle Durand et laissant des affaires embarrassées, faute d'un successeur pour en diriger la suite. Beaucoup de commandes restaient en outre à exécuter. L'oncle Durand, inquiet, prit un grand parti. Il exécuta les commandes, mais en les confiant à Désiré, expédié lui-même au Pérou avec des pleins pouvoirs, et autorisé même à y résider. L'oncle Durand ne se séparait pas de lui sans chagrin. La conjoncture était grave, il pouvait plus aisément se passer de lui à Paris, où d'autres collaborateurs s'étaient formés et où lui-même avait acquis cette pratique de la commission universelle.

Voilà donc Désiré Durand s'établissant à Lima. Il n'eut pas trop de peine à régler, à l'entière satisfaction de son oncle, les affaires de l'Auvergnat défunt, dont il prit la suite en les agrandissant encore. Il continua de procurer des modes de Paris et des bottines à toutes les Péruviennes. Il avait vingt-cinq ans, il était agréable de sa personne, chef d'une maison riche, et l'on ne se troublait pas, à Lima, de l'humilité de la condition des parents de Saint-Flour. Il ne tarda pas à toucher le cœur d'une de ses jolies clientes, dona Pépita Brazos y Corrientes, qui était de pur sang castillan, du moins on le disait autour d'elle. Peut-être pensait-elle complaisamment que Désiré était aussi du plus pur sang auvergnat. Après avoir mis, pendant six mois, aux pieds de la belle Péruvienne, des hommages et des bottines, il put lui passer au doigt un anneau et au bras un bijou qui étaient aussi des articles d'exportation de Paris, mais dont il se dispensa de présenter la facture.

Il eut une fille unique, qui fut nommée Pépita, comme sa mère, cette même Pépita Durand qui, vingt ans après, rêvait dans les bois de Chauvry, en société de la femme du régisseur.

Pendant douze ans, l'existence de Désiré Durand fut véritablement une des plus heureuses de la terre. Il devait à son travail persévérant une aisance toujours croissante ; sa femme, douce et belle, appartenait à une famille notable du pays ; il se trouva, par elle, en relations avec les fonctionnaires les plus distingués de la

république, et s'il n'allait pas à la cour, c'était uniquement par la raison suffisante qu'il n'y avait pas de cour. Dans ces villes commerciales d'outre-mer, un négociant riche et estimé acquiert, d'ailleurs, par lui-même une grande considération. Désiré Durand devint le personnage le plus important de la colonie française ; il voyait familièrement le chargé d'affaires de France et les autres membres du corps diplomatique ; il les recevait à sa table, ainsi que les amiraux qui commandaient les stations navales ; il était à son tour l'objet de nombreuses invitations.

Il restait, par tempérament auvergnat, fort économe. La belle dôna Pépita l'était moins, et avait acquis sur lui beaucoup d'empire. Elle l'entraîna sans trop d'effort à quelque ostentation, lui-même reconnaissant, en bon négociant, qu'un peu de dépense était utile à l'agrandissement de sa considération, par suite à celui de son crédit et de ses affaires. Il y eut donc de sa part, pour dompter le naturel, à la fois condescendance et calcul. Le résultat fut qu'il eut une excellente maison, à laquelle présidait, avec infiniment de grâce, de cette grâce communicative des Espagnoles, la belle dôna Pépita.

Mais quelle est l'existence qui s'écoule longtemps sans être visitée par le chagrin et le deuil ! Désiré Durand perdit sa femme, emportée par une maladie aiguë, quand sa fille avait à peine douze ans. Ce fut la première affliction de sa vie, une affliction profonde. C'était, en outre, une perturbation qui l'obligeait à réfléchir sur une résolution à prendre. Il s'était habitué à la pensée de se faire du Pérou une patrie d'adoption, suivant l'adage, peu patriotique, qui est à l'usage de tous les émigrants ; *Ubi bene, ibi patria*. Il n'avait pas d'aspirations vers Paris, et la vérité est qu'il n'en avait guère davantage vers Saint-Flour. Le lien puissant qui le retenait à Lima étant rompu, il sentit que rien ne l'y attachait désormais. Il éprouvait plutôt l'impatience de s'éloigner des lieux, des hommes, des objets dont l'aspect lui était douloureux, et de se réfugier en France. C'est par cette blessure cruelle que l'amour du pays rentra dans son cœur, pour être bientôt le mal du pays. Le pays, abandonné depuis plus de douze ans, lui apparaissait dans le lointain comme un apaisement et un asile, sinon comme un consolateur. En même temps, il découvrait qu'il désirait compléter en France l'éducation de sa fille, et qu'il désirait la marier en France, pour qu'elle fût bien Française. C'était la confirmation réfléchie, raisonnée, de l'élan de son aspiration personnelle. A cette époque, il accueillait sans hésitation la pensée de marier la petite Pépita. Tous les pères pensent à marier leur fille lorsqu'elle est encore enfant. Quand elle est

devenue jeune fille, quelques-uns y pensent moins, ou n'y pensent qu'avec effroi.

Désiré Durand fit à la hâte ses préparatifs, remit le soin de ses affaires à un mandataire de confiance, e., emmenant Pépita, il s'embarqua sans esprit de retour, moins d'un mois après l'évènement qui avait brisé sa vie.

Il fut reçu à bras ouverts par l'oncle Durand, qui voulut absolument lui offrir, comme autrefois, une hospitalité permanente. Pépita étant mise au couvent, Désiré restait bien triste et bien seul. Il n'avait aucune tentation de choisir ni de meubler un appartement où il redoutait l'horreur de l'isolement : il s'apercevait déjà que c'était une assez pauvre consolation, qui ne lui tiendrait pas compagnie, que de respirer l'air de la France. Il accepta donc avec reconnaissance le bienfait de l'offre de son oncle, d'abord à titre provisoire ; mais, ainsi que beaucoup de provisoires, celui-ci dura longtemps. Il n'y avait aucun motif déterminant de changer, une semaine plutôt qu'une autre, au moins jusqu'à ce que Pépita fût retirée du couvent, une combinaison qui convenait à tous, et c'est la raison négative qui prolonge les provisoires. L'oncle Durand n'avait pas d'enfants, Mme Durand était une excellente femme, tous deux ne tardèrent pas à prendre en passion la petite-nièce péruvienne, qui était une enfant charmante. Ils avaient aussi une chambre pour elle, les jours de sortie et pendant les vacances.

J'ajoute que le veuvage avait produit sur Désiré l'effet de réveiller ses instincts de parcimonie, en leur donnant une intensité croissante. Il ne subissait plus l'ascendant de dona Pépita, et ce n'était pas à Paris que son crédit demandait d'être aidé par un peu de représentation. Ni la condescendance ni le calcul ne combattant désormais le naturel, Désiré s'y livra sans résistance. Sous ce rapport encore, l'hospitalité de l'oncle Durand, qui supprimait presque toutes dépenses, était un bienfait très apprécié.

Le traité d'association fut renouvelé entre l'oncle et le neveu, qui décidèrent, d'un commun accord, de liquider la maison de Lima. Désiré ne voulant plus se séparer de sa fille ni se montrer au Pérou, il était à propos d'y envoyer un agent sûr pour procéder à cette liquidation. Parmi les employés de la maison Durand oncle et neveu était un jeune homme très intelligent qui exerçait les fonctions de secrétaire. On le nommait Ernest Dubois. Il était infiniment plus lettré que l'ancien chaudronnier et même que Désiré. Il avait été surpris, plusieurs fois, interrompant les correspondances d'affaires pour lire un volume nouveau, et, ce qui était plus grave, pour se livrer à quelques essais personnels

de littérature, voire pour rimer des vers. Les chefs de maisons commerciales, n'eussent-ils pas débuté dans la chaudronnerie, n'aiment pas découvrir ces vocations parmi leurs jeunes commis et excusent plus volontiers des incartades de conduite. Ils hochent la tête et conçoivent des préventions qui ne se dissipent pas aisément.

Ernest Dubois avait donc subi des remontrances paternelles. Mais quand il s'appliquait à une besogne, il s'en acquittait si bien, il avait des manières si gracieuses et une physionomie si sympathique, que l'oncle Durand, tout en l'avertissant d'être plus sage, lui conservait une extrême bienveillance. La présence de Désiré faisait moins sentir à l'oncle Durand le besoin d'un secrétaire. Tous deux jugèrent que si Ernest Dubois n'avait qu'un avenir douteux dans la commission, il était l'homme qui, avec des instructions, remplirait le mieux une mission lointaine, laquelle fournirait un aliment et un intérêt à son intelligence.

Ernest Dubois fut enchanté de ce témoignage de confiance et partit enthousiasmé de la pensée d'un si beau voyage. Il était muni de lettres chaleureuses de recommandation de Désiré. Il ne passa que six mois à Lima, et s'acquitta de sa mission à merveille. Il eut un autre succès qui n'était pas dans ses instructions, et il ne revint pas seul. Il s'était trouvé naturellement introduit parmi les plus intimes relations de la famille de dona Pépita. Si la France politique a malheureusement perdu de son prestige à l'étranger, la défaveur n'atteint pas les jeunes Français qui ont des séductions personnelles, et Ernest Dubois en possédait certainement plus que n'en avait eues Désiré Durand. Il y eut encore une jolie Péruvienne qui ne fut pas insensible. Ernest Dubois ne s'enflamma pas moins vite pour les yeux noirs de la charmante Inez Rodriguez y Etcheveria ; ce fut un roman rapide, dont le dénouement fut brusqué. Aux séductions d'Ernest s'ajoutait celle de Paris, dont la puissance d'attraction est si grande, et s'ajoutait par surcroît, un autre attrait : la joie de revoir Pépita, qu'affectionnait tendrement la belle Inez, et près de qui elle ne se sentirait pas trop dépaysée.

On comprend maintenant pourquoi Pépita Durand trouvait tant de charme à se promener sous les grands arbres de Chauvry, dans la société assidue de Mme Dubois.

### III

#### LE PREMIER RUBAN

Il s'était encore écoulé huit années, et il faut bien que j'expli-

que comment Ernest Dubois était devenu régisseur du comte Durand.

Quinze jours après son arrivée en France, Désiré Durand fut salué de la nouvelle la plus inattendue, à laquelle il refusa de croire jusqu'à ce qu'on lui exhibât le décret inséré au *Journal officiel*. C'était Ernest Dubois qui apportait en triomphe un numéro du journal. L'oncle Durand et tous les employés du bureau félicitaient Désiré sur sa nomination de chevalier de la Légion d'honneur. Le chargé d'affaires de France à Lima, afin de le remercier de ses bons diners, avait sollicité pour lui cette faveur. Le décret, signé sur la proposition du ministre des affaires étrangères, ne mentionnait pas, à la vérité, ce motif. Il s'appuyait sur les *services exceptionnels* rendus au commerce français dans la capitale du Pérou. C'est la formule consacrée, et les services sont toujours exceptionnels. Le contraire serait l'exception.

Il faut accorder à Désiré une double justice. Sa première impression fut celle d'une sorte de confusion modeste. Il n'avait pas bien la conscience des services exceptionnels qu'il avait rendus au commerce français, sinon en sa propre personne et en celle de l'oncle Durand, et il ne comprenait pas que ce fût un titre suffisant à la décoration. Sa seconde pensée, presque simultanée, se reporta vers dona Pépita, qui aurait été si fière d'être la femme d'un chevalier, et Désiré attendri s'essuya les yeux.

De la combinaison des deux pensées résulta ceci, qu'il ne se pressait pas d'arborer à sa boutonnière le signe de sa dignité nouvelle. Il avait comme besoin de s'y habituer, il voulait attendre que son deuil fût moins récent, attendre au moins d'être mis en possession de l'ampliation du décret qui devait voyager sur la route de Lima. Mais l'oncle Durand était insistant. L'honneur lui semblait rejaillir sur son nom et sur sa maison. Déjà il commandait au graveur des factures et des têtes de lettres, où les mots *Durand oncle et neveu* étaient suivis du bienheureux emblème, qu'il unissait aussi à ses initiales sur la marque de ses colis. Dans son ardeur, il proposait de plus une circulaire, qu'aurait rédigée Ernest Dubois, à l'adresse de tous ses correspondants. Point n'était nécessaire d'attendre le retour de l'ampliation puisque l'*Officiel* avait parlé. Enfin, on démontrait à Désiré que l'expansion à l'étranger des pots de pommade, des modes de Paris, des ustensiles de ménage et des bottines de femme était bien un service exceptionnel rendu à l'industrie française.

La bonne tante Durand, gagnée à l'enthousiasme, ajoutait un puissant argument sentimental, en disant à Désiré de penser à la

petite Pépita, qui serait si heureuse à sa prochaine sortie d'embrasser un père enrubanné. Il était difficile que Désiré résistât longtemps.

J'ai connu un digne homme qui fut décoré par erreur, en récompensé d'une belle action dont il était innocent. Il en fut d'abord déconcerté, en jurant bien, et le déclarant tout haut, qu'il ne porterait jamais le signe d'un honneur usurpé. Il eut à subir aussi les influences de son entourage, sans préjudice des secrètes suggestions d'un conseiller plus intime. N'était-ce pas un devoir de faire plaisir à sa femme, que son abnégation rendait chagrine? Et puis, après tout, s'il y avait quelque erreur fortuite dans le motif exprimé, n'avait-il pas, par ailleurs, plus amplement mérité cette distinction que tant de gens qu'il en voyait pourvus? C'est ce que lui dit un ami complaisant, et il fut frappé de la justesse de l'observation. Il ne fut donc pas trop obstiné, et, en bon mari, il obtempéra aux vœux de sa tendre épouse. Plus tard, le temps aidant, il en vint insensiblement à se persuader que ses souvenirs avaient manqué de sûreté... autrefois, et qu'il était bien l'auteur de la belle action officiellement constatée.

Désiré Durand avait à se faire une moindre violence. Un jour, errant dans les galeries du Palais-Royal, il s'arrêta fasciné devant la vitrine d'une boutique où s'étaient les plaques, les décorations et les rubans. Il regardait sa boutonnière, et remarqua tout à coup que ses vêtements, qui avaient accompli la traversée, manquaient trop de fraîcheur pour qu'il fût convenable d'y coudre un ruban dans l'éclat de sa nouveauté. Une sorte de pudeur et de respect de l'institution lui semblait exiger des habits neufs. Il s'arracha, sous cette impression, à sa contemplation, pour réfléchir. Ce fut la première escarmouche de la lutte qui s'engageait entre la parcimonie et la vanité, lutte qui devait être le drame du reste de sa vie. La vanité fut victorieuse. Désiré prit la résolution de s'acheter des habits neufs, résolution d'autant plus héroïque qu'on était en hiver et qu'il fallait un double vêtement. Les commanderait-il à un tailleur? Ce serait bien long, et ce serait bien cher. Ce fut la seconde escarmouche, et cette fois la parcimonie eut sa revanche. Peut-être, cependant l'empressement d'entrer dans la boutique séduisante fut-il une considération supérieure à celle de l'économie, en sorte que, si celle-ci avait à rédiger le bulletin du combat, elle pourrait avoir tort de s'attribuer la victoire.

Quoi qu'il en soit de cette question controversée, comme sont controversés tant d'autres bulletins, Désiré Durand courut à la *Belle Jardinière* et y fut lestement habillé tout de neuf, non sans

trouver que c'était encore bien cher. Il regagna le Palais-Royal, et ouvrit la porte de la boutique. Il balbutiait, il rougissait en demandant des rubans de chevalier. Les marchandes de ces officines de la vanité sont physionomistes, et elles sont placées dans un merveilleux observatoire de psychologie. Elles pourraient écrire d'assez intéressants mémoires. Celle à qui s'adressait Désiré discerna du premier coup d'œil qu'elle était en présence d'un néophyte et d'un naïf. Elle fut onctueusement affable. Ce n'est pas chose aussi simple qu'on serait porté à le croire, pour un décoré de la veille, que d'acheter un ruban de dix sous cousu à un bouton. Il y a bien des variétés de développement et de largeur qui correspondent à autant de nuances de la vanité, depuis le mince liséré qui semble se cacher modestement sous les saules, comme la bergère coquette de Virgile... *et se cupit ante videri*, jusqu'à la pivoine éclatante. L'hiver, il y a, en outre, à distinguer entre deux classes très caractérisées de décorés : ceux qui n'ornent du ruban que leur redingote, et ceux qui l'arborent aussi sur leur pardessus. Les premiers paraissent assurément les plus modestes. Pourtant, ne vous est-il pas arrivé, dans les lieux publics, de les voir écarter négligemment leur pardessus d'un côté ? Le hasard veut que ce soit toujours du même.

Désiré Durand laissa diriger son inexpérience par l'onctueuse marchande, qui l'affubla... de deux pivoines. Il sortit triomphant, tranfiguré. Il lui semblait que tous les passants le regardaient. C'était lui qui se regardait dans les glaces, qui abaissait aussi à chaque instant ses yeux sur les pivoines. Quand il rentra au logis, il fut bruyamment acclamé par l'oncle Durand, et la bonne tante eut, en l'embrassant, des transports d'effusion. Le lendemain, il alla visiter Pépita au parloir. L'enfant eut aussi des élans d'allégresse, et Désiré acheva de s'absoudre, en goûtant de pures joies paternelles. Il ne doutait plus qu'il n'eût rendu des services exceptionnels à sa patrie.

A deux mois environ de là, il commençait à se regarder un peu moins, pas beaucoup moins, dans les glaces, quand il reçut un courrier du Pérou. Parmi diverses lettres d'affaires, on lui remit un pli énorme, scellé d'un épais cachet de cire, où une couronne et des armoiries avaient un relief de médaille, et qui portait pour souscription ces mots, tracés d'une large et ferme écriture : *Monsieur le baron Durand, chevalier de la Légion d'honneur*. Désiré eut un éblouissement. Il oublia ou différa d'ouvrir le surplus de sa correspondance. Il tournait et retournait l'enveloppe magique. L'adresse était bien exactement celle de sa maison de commerce, et la qualification de chevalier, qu'il s'étonnait de voir

déjà connue à Lima, ne pouvait s'appliquer qu'à lui, mais il relisait avec stupéfaction LE BARON DURAND ! Il examinait le cachet qui avait une exergue, et lut distinctement, eu une langue étrangère que je ne veux pas désigner et dont il ne lui fut pas difficile de traduire ces quelques paroles : « Légation de S. M. le roi de... au Pérou. » Le représentant de cette puissance à Lima était de ses relations familières, ce qui lui causa une nouvelle excitation, et confirmait que le pli lui était destiné. A la fin, s'armant d'une paire de ciseaux, il contourna d'une main tremblante le circuit du cachet qu'il se serait bien gardé de rompre, et l'enveloppe mystérieuse put révéler ses secrets.

Il en sortit une lettre en français, commencée par les mots : *Monsieur le baron.* Le personnage qui l'avait écrite complimentait affectueusement Désiré, et se félicitait lui-même d'avoir obtenu de son souverain, pour un ami si cher, le titre de baron. Il en sortit aussi un parchemin, qui était le brevet en bonne forme de la haute dignité conférée à Désiré Durand, brevet orné de sceaux magnifiques et de plusieurs signatures, dont une était royale.

Le personnage qui avait obtenu cette faveur était le représentant besoigneux d'une cour un peu besoigneuse elle-même ; il avait, indépendamment des bons diners auxquels il ne manquait jamais, reçu de Désiré Durand quelques services exceptionnels qu'on pouvait réputer encore rendus à l'industrie française, puisqu'il s'agissait des importations de Paris, dont il s'approvisionnait amplement dans les magasins de Désiré, en négligeant de payer les factures, qui s'amoncelaient. Sa reconnaissance avait trouvé plus commode de s'acquitter en sollicitant pour son créancier, demeuré son ami, un titre dont sa cour était assez prodigue. En sorte qu'on peut dire que Désiré Durand fut chevalier parce qu'il donnait de bons dîner à un diplomate, et baron parce qu'il faisait crédit à un autre.

A Lima, en effet, Désiré n'avait pas osé être trop pressant vis-à-vis d'un si aimable convive. N'ayant plus, depuis son retour, à garder les mêmes ménagements, il venait, par le dernier courrier, de lui adresser une note d'un caractère assez péremptoire, presque un ultimatum, et cette dépêche, qu'il eût bien souhaité de rappeler, ne fût-ce que pour l'ajourner et en adoucir le ton, s'était croisée avec le parchemin.

Désiré regretta de ne pouvoir échapper à une association d'idées entre son brevet de baron et le solde de ses factures. Il sentait bien que le sort de sa créance était plus compromis que jamais, et qu'en bonne comptabilité il serait sage de la passer par profits et pertes, non point à la colonne des profits. Mais il relisait, il

contemplant le parchemin qui lui restait ; il relisait aussi l'enveloppe, il se disait que dorénavant toutes ses lettres pourraient lui être ainsi adressées, que lui-même aurait le droit de signer le baron Durand, et de se faire graver des cartes qui porteraient : le baron Durand, chevalier de la Légion d'honneur ! Il pensait qu'après tout, peu de mauvais débiteurs ont la faculté d'attribuer à un créancier privilégié un pareil dividende de faillite.

Ce fut la troisième escarmouche de la lutte des deux passions qui divisaient le cœur de Désiré Durand, et je crois bien que la vanité put encore inscrire une victoire sur son bulletin.

Désiré était si troublé, qu'il ne songeait pas à ouvrir ses autres lettres, et qu'il tardait de se présenter, à l'heure accoutumée, devant son oncle ; celui-ci, le visage épanoui comme d'habitude, fit irruption dans le cabinet de Désiré.

—Hé bien, dit-il, quelles nouvelles de nos affaires de Lima ?

—Je ne sais pas encore, balbutia Désiré déconcerté.

—Comment, tu ne sais pas encore ? Il y a plus d'une heure que le courrier est distribué et que j'attends.

Désiré agitait les lettres qui étaient sur la table, et se mettait en devoir de les décacheter.

—Et qu'est-ce que c'est que cette grande pancarte ? ajouta l'oncle Durand en saisissant le parchemin. Ce n'est pas en français, je n'y comprends rien.

Désiré tendit en silence la dépêche explicative du diplomate, ainsi que son enveloppe, et observa son oncle avec anxiété.

—Quelle farce ! s'écria l'oncle Durand, dont, en dépit de ce mot, la physionomie était devenue grave ; tu serais baron, maintenant ?

—Je vous jure, mon oncle, que je ne l'ai pas sollicité.

—Il ne manquerait plus que cela ! Un Durand de Saint-Flour, solliciter un titre de noblesse ! Je te renierais pour mon neveu. Cela n'a aucune valeur dans une république.

—Vous croyez mon oncle ?

—Tiens, voilà le cas que je fais de ces fanfreluches.

L'oncle Durand eut le geste de déchirer le parchemin, dont, heureusement, le tissu était résistant, autant qu'un préjugé. L'enveloppe, au large cachet blasonné, courut de plus gros risques ; Désiré se précipita, eperdu, sur ses papiers en les ressaisissant ; l'enveloppe fut froissée, et elle devait conserver toujours, aussi bien que Désiré, la trace indélébile de cette offense.

—Garde tes paperasses, reprit l'oncle Durand, à la condition de les cacher et de ne m'en plus parler, si tu ne veux pas que je me moque de toi. Moi, je ne veux pas, entends-tu, être l'oncle ni

l'associé d'un baron. Et maintenant revenons aux choses sérieuses et voyons où en sont nos affaires.

Désiré ne répliqua pas. Il était habitué à la déférence envers son oncle, et il s'était mis trop manifestement dans son tort par sa négligence d'associé. Mais ce fut une douche bien froide et bien déplaisante jetée sur son enthousiasme incandescent pour la couronne de baron. Son souvenir se reporta sur sa créance, et il pensa qu'une couronne qu'il devrait cacher n'était, vraiment, que monnaie de faillite. En ce moment, il eût préféré un remboursement en espèces sonnantes et ayant cours. Son souvenir se reporta aussi, avec attendrissement, vers dôna Pépita. S'il avait eu près de lui sa femme si sincèrement regrettée, il lui aurait offert de s'expatrier de nouveau, afin qu'elle rentrât dans son beau pays du Pérou, et que loin des railleries dédaigneuses de l'oncle Durand, elle y rentrât baronne.

#### IV

##### LA TERRE DE CHAUVRY

Comment l'oncle Durand, si enflammé pour une décoration, était-il si méprisant pour un titre ? Comment, après avoir témoigné tant de joie de voir son neveu chevalier, ce qui est aussi un titre, témoignait-il tant de déplaisir de le voir baron ? C'est la question qu'il faudrait poser à tous nos démocrates.

Il me semble que la logique de la démocratie devrait proscrire pareillement l'une et l'autre distinction. La Légion d'honneur, avec sa hiérarchie de grades, de chevaliers, d'officiers, de commandeurs, ne blesse pas moins le saint dogme de l'égalité que des dénominations de simple courtoisie qui ne confèrent aucun privilège. Je dirai même qu'elle le blesse davantage, à cause de sa hiérarchie d'abord, qui est beaucoup plus rigoureuse, et à cause de ses signes extérieurs. Dans les lieux publics, rien ne distingue un homme tiré du commun des mortels, tandis que les décorés s'affichent avec une ostentation souvent impertinente. Mais les préjugés ne s'embarrassent guère de la logique. Peut-être la raison de la différence est-elle que les titres rappellent l'ancien régime, et que la Légion d'honneur rappelle encore la fin de la légende de la révolution ? Peut-être la raison est-elle plus profonde et tient-elle à ce que les titres sont héréditaires et les décorations personnelles ? Or la démocratie moderne, qui a toutes les

ambitions et toutes les vanités individuelles, semble se complaire à être viagère, c'est-à-dire égoïste, et elle a une sorte d'horreur insensée de l'hérédité.

L'oncle Durand affectait de professer des opinions très démocratiques. Les hommes sortis du sein des classes laborieuses, de ce qu'on a nommé les nouvelles couches sociales, comme si elles étaient nouvelles, comme si elles n'avaient pas existé et ne devaient pas exister toujours, les parvenus qui, par le travail, l'intelligence et la chance, ont atteint une grosse fortune, se divisent en deux classes : les uns sont de féroces conservateurs ; c'était le cas de Désiré ; les autres gardent en théorie et servent effectivement de leur argent les opinions de leur jeunesse ardente. Pour un grand nombre, c'est ambition et brigue ; ils songent au suffrage et ils le caressent. Pour plusieurs, c'est pusillanimité. Ils espèrent échapper à la pointe du glaive, en se mettant du côté du manche ; éloigner de leur maison les partageux, en les dirigeant vers la maison d'autrui. Pour quelques-uns, c'est habitude d'esprit, étroitesse d'idées, influence persévérante du milieu, ou seulement lecture assidue du même journal. L'oncle Durand était de ces derniers. Il croyait à son journal ; il croyait à la légende révolutionnaire ; il croyait à la gloire des vainqueurs de la Bastille ; et, avec ces idées, il faut s'étonner de tout ce qu'il avait conservé de correction dans sa conduite, de bienveillance, d'esprit de famille et de rigide loyauté.

La divergence des opinions et la crise du parchemin auraient pu jeter un trouble considérable dans ses relations avec Désiré, et même provoquer l'éclat d'une séparation. Il n'en fut rien ; l'intérêt de tous deux domina les difficultés de la situation. Désiré était souple et doux, il avait le précieux talent de savoir se taire. La tante Durand, à qui son mari permettait d'être un peu dévote, était, pour l'intérieur, un lien puissant. Elle eût été désolée de perdre la société de Désiré, avec qui elle faisait, le soir, d'interminables parties de piquet à un demi-centime le point. La petite Pépita, dont l'enjouement était plein de charme, et qui avait été prise en passion par le vieux ménage, se trouvait un lien plus puissant encore. Enfin Désiré comptait ! Les profits de l'association croissaient sans cesse, on établissait des inventaires annuels magnifiques. Désiré n'avait à supporter aucune dépense. Il épargnait toujours, il faisait des placements heureux, il entassait.

Plusieurs années se passèrent sans autre incident remarquable que le retour d'Ernest Dubois, ramenant la belle Inez, qui, si elle n'était pas l'or du Pérou, en était bien la fleur. Ce fut encore un

lien. Quand Désiré, seul dans son cabinet, avait quelques loisirs, il se livrait à deux contemplations, alternatives ou simultanées, et s'y absorbait. Il tenait avec autant de soin la comptabilité de sa fortune privée que celle de la maison de commerce. Au fond d'un tiroir dont la clef ne le quittait jamais, gisait un registre dont il avait lui-même fourni le modèle, et qui était bien un modèle du genre. C'était son inventaire. Une colonne indiquait ses placements successifs, par ordre de dates; deux autres, la valeur de ses titres, au 31 juin et au 31 décembre de chaque année; plusieurs, les revenus. Il totalisait, à l'encre, deux fois par an, plus souvent au crayon. Quand la hausse de ses valeurs fut rapide, il en vint à totaliser tous les mois; c'est la volupté de l'avare moderne. L'avare antique, l'enfouisseur, ne connaissait pas cette joie de voir son trésor se doubler, se tripler pendant son sommeil, et il avait l'appréhension constante de ne plus le retrouver. On croit que les avares de la comédie n'existent plus; ils sont plus nombreux que jamais, seulement ils ont changé de procédés. Ils n'entassent que des papiers, au lieu de sacs d'or. Ils sont plus savants en finances, et connaissent la puissance des intérêts composés.

Désiré eut une des plus vives joies de sa vie, quand son total atteignit le chiffre de un million. Il demeura fasciné devant ce chiffre, le regard fixe et ardent, comme le chien d'arrêt devant la touffe de bruyère où le gibier a cru s'abriter. Il eut bientôt une seconde joie, non moins vive. Il possédait cinq obligations, pas davantage, de la Ville de Paris. C'était d'un bien maigre revenu, mais il pensait qu'on doit toujours laisser à la fortune une porte entr'ouverte. Il gagna un gros lot. Il s'en cacha et ne le dit à personne. Il eut cependant deux mouvements de générosité, il donna un petit bijou à Pépita, et il porta discrètement, sans se nommer, quinze francs au bureau de bienfaisance de son quartier. Pourquoi ce chiffre de quinze francs? Il avait hésité entre dix et vingt.

Lorsque Désiré avait suffisamment revu ses additions, il retirait de la même cassette, en y remplaçant le registre, l'enveloppe froissée du diplomate et le parchemin. Il avait le sentiment qu'il convenait de ne se parer de son titre qu'en même temps qu'il cesserait de travailler activement aux choses de son commerce. Il ne voulait pas déroger, il ne voulait pas rencontrer encore les railleries ni l'opposition de son oncle. Alors il se posait la question de savoir à quelle époque ou dans quelles circonstances il prendrait de si graves résolutions. Ce sera quand je marierai ma fille, se disait-il d'abord. Mais à mesure que grandissait

Pépita, il s'attachait de moins en moins à la perspective de cette échéance. Puis il se dit : « Ce sera quand j'aurai deux millions. » Les deux millions vinrent vite, et il jugea qu'il serait insensé de s'arrêter en si beau chemin. Ce sera quand j'aurai trois millions, quand j'en aurai cinq..... et comme les joueurs continuent de jouer sans s'arrêter aux bornes qu'ils se sont prescrites, Désiré continuait de travailler.

Parfois, avant de refermer la cassette, Désiré, allumant une bougie, tirait à la cire quelques empreintes d'un cachet qu'il avait fait graver, avec sa couronne de baron et les armoiries que lui conférait le brevet. Enfin, il réintérait dans le tiroir le registre, le parchemin, le cachet et les empreintes, donnait deux tours de clef... et s'occupait d'expédier à ses correspondants des pots de pommade et des bottines de femmes, en signant ses lettres, non point *baron Durand*, mais *Durand oncle et neveu*.

Il eut cependant, un jour, une distraction. Il y a un apothicaire d'outre-mer qui a eu la malice de conserver une facture signée *baron Durand*, pour une fourniture d'instruments perfectionnés de sa profession.

Il advint, avec le cours du temps, que l'oncle Durand fit une maladie et resta fort affaibli. Il commença de sentir le besoin du repos et de se persuader que l'air natal pourrait seul lui rendre les forces perdues. Les médecins, impuissants à les rétablir, entretenirent et flattèrent cette douce illusion. On envoie un vieillard respirer l'air natal, comme on envoie un adulte aux eaux ou à Nice. La tante Durand, demeurée plus vaillante, était une Baucis très dévouée à son Philémon. Elle n'eut pas d'objection, malgré les regrets qu'elle donnait à ses habitudes et surtout à Pépita. Elle espérait bien retrouver à Saint-Flour la partie de piquet. Elle y trouverait aussi un choix de petites nièces dont l'empressement n'était pas douteux, et Désiré lui promettait une visite avec Pépita. On annonça donc la dissolution de l'association commerciale, et la séparation prochaine. Ce fut une crise terrible dans le cœur de Désiré, non plus certes une escarmouche, mais la lutte suprême. Allait-il continuer seul les affaires de la maison Durand oncle et neveu ? Ou allait-il se reposer aussi, en arborant son titre de baron ? Le tiroir mystérieux fut souvent consulté. Tout ce qu'il contenait apportait le même conseil. L'addition du registre venait de dépasser cinq millions ! Cependant il était bien dur de se résigner à ne plus gagner d'argent.

Désiré hésitait encore, quand il reçut une proposition qui fut déterminante. Un de ses concurrents lui demandait la cession de la clientèle et la suite des affaires de la maison, en lui offrant

une somme ronde. Désiré, qui gagnait de l'argent en travaillant, pouvait en gagner en cessant de travailler. C'était le ciel ouvert.

— Allons, monsieur le baron, décidez-vous, dit le tentateur, qui n'ignorait pas le point faible de la citadelle.

— Taisez-vous donc, s'écria Désiré tout rougissant.

— Pourquoi me taire, monsieur le baron ? reprit l'interlocuteur. Malgré votre modestie exagérée, on sait ce qu'on sait.

La citadelle était bien ébranlée. Désiré, en bon négociant, marchand, connaissant par expérience qu'on ne prononce jamais d'abord son dernier mot. Il parla de 50 000 francs de plus, le tentateur se hâta d'accepter, et le baron Durand se trouva pris.

Il était stupéfait. « J'aurais pu obtenir 100 000 francs de plus, » se dit-il aussitôt, et il eut un chagrin poignant de sa maladresse. Il eut vite une autre amertume. Dans son trouble, il n'avait pas réfléchi qu'il devait loyalement offrir à l'oncle Durand la moitié du prix de la cession. En y pensant, il eut besoin, pour se consoler d'une double déception, d'aller se remettre en présence du brillant registre et de l'éblouissant parchemin.

Mais l'oncle Durand fut grand. Quand Désiré, qui craignait encore un blâme et des reproches, vint, bien timidement, lui annoncer sa résolution de se retirer des affaires, en s'empressant, pour se faire pardonner, de lui offrir la moitié du prix de la cession, l'oncle Durand refusa nettement.

— Cela ne m'appartient pas, mon cher ami, dit-il. Je ne pouvais plus travailler, moi, et je te laissais ma part sans te la vendre. Tu es bien libre d'en faire ce que tu veux. D'ailleurs, si j'y avais quelques droits, ce sera le commencement de la dot de Pépita.

Le mot de dot ne sonnait déjà plus agréablement à l'oreille de Désiré ; sauf cette impression un peu fâcheuse, il fut enchanté du résultat inespéré de la conférence. L'oncle Durand avait été affectueux et n'avait témoigné aucune mauvaise humeur. Aucune allusion au titre de baron n'avait été risquée, et Désiré pouvait garder sans scrupule le prix entier de son marché. Il attribuait cet excès de débonnairété à l'affaiblissement des facultés de son oncle. Il ne devinait pas ce qui se passait dans l'âme du malin vieillard. L'oncle Durand avait son orgueil de négociant, et, à sa manière, l'orgueil de son nom, s'il n'avait pas les vanités de Désiré. Il lui plaisait que la maison Durand disparût quand il ne serait plus là pour la diriger. Le commerce peut avoir tant de vicissitudes ! Il ne lui déplaisait même plus que, lorsqu'il serait retiré à Saint-Flour, Désiré se parât d'un titre à Paris. Il ne doutait pas que ce ne fût la pensée de Désiré, et se serait bien gardé de l'en détourner. Peut-être, à son insu et malgré ses prin-

cipes, n'était-il pas insensible au reflet d'honneur qui en rejaillirait sur lui, lorsqu'on lui parlerait à Saint-Flour de son neveu le baron Durand. Ce qui est plus certain, c'est qu'il se sentirait mieux à l'aise pour la distribution de sa fortune, que ses neveux d'Auvergne étaient nombreux, n'étaient ni riches ni titrés, et qu'il venait de faire, à bon marché, la part de la dot de Pépita. C'était un genre de perspective que le baron Durand, suffisamment agité, oubliait d'approfondir. Une mère eût été plus clairvoyante ou plus ombrageuse.

Il y eut une suite d'arrangements amiables, auxquels l'oncle Durand apporta d'autant plus de bienveillance et de générosité qu'il entendait se réserver plus de liberté testamentaire. C'est ainsi qu'il abandonna jusqu'à la fin de son bail, c'est-à-dire pendant deux ans, la jouissance de son appartement et de son mobilier à Désiré, sous le prétexte qu'il ne renonçait pas à revoir Paris. Ne pas payer de loyer, être dispensé d'acheter un mobilier, ce fut pour Désiré une bien vive allégresse. Enfin la séparation eut lieu, non sans quelques scènes attendries. Désiré retira sa fille du couvent pour qu'elle lui tint compagnie, et il put enfin se commander des cartes qui portaient, sous une couronne, *le baron Durand, chevalier de la Légion d'honneur*.

Il était plus difficile de faire usage de ces cartes, attendu que le baron Durand vivait obscurément, et, en dehors du ménage Dubois, n'avait de relations de société avec personne. C'est le moment de reparler d'Ernest Dubois, et de la charmante Péruvienne qu'il avait ramenée de Lima.

Ernest Dubois avait conservé son emploi dans la maison Durand oncle et neveu, et, sur la recommandation de Désiré, l'avait encore conservé auprès de leurs successeurs, mais ce ne pouvait plus être la même confiance de rapports, et d'ailleurs il n'avait aucun penchant pour les affaires commerciales, qui lui inspiraient plutôt de la répugnance. Il avait d'autres aspirations. On a vu qu'il avait des goûts littéraires. Il ne se corrigeait pas d'écrire de la prose et des vers ; il s'était même risqué à publier deux ou trois romans, non sans succès ; et la belle Inez, qui collaborait un peu avec lui, était très encourageante pour cette vocation. Il éprouvait en outre pour la chasse une véritable passion, qu'il n'avait que bien rarement l'occasion de satisfaire. Il se détachait donc de plus en plus de ses travaux de bureau, au lieu de voir un avenir dans l'expédition des pots de pommade et des bottines de femme. Grâce à la tendresse de sa femme pour Pépita, il continuait de voir familièrement le baron Durand, et celui-ci était enchanté des distractions que l'aimable ménage

apportait dans son intérieur austère, en entretenant la vive gaieté de Pépita. Quand approcha la fin du bail, que le propriétaire refusait de renouveler, le baron Durand devint particulièrement soucieux. Il lui fallait adopter un parti, chercher un appartement, payer un loyer, et, qui pis est, acheter un mobilier ! C'était dur. Il eût préféré acheter une maison, parce qu'une maison rapporte des loyers, et qu'un propriétaire peut s'imaginer y être logé gratis. Le baron Durand eût pris au sérieux la plaisanterie que, lorsqu'on n'a pas les moyens de payer son terme, on doit avoir une maison à soi. Mais acheter une maison ne dispensait pas d'acheter un mobilier, ce qui troublait le plus le baron. Puis il était effrayé de la pensée d'avoir des appartements vacants, ou d'être entouré de locataires qui lui demanderaient tous des réparations !

Sur ces entrefaites éclata la déconfiture de Samuel Meyer, et des affiches annoncèrent la mise en vente du château nouvellement construit et nouvellement meublé de Chauvry. L'annonce était très alléchante. Ernest Dubois, sa femme et Pépita, réunissant leurs instances, entraînèrent M. Durand à visiter le château de Chauvry. Par un beau jour de printemps, ce serait au moins une charmante promenade. Les trois premiers furent enthousiasmés, et ils remarquèrent avec joie que le baron se laissait gagner aux séductions de la terre de Chauvry.

Elle était située à une dizaine de lieues de Paris. On sut qu'il venait peu de visiteurs. Ernest Dubois déclara judicieusement qu'il n'y aurait guère de concurrence et qu'on aurait la terre pour la moitié de ce qu'elle avait coûté à Samuel Meyer. Le baron Durand dressait l'oreille, affriandé par la pensée d'une bonne affaire. C'était, en effet, trop loin de Paris pour les financiers. Il ne veulent pas, ils ne peuvent pas s'éloigner autant de leurs comptoirs, des agents de change et de la Bourse. C'était trop près pour les anciennes familles qui ont toutes leurs attaches dans leurs provinces ; cela ne convenait qu'à un homme riche, retiré des affaires actives, mais désireux de venir souvent à Paris, afin d'y soigner ses intérêts, précisément ce qu'était le baron Durand.

Au cours de la visite intérieure, Ernest Dubois avait remarqué une bibliothèque bien garnie. Au dehors, il vit avec émotion courir quelques lièvres et s'envoler quelques faisans. Il avisa une coquette maison de régisseur. L'idée s'empara de lui d'offrir en cette qualité ses services, et de s'établir là, partagé entre des occupations peu assujettissantes, la chasse et la littérature, libre d'écrire à son aise en suivant ce qu'il croyait sa vocation, libre d'aller en quelques heures à Paris faire des recherches ou voir ses éditeurs. Aucune autre situation ne pouvait lui présenter de pareils

avantages. Il avait une aisance modeste, suffisante pour qu'il se contentât des émoluments que lui accorderait le baron Durand, et qu'il savait devoir être chiches. Il se promettait d'avoir un cheval, ce qui était encore une ambition qu'il n'eût jamais satisfaite à Paris. Il était habitué aux manies du baron, qui le traitait en ami et le consultait déjà pour ces placements. Enfin, il y avait deux très jeunes enfants, un peu étiolés dans l'épaisse atmosphère de Paris, et à qui l'air de la campagne serait si salutaire !

Ernest Dubois se passionna pour son idée, et prit à part sa femme, afin de la lui communiquer.

— J'y songeais ! s'écria-t-elle.

Elle aussi étouffait dans son quatrième étage. Elle aussi, en aspirant à pleins poumons cet air salubre, devant les splendeurs de la nature, devant les bois verdissants et les pâquerettes, pensait à ses enfants, aux miasmes des rues et à la poussière des Champs-Élysées. Elle pensait aux goûts de son mari, et de plus elle aimait tant Pépita ! Pépita, qui était l'irradiation du soleil de son beau pays ! Quels regret pouvait-elle laisser à Paris ! Inez s'enflamma donc à son tour et prit à part Pépita. Ce fut un nouveau transport, une nouvelle explosion. On visita, sous cette impression, la maison du régisseur, d'où l'on avait une vue charmante, et un complot à trois se trouva formé pour vaincre, s'il était besoin, toutes les hésitations du baron Durand.

Était-il besoin de beaucoup d'efforts ? Non, parce que sa vanité était déjà du complot. Des aperçus nouveaux traversaient son esprit. Il n'avait qu'un mot à prononcer pour être le possesseur de toutes ces belles choses ! Il tressaillait à la pensée de devenir le châtelain de Chauvry, le seigneur du village. Le baron Durand aurait une terre, des fermiers, j'allais dire des vassaux, qui l'appelleraient, chapeau bas, monsieur le baron ! Et il ferait une bonne affaire, et il profiterait des folies de Samuel Meyer, et il ne paierait pas de loyer, et il n'achèterait pas de mobilier, et il comblerait de joie Pépita, — qui ne serait pas pressée de se marier ! Il se troublait seulement en réfléchissant que ce serait une solitude un peu triste, s'il perdait la société de ses bons amis Dubois, et se proposait de les inviter souvent. On était à la fenêtre de la petite maison coquette. Pépita, toute radieuse, s'écria :

— N'est-ce pas, mon père, que M. Dubois serait bien ici ?

— En qualité de régisseur de monsieur le baron, ajouta Ernest Dubois.

— Vraiment, mon ami, dit Désiré, vous consentiriez ?...

— Avec bonheur et gratitude, reprit Ernest Dubois, si vous continuez de m'appeler votre ami.

— Plus que jamais, répliqua le baron.

Il y eut des embrassements. Le baron était plus impatient que les trois complices. Pendant le retour en chemin de fer, il ne fut question que de projets. Ernest Dubois obtint l'ultimatum de M. Durand pour le prix, et dès le lendemain matin attaqua la négociation. Samuel Meyer était très pressé. Ernest Dubois revint triomphant, en annonçant qu'il avait traité, à 50 000 francs de moins que sa limite, et que le baron Durand était propriétaire de la terre de Chauvry. Le baron, dont l'excitation durait encore et qui n'avait pas dormi, eut un double transport d'allégresse. Il croyait avoir gagné 50 000 francs.

Quinze jours après, le baron Durand et Pépita s'établissaient au château de Chauvry, pendant qu'Ernest Dubois et sa femme prenaient possession du joli chalet du régisseur.

Quoique cela n'eût pas été stipulé dans les conventions, il arriva que la famille d'Ernest Dubois était, au château, de tous les repas. L'habitude en avait été prise au commencement de l'installation, et se continua sans que Pépita eût à le demander. Le baron se disait bien, intérieurement, que c'était une augmentation de la dépense de table, mais il se serait trouvé un peu seul, en tête à tête avec Pépita, dans cette vaste salle à manger, pour passer ensuite dans un salon plus vaste encore. Il avait sans cesse besoin de parler à M. Dubois; les enfants l'amusaient par leur gentillesse, et il avait laissé la belle Inez conquérir sur lui une partie de l'empire qu'avait eu dona Pépita. Il ne murmurait donc pas trop en acceptant cette charge de sa situation nouvelle de châtelain. Il avait même réfléchi qu'il pouvait y avoir une économie. Pépita était bien peu expérimentée pour présider à la direction d'une grande maison, et elle montrait des dispositions assez dépensières; le baron Durand n'y entendait rien et craignait d'être volé. Inez avait tenu avec beaucoup d'ordre un ménage modeste, ce qui était une garantie. A l'instigation de Pépita, qui ne faisait que seconder sa propre pensée, le baron Durand ne tarda pas à confier à Mme Dubois la direction de toute la maison et des domestiques. Comme il n'offrait aucun traitement pour cette fonction, il avait même calculé que le surcroît de la dépense de table serait plus que compensé par cette combinaison, et qu'il n'en serait que mieux à l'abri d'une demande d'augmentation de son régisseur, lequel s'était contenté, sans discussion, de forts maigres appointements. Un certain instinct de justice achevait d'apaiser l'âme du baron Derand.

En remarquant qu'il y avait au château tant de chambres vides et en pensant que ceci ne lui coûterait rien, il en vint même, un

soir qu'il pleuvait à verse, à être touché d'un nouveau sentiment de bienveillance et à offrir le logement ; mais Ernest Dubois refusa péremptoirement, afin de garder un peu d'indépendance.

Il y a, entre époux, bien des débats à l'occasion de la dépense de maison ; il y en eut entre Inez et le baron. Mme Dubois avait l'éloquence persuasive, avec le don d'une imperturbable bonne humeur, et le baron, au fond, était débonnaire. Elle savait opposer la vanité à la parcimonie, et gagnait d'ordinaire ses procès, non sans quelques transactions. Afin de rendre ces débats plus rares, elle négocia un traité de paix générale après le premier mois d'expérience, en offrant de se charger, à forfait, du ménage, moyennant un subside mensuel. Elle jurait de ne pas y gagner ; elle ajoutait en riant, qu'elle ne jurait pas de ne pas y perdre. Le mot plut au baron, qui aimait assez la combinaison, et se défendit vaillamment, pas à pas, sur le chiffre du subside. Mme Dubois enleva enfin un accord qui fut un de ses succès les plus méritoires. Si le baron continuait de tenir lui-même et de contempler souvent son registre caché, c'était Ernest Dubois qui tenait la caisse. Inez n'aurait qu'à demander, chaque mois, à son mari le montant du subside pour lequel un crédit lui était ouvert, et elle se trouvait dispensée de rendre des comptes détaillés. C'était un grand bienfait. Elle n'échappa cependant pas à des litiges sur les articles que comprenait le forfait, et le baron n'échappa pas lui-même au chagrin des demandes de crédits supplémentaires. Quel est le budget si bien établi qui soit garanti de ces appendices, et quel est le traité qui soit à l'abri des litiges ? La plupart des procès naissent d'une convention, comme la plupart des guerres, d'un traité de paix diversement interprété, et, apparemment, les querelles de ménage ne naissent aussi que de l'accord préalable d'un mariage. Les conventions n'en sont pas moins la base nécessaire de la vie sociale.

## V

## UN PROPOS D'ENFANT TERRIBLE.

Maintenant je vais pouvoir reprendre le récit de cette histoire au point où il a été interrompu, quand le baron Durand de Chauvry, écartant, indigné, la pensée de revendre la terre de son nom, se rendit, avec son régisseur, à l'appel de la cloche du déjeuner.

Le baron Durand trouva, au salon, Pépita, qui poussait un éclat de rire. Cela lui arrivait souvent. Elle était riieuse et paraissait heureuse d'être au monde. Elle l'était certainement de la vie qu'elle menait depuis deux mois. Quels regrets pouvait lui avoir laissés un troisième étage du quartier du Temple, puisqu'elle avait attiré auprès d'elle la seule famille qui lui fût chère? Elle ne s'était pas trompée dans ses inspirations instinctives vers la campagne, où tout lui devenait jouissance. Son âme s'ouvrait à la compréhension de la nature et se dilatait. A la vérité, on était au mois de juillet. Pépita n'avait encore vu la nature que parée de verdure et de fleurs, inondée de soleil, égayée par les concerts des oiseaux. Il faut les brouillards et les pluies de novembre, les gémissements du vent dans les arbres dépouillés, puis le linceul de neige, il faut l'hiver pour éprouver les goûts véritables de la campagne.

Mme Dubois déposait son ombrelle et son chapeau de paille, après avoir découvert aussi les têtes charmantes de ses deux enfants, Paul et Pauline, qu'on aurait appelés des chérubins, s'il n'était réputé que ces bienheureux doivent être blonds. Or le sang espagnol était visible dans les yeux et les cheveux des enfants de la belle Inez. Il l'était davantage encore dans ceux de Pépita. Celle-ci courut à la rencontre de son père, en lui présentant à baiser son beau front, qu'encadraient, sans le cacher, d'épaisses boucles d'un noir de jais. Heureusement, elle n'avait pas adopté l'affreuse mode, renouvelée du Directoire, avec exagération de laideur, qui rabat jusqu'aux sourcils la chevelure plaquée de tant de jeunes Françaises de nos jours, en cachant l'auguste siège de la pensée. Je suis tenté de supposer que les femmes que je vois exagérer cette mode ne pensent pas, ou bien qu'elles rougiraient de ce qu'elles pensent. Le baron Durand entraît lui-même assez épanoui.

— Qu'as-tu donc, demanda-t-il, ma chère enfant, à rire de si bon cœur?

— Il vaut mieux rire que pleurer, n'est-ce pas, mon père? répondit Pépita, et vous êtes si bon pour moi que je n'ai pas sujet de verser des larmes. La petite Pauline est vraiment trop avancée pour son âge. Figurez-vous qu'elle vient de me dire qu'elle m'a trouvé un mari!

Le baron Durand n'eut pas envie de rire et sa physionomie se rembrunit.

— Ces petites filles, dit-il, n'ont pas le sens commun. A force de marier leurs poupées, elles se remplissent la tête de sottes idées. Toi aussi, tu mariaies tes poupées, avant d'avoir l'âge de raison.

— Il me semble que Pépita, interrompit Mme Dubois, a bien l'âge de raison aujourd'hui.

— Aussi elle est raisonnable, reprit le baron Durand un peu sèchement.

— Et ce n'est pas une poupée, continua Pépita, que me propose la petite Pauline ; c'est un beau cavalier, en chair et en os, qu'elle a vu, et que je regrette de n'avoir pas vu moi-même, pour savoir comment est fait mon mari.

— Que signifie cette folie ? s'écria M. Durand inquiet. Viens ici, Pauline, ajouta le baron, qui donna une légère tape sur la joue de l'enfant. Où as-tu vu un beau cavalier ?

— Au bois de la Boulaye, répondit l'enfant, et il est descendu de cheval pour m'embrasser.

La petite Pauline avait six ans. Elle abaissa ses grands yeux noirs et rougit comme si elle en avait seize ; seulement, si elle en avait eu seize, il est douteux qu'elle eût été aussi communicative, et je pense aussi que le beau cavalier aurait été moins entreprenant.

— Qu'allais-tu donc faire au bois de la Boulaye ? demanda le baron d'un ton d'assez mauvaise humeur. Tu sais bien que ce n'est pas chez moi.

L'enfant aurait été pardonnable de ne pas connaître les limites cadastrales de la propriété, mais ne songea pas à présenter cette excuse.

— J'allais, dit-elle, cueillir pour maman un bouquet de bruyères. On n'en trouve en fleurs qu'à la Boulaye.

— Je crois bien, c'est un si mauvais bois, on n'y voit guère que de la bruyère. Et avec qui étais-tu ?

— J'étais seule avec Paul. Le monsieur m'a aidé à faire mon bouquet, et m'a montré un endroit où il y avait des bruyères blanches qu'il mêlait à celles qui sont roses.

— Et voici, dit Pépita, le bouquet que vient de m'offrir Inez. Regardez-le, il est magnifique. Je le mettrai sur la table de ma chambre et le conserverai. J'aime bien ces fleurs, ce sont les plus durables.

La jeune fille saisit en effet et plaça sous les yeux de son père un charmant bouquet de bruyères roses et blanches assez artistement composé, que liait un jonc. Le baron Durand n'était pas d'humeur à l'admirer beaucoup.

— Vous permettez à vos enfants, dit-il en s'adressant à Mme Dubois, de courir ainsi seuls et de sortir de mes limites pour rencontrer des inconnus ?

— Je ne le permets pas du tout, répondit Inez de sa voix la plus

douce, mais ce sont de vrais poulins échappés... Je les ai un peu grondés. Pas bien fort, c'était pour me cueillir un bouquet.

— Il fallait le garder, alors, votre bouquet.

— Vous allez me reprocher de l'avoir offert à Pépita? Les enfants n'auront pas de peine à m'en cueillir un autre, maintenant qu'ils connaissent les bons endroits.

— Je défends qu'ils retournent à la Boulaye. Ce n'est pas chez moi.

— Ce sera difficile. Voulez-vous que je leur défende de jouer dans l'avenue? Ils n'ont qu'un pas à faire pour être chez le voisin.

— Maudit bois de la Boulaye! C'est trop vrai, il est à ma porte, et c'est ce qui m'empêche de prolonger mon avenue jusqu'à la grande route.....

Ici l'on annonça que M. le baron était servi, et M. le baron ne sut pas en quels termes exprès la petite Pauline avait proposé un mari à Pépita, mais il ne put éviter la vue fâcheuse du bouquet de bruyères que Pépita mit dans un vase et déposa au beau milieu de la table de la salle à manger, tout juste en face de son père, puisque c'était en face d'elle-même.

Ernest Dubois n'avait pas pris part au colloque qui vient d'être rapporté. Il souriait intérieurement. Il réfléchissait qu'un second jalon, aux indications bien plus précises que le premier, n'avait pas tardé à être planté fortuitement, sans qu'il eût chargé de ce soin la petite Pauline, et que les enfants terribles peuvent avoir leur utilité. Il jugea que c'était assez et qu'il convenait de détourner l'entretien de ce fatal bois de la Boulaye, où un beau cavalier avait mis pied à terre pour aider la petite Pauline à cueillir un bouquet que Pépita se proposait de conserver. On a déjà vu qu'il n'était pas gêné à la parole. Il ne lui fut pas difficile d'aborder d'autres sujets, Inez et Pépita avaient, de leur côté, l'esprit vif et l'élocution prompte, en sorte que la conversation ne languit pas. Il était interdit aux enfants de jaser à table, sans quoi on eût couru le risque que la petite Pauline interpellât de nouveau Pépita sur le mari qu'elle lui avait découvert. Le baron Durand se remit peu à peu de son trouble, seulement il eut encore la physionomie sérieuse quand, à la fin du déjeuner, Pépita, en rentrant au salon, n'oublia pas de rapporter son bouquet.

Le temps était beau et assez couvert pour permettre une promenade sans qu'on eût à souffrir des ardeurs du soleil. La promenade se trouva naturellement dirigé, comme tous les jours, vers l'avenue qui était une fort belle allée à quatre rangées d'arbres, mais d'arbres nouvellement plantés par Samuel Meyer. Le prédécesseur

de celui-ci avait, comme l'on dit, joué du haut bois, et débité en traverses de chemin de fer de vieux chênes qui étaient jadis l'ornement de la propriété. Au surplus, l'ancienne avenue, qui n'avait que deux rangées d'arbres, aurait été jugée trop étroite et trop courte par Samuel Meyer, et aussi par l'architecte-paysagiste (c'est le nom d'une profession ignorée de nos grands-pères), qui avait été appelé à dessiner les alentours du château. En outre, la grande route avait subi une rectification qui commandait elle-même une direction nouvelle. M. Eugène Buhler, un des membres les plus habiles de la savante corporation des paysagistes, avait eu carte blanche et présidé à l'exécution de ses plans.

Par malheur, Samuel Meyer avait commis une double légèreté, celle de ne pas s'assurer d'abord la possession du bois de la Boulaye, qui bordait la grande route, et celle de ne pas signaler cette enclave au dessinateur. Il en résulta que l'orientation du château fut mise dans l'indépendance de la route que l'avenue devait rejoindre d'équerre, en se terminant par une belle grille de fer forgé. Le château était construit, l'avenue ouverte et la grille livrée, quand on s'aperçut de la méprise. C'était un peu tard. Samuel Meyer était habitué à compter sur la puissance de l'argent. Il espéra pouvoir acquérir ce bois si incommode de la Boulaye, en le couvrant de billets de banque. Il est parfois plus difficile à un financier d'acheter une enclave qu'une conscience. On rencontra la résistance indomptable du marquis de Périgny, à qui appartenait le bois convoité, et qui repoussa toute négociation avec hauteur. A aucun prix il ne voulait céder une parcelle de ce qui lui restait de la terre de ses aïeux. La grille demeura emmagasinée dans une grange, en attendant des temps meilleurs.

Ce fut un des premiers chagrins de Samuel Meyer, à qui tout avait réussi jusqu'alors. Il devait en avoir d'autres, qui purent lui faire oublier le bois de la Boulaye. C'était déjà le chagrin du baron Durand.

La promenade se trouva donc se heurter à cette funeste barrière. L'avenue s'arrêtait là, se continuant par un chemin qui contournait le bois de la Boulaye pour gagner la route. Ce n'en était pas moins l'accès ordinaire et presque nécessaire du château, le village et la station étant à proximité.

Le baron Durand aurait voulu revenir sur ses pas avant d'atteindre les limites de son domaine, mais les enfants qui couraient à l'avant-garde, les avaient dépassées. Inez et Pépita suivaient, le baron et son régisseur, qui formaient l'arrière-garde, suivaient aussi. L'habitude était d'ailleurs d'aller jusqu'à la route. Il est à remarquer que, lorsqu'elle n'est pas éloignée de la résidence, c'est

presque toujours vers elle qu'à la campagne se dirige une promenade à pied. Si amant que l'on soit de la solitude, des sites agrestes et des ombrages, on n'est pas fâché de voir des humains. On se lasse plus vite d'une belle perspective que de cette voie banale où passent des voitures et des piétons, des charettes et des bestiaux accompagnés. Les jours de marché, particulièrement, on se porte d'instinct au devant du mouvement et de l'activité de la vie rurale, comme à Paris on se porte aux Champs-Élysées, les jours des courses de Longchamps, pour assister au défilé. On reconnaît les voitures de ses voisins, on devine, on commente où ils vont, on échange des saluts ou quelques paroles, et il y a là, pour la famille, matière à jaserie. On cause avec des fermiers, et faute de mieux avec le cantonnier. L'homme est un être sociale qui recherche l'homme, alors même qu'il a cru le fuir, pour qui l'homme est encore un spectacle quand il n'est pas une compagnie. Regarder passer la malle-poste ou la diligence, c'était autrefois une des distractions de la campagne. On était heureux d'avoir l'imprévu d'une chaise de poste, c'était un événement ! Aujourd'hui, malgré l'extrême vulgarité de la chose, on regarde passer chaque train de chemin de fer. Les cultivateurs, avertis par le bruit, se redressent, interrompent un moment leurs travaux, lèvent les yeux. Qu'ont-ils à voir de nouveaux ? Rien. Ils regardent passer le train.

Les promeneurs un peu dispersés de Chauvry se retrouvèrent groupés sur le bord du grand chemin. Il était désert. Privé de tout spectacle, la petite Pauline se rabattit sur celui des bruyères du bois de la Boulaye.

— C'est là, dit-elle en s'adressant au baron Durand, que sont les jolies bruyères blanches, et que le monsieur est entré avec nous pour en cueillir. Je vais en cueillir d'autres.

Et elle s'élança en escaladant la clôture peu redoutable du bois, qui, en cet endroit, n'était guère en réalité qu'un tapis de bruyères parsemé de quelques maigres bouleaux.

— Reviens vite, cria le baron. Je t'ai défendu d'aller là.

— C'est pour vous faire un bouquet, reprit l'enfant qui ne se hâtait pas de revenir.

En d'autres circonstances, M. Durand aurait pu être touché de l'attention, mais il était assez médiocrement disposé à l'attendrissement.

— Veux-tu bien revenir ? — cria-t-il plus fort. Je t'ai déjà dit que ce n'est pas chez moi, et que tu n'as pas le droit de cueillir ces fleurs.

Bien qu'avancée par son âge, la petite Pauline était excusable

de n'avoir pas des notions très étendues sur le principe et les droits de la propriété. Elle comprenait mal quel crime c'était de ramasser, afin de les offrir au châtelain de Chauvry, quelques-unes de ces fleurettes qu'étalait la nature avec tant de profusion.

Bien des gens parvenus à la maturité paraissent avoir sur la propriété des notions encore plus confuses que celles de Pauline. Elle comprit mieux le ton grondeur et péremptoire de l'appel, et s'y rendit, non sans avoir commencé son pillage et en présentant à M. Durand quelques brins de butin. Le baron les saisit et fit le geste de les rejeter. Il s'arrêta. L'enfant poussa un cri, elle avait une moue à désarmer toutes les colères, et M. Durand fut honteux de la sienne. Il fit plus. La petite Pauline était si jolie, en fixant sur lui ses grands yeux mouillés et suppliants, qu'il se baissa pour l'embrasser sur les deux joues, comme avait fait le beau cavalier, et l'enfant, aussitôt consolée, bondit d'allégresse. M. Durand ne tarda pas à regretter le mouvement auquel il avait cédé. Qui n'a connu plusieurs fois dans sa vie cette tentation mal saine, cette triste et perfide épreuve, le repentir d'une bonne action ?

On s'ébranlait pour rentrer au château, quand on entendit un bruit de galop, puis, à un détour de la route, parut un cavalier dans un tourbillon de poussière. Il était bien naturel qu'on attendit le passage de cet unique incident, et l'on attendit sans avoir besoin de se concerter. Ce ne fut pas long. En une minute le cavalier avait atteint le groupe des promeneurs et passait en saluant profondément. Le petit Paul cria : Bonjour !

Pauline s'observait déjà davantage envers un jeune homme qui l'avait embrassé.

— Quel est ce cavalier ? demanda Pépita.

— C'est le mari que je t'ai trouvé ce matin, dit Pauline.

— Te tairas-tu ? s'exclama M. Durand d'une voix stridente et le visage en courroux.

Cette fois il rejeta violemment les innocentes fleurettes qu'il tenait à la main. Cette fois aussi Pauline pleura tout de bon, et elle se cacha derrière sa mère. C'est toujours là, que, d'instinct, l'enfant, comme le poussin, cherche le refuge.

On se mit en route, dans un silence morne. M. Durand n'avait jamais montré une pareille irritation. Des réclamations auraient pu l'exciter davantage. Le silence le calma peu à peu. Ce n'était pas le repentir d'une bonne action qui le troublait. Il se reprochait ce mouvement de colère contre une enfant, et, ajoutait-il intérieurement, en tâchant de s'apaiser sous un autre rapport, pour un enfantillage auquel il eût été plus sage de ne pas attacher

d'importance. Peut-être il avait eu plus qu'un tort, une maladresse. S'il avait osé, il serait tourné au bord du grand chemin, pour relever les pauvres fleurettes.

Dans l'avenue, le groupe s'espaça de nouveau, non pas tout à fait dans l'ordre précédent. M. Dubois resta cependant près du baron Durand, et, par une habile diversion, l'intéressa vivement aux brillantes perspectives d'avenir des charbonnages du Nord et des terrains de Passy. Ce fut encore pour M. Durand une occasion de s'enflammer, mais non plus de colère. Mme Dubois avait pris Pauline par la main, et, dans un entretien solennel, sous menace de ne pas diner dorénavant au château, lui faisait promettre de ne plus jamais parler de mari à Pépita, ni du bois de la Boulaye à M. Durand. Le petit Paul, qui avait quatre ans, lançait des cailloux et ne pensait à rien. Pépita marchait seule, la tête baissée, et pensait bien à quelque chose.

À quoi pensait-elle ! Elle avait ri aux éclats de la première boutade de l'enfant. Elle ne riait pas de la récidive si violemment soulignée par le courroux de M. Durand. Il n'y avait plus à en douter, son père ne voulait pas la marier. Jusqu'à ce jour, c'est à peine si, malgré les tirades paradoxales et les déclarations de principes de M. Durand, elle s'en était aperçue, et la gaieté dont elle était douée l'avait empêché d'en souffrir. Et puis il n'y avait pas de temps perdu. Elle venait d'avoir vingt ans. Elle n'allait pas au bal, elle ne voyait pas de jeunes gens ni de jeunes filles avec qui conserver... de l'idéal des jeunes filles. Je ne prétendrai certes pas que l'étroite clôture où son père l'avait tenue fût un bon moyen de préserver son imagination des atteintes de la rêverie. La société a, comme la nature, des lois qu'il n'est pas prudent d'enfreindre, et la solitude est parfois plus dangereuse que le monde. D'ailleurs, il n'y a pas clôture si étroite qui n'ait des issues. De même que l'huile suinte à travers les moindres fissures du vase, la rêverie, si on lui ferme la fenêtre, pénètre par les fentes de la porte et par le trou de la serrure. Je suis plutôt d'avis de lui ouvrir la fenêtre, seulement on peut retarder l'invasion, sauf à la rendre plus redoutable, et il se rencontrait qu'en fait elle n'avait pas encore ravagé l'imagination de Pépita.

Depuis deux mois la rêverie avait eu un objet déterminé, assez vaste pour occuper son âme, sinon pour la remplir tout entière : la campagne. Pépita y avait trouvé d'ineffables jouissances, sur lesquelles elle était loin de se blaser ; mais la campagne, c'est par excellence la nature. Parmi les concerts de la nature, il y a des voix qui s'appellent et des échos qui se répondent. Il arrivait à Pépita de se surprendre attentive, prêtant l'oreille à un écho

qu'elle avait cru entendre et qui n'avait résonné que dans son cœur. Quand elle voyait s'envoler, devant elle, des ramiers effarouchés, ils étaient toujours deux, à moins que l'un ne gardât le nid, et la jeune fille cherchait le nid. C'était même devenu, pour elle, une recherche favorite. On la voyait souvent, quand elle se promenait seule dans le parc, écarter avec précaution les feuilles des buissons et des sapins. Certes, ce n'était pas pour se livrer au plaisir barbare de l'âge sans pitié ! Elle était miséricordieuse, ou plutôt respectueuse et sympathique ; elle avait ses nids, qu'elle ne montrait à personne, qu'elle visitait discrètement, et l'œil inquiet de la couveuse se rencontrait souvent, dans une mutuelle contemplation, avec l'œil ardent de la jeune fille.

Elle avait la précieuse amitié d'Inez. L'amitié ne suffit pas non plus à remplir une âme, et elle présentait aussi des spectacles dangereux. Inez paraissait si heureuse ! Ernest Dubois avait une amabilité constamment attrayante, et les enfants étaient charmants. Le joli chalet du régisseur, n'était-ce pas encore un nid contemplé ? Pépita rentrait dans le vaste château pour n'y trouver que la gravité de son père ; elle passait devant des chambres inoccupées qui lui parlaient un mystérieux langage, devant des chambres d'enfants et des berceaux qui étaient vides.

En cheminant le long de l'avenue, Pépita pensait donc à quelque chose. Si, de plus, elle pensait à quelqu'un, ce n'était vraiment pas sa faute. C'était la faute de la petite Pauline, c'était aussi celle de la colère de M. Durand. Sans cela, elle n'eût assurément pas pensé longtemps au beau cavalier qui avait disparu dans un nuage de poussière.

La promenade achevée, on se dispersa. Inez avait à s'occuper des leçons des enfants. Ernest Dubois, emportant quelques livres de la bibliothèque, alla jouir des loisirs qu'il s'était promis, en continuant un travail littéraire. Le baron était pressé de s'enfermer dans son cabinet et d'ouvrir le tiroir secret. Le parchemin ne s'y cachait plus ; le brevet, épanoui dans un cadre d'or, ornait, si l'on peut dire que ce fût un ornement, les parois de sa chambre, en faisant pendant au brevet de chevalier, au-dessus des photographies moins aristocratiques de l'oncle et de la tante Durand. Mais bienheureux registre, qui récapitulait d'autres titres à la considération publique, ne s'étalait pas sur les murs. Il était bien là, sous clef, et le baron était dévoré de l'impatience de réviser ses additions. par suite des révélations reçues de M. Dubois, au sujet des charbonnages du Nord et des terrains de Passy.

En pareille occurrence, la solitude n'était pas pour lui une souffrance, bien au contraire. En posant le nouveau total, il éprouva

une de ses joies les plus vives, celles de dépasser le précédent chiffre de millions. A la vérité, cette joie fut aussitôt troublée par l'âcre désir d'atteindre l'unité supérieure. *Quo non ascendam?* « Où ne monterai-je pas ? » C'est la devise de tous les ambitieux, et l'avarice est une ambition. Le baron aurait pu passer là plusieurs heures avant de connaître l'ennui. Il y a des passions plus nobles que la sienne, et il y en a aussi de plus coupables. Toutes, innocentes ou criminelles, se ressemblent en ceci, que lorsqu'on peut s'y livrer, on est préservé de l'ennui. Je plains les hommes qui ne se passionnent pour rien. Ils composent la triste espèce des ennuyés.

Pépita s'aperçut qu'elle était restée seule, sans occupations définies et sans devoirs. Cela lui arrivait tous les jours, elle n'y songeait pas. Si l'on avait été au mois de mai, je crois qu'elle aurait cherché ses nids ; mais, au milieu de juillet, les petits oiseaux sont envolés ; ils ont déjà oublié leurs mères. Pépita voulut d'abord se rabattre sur les pavillons et aller prendre ses engins. Pourquoi la jeune fille, si tendre pour les oiseaux, était-elle impitoyable pour les lépidoptères ? On peut dire encore qu'elle n'y avait pas songé. On trouverait aisément plusieurs raisons de la différence. Les papillons souffrent sans se plaindre : ils n'ont pas ces accents déchirants qu'arrache aux oiseaux la douleur physique, et ce que j'oserais appeler la douleur morale, la douleur maternelle. Puis Pépita collectionnait, ce qui est encore une passion. Cette fois, il lui sembla que c'était un jeu d'enfant, qui n'était plus de son âge ; elle regarda ses épingles, et il lui sembla aussi que c'était un jeu cruel. Elle déposa ses engins. Elle ouvrit son piano et essaya de chanter : elle n'était pas en voix. Agitée, elle remit son chapeau de paille et sortit. Par des sentiers, à travers les bois, — qui n'étaient pas le bois de la Boulaye, elle l'évitait à dessein, — elle se rendit au village. Elle allait voir les bonnes sœurs et tâcher de secourir quelques misères. La charité est une ressource toujours prête. Les occasions de l'exercer ne manquent malheureusement jamais, et les bonnes sœurs ne s'ennuient pas.

A la porte de la maison des religieuses, un cheval tout sellé était retenu par la bride. Pépita crut reconnaître la couleur ; elle n'osa pas entrer et s'en revint précipitamment au château. Alors elle saisit un livre et ne lut pas sans distractions.

Au dîner, et pendant la soirée qui le suivit, chacun était sur ses gardes, et il ne se passa rien qui mérite d'être particulièrement mentionné, si ce n'est que le baron Durand eut encore une petite joie. En jouant aux cartes avec Inez, comme autrefois avec la bonne tante Durand, il gagna la somme énorme de 3 fr. 50. Mais

au moment où il prenait, avec un contentement qui frisait l'orgueil, les petites pièces blanches de son adversaire :

— Ne soyez pas si triomphant, dit Inez en riant ; cela vous coûtera cher !...

— Comment cela ? demanda M. Durand déjà inquiet.

— C'est mon secret, reprit Inez. Chaque fois qu'un homme gagne une femme, il lui donne le droit de se venger d'un autre côté. Je vous répète que cela vous coûtera cher.

La répétition d'une parole si malsonnante troubla un peu le baron.

— Et bien, dit-il, reprenez votre argent. Je vous le laisse pour vos bonnes œuvres.

— Du tout, répondit Inez. Faites vos aumônes vous-même. J'ai perdu, je dois payer. C'est à un autre jéu que j'aurai ma revanche, et que vous payerez aussi..., une grosse somme, qui ne sera pas de 3 fr. 50.

— Vous plaisantez, Inez.

— Oui et non. Du reste, rassurez-vous, tout le monde sera content, et vous le premier.

— On n'est jamais content de payer, observa judicieusement le baron.

— Je vous promets que vous le serez, reprit Inez, et que vous me ferez un cadeau par dessus le marché, pour me remercier. Je ne vous en dirai pas davantage aujourd'hui, ne m'interrogez pas.

Ceci rassura M. Durand, qui se résigna facilement à prendre les piécettes.

La journée avait eu pour M. Durand bien des émotions diverses. Il se les remémorait en rentrant dans sa chambre, et il eut de la peine à s'endormir. Il pensait qu'on commençait à l'appeler le baron de Chauvry ! Il pensait à son précieux registre, et au nouveau million posé. Malheureusement, il pensait aussi au bois de la Boulaye, aux indiscretions ridicules de la petite Pauline, au beau cavalier disparu dans la poussière, et au trait de Parthe d'Inez, à cette mystérieuse menace d'une revanche qui coûterait si cher !

Pépita, en s'endormant, ne pensait certainement pas à la baronnie de Chauvry ni aux millions. Avant de se coucher, elle était redescendue furtivement, en pantouffes et sur la pointe du pied, pour aller chercher au salon son bouquet de bruyères qu'elle n'avait pas osé emporter devant son père, et elle rêva peut-être au beau cavalier.

## VI

## OU LE BARON DEVIENT FASTUEUX

Le lendemain matin, M. Dubois, à l'heure accoutumée, entra dans le cabinet du baron, et lui montra négligemment une enveloppe de lettre adressée au régisseur du baron D. de Chauvry. On voit que les transitions étaient rapides. A la vérité, il s'agissait d'une demande d'emprunt, et M. Durand était comme la fourmi. Aussi n'y avait-il de sérieux que l'enveloppe. Elle parut produire son effet, non point quant à la réponse à faire, laquelle ne se discutait même pas. Elle produisit deux effets, elle suggéra l'idée à M. Durand d'avoir un second registre particulier où se totaliseraient les demandes d'emprunts et de secours de toutes sortes, dont il n'aurait pas tenu compte autrement que sur le papier. Plus tard, quand il eut donné suite à son idée lumineuse et que le total commença d'atteindre un chiffre respectable, il puisa de nouvelles jouissances dans cette comptabilité idéale. Les sollicitations ne l'importunaient plus, au contraire, il les eût volontiers provoquées, afin d'avoir le plaisir de les inscrire. C'était une gloire pour lui qu'on lui eût demandé tant d'argent, et c'était une excellente excuse pour sa surdité d'oreille, ce qui lui procurait à la fois deux pures satisfactions. Un jour, un gros solliciteur, ayant réussi à se faufiler auprès de lui, exposait avec émotion une situation navrante que pouvait sauver un prêt de 50 000 francs. Le baron Durand, très calme, tira son registre, moins bien caché que le premier.

— 50 000 francs? dit il.

— Ou moins, balbutia le visiteur anxieux.

— Non, non, pas moins, reprit M. Durand. J'aime à faire les choses complètement.

Il inscrivit lentement, de sa plus belle écriture d'ancien négociant, le chiffre de 50 000 francs, traça un trait, posa l'addition, qui dépassait un million, et la mit sous les yeux du solliciteur ébloui.

— Ah! monsieur le baron, s'écria celui-ci, quelle générosité! Vous sauvez mon honneur et ma famille, ma reconnaissance n'aura pas de bornes...

— Permettez, dit M. Durand en interrompant l'éloquente effusion de la gratitude. Nous ne nous entendons pas. Ce sont les

sommes qui m'ont été demandées, et vous voyez bien que je me serais ruiné si j'avais eu l'imprudence d'écouter de semblables demandes. Je donne souvent, monsieur, mais je ne prête jamais, à moins que ce ne soit sur première hypothèque. C'est un de mes principes, et c'est celui de la sagesse.

Il se vantait encore. Vu la nature de la sollicitation, il savait ne pas se compromettre en se vantant de donner souvent.

Le registre qui avait de tels avantages n'existait pas quand M. Dubois profita de l'heureuse impression qu'avait déterminée l'enveloppe sur l'esprit du baron D. de Chauvry pour introduire une communication plus douloureuse. Le jardinier réclamait de l'augmentation, ou menaçait de se retirer.

— De l'augmentation, mon cher Ernest! s'écria M. Durand consterné. Qu'il s'en aille, j'aime bien mieux cela. S'il s'imagine que je tiens à lui!

— Prenez garde, M. le baron, dit M. Dubois. C'est le meilleur jardinier du pays, il travaille comme deux hommes, et vous ne trouverez pas à le remplacer sans payer plus cher, pour avoir moins bien.

— Je me passerai plutôt de jardinier. A quoi cela sert-il?

— A cultiver un jardin, je suppose, pour avoir des fruits et des légumes.

— Des fruits? Je n'en mange pas. Et d'ailleurs, est-ce qu'on a jamais des fruits dans son jardin? Il y a toujours une raison. C'est la gelée ou c'est la pluie, c'est le brouillard ou c'est le soleil, et les loirs et les chenilles, et les guêpes et les oiseaux, et la maladie, que sais-je encore? Le résultat est qu'on a des poiriers sans poires, des pêchers sans pêches et des treilles sans raisins.

— Il y a du vrai, dit M. Dubois en souriant. Mais vous avez au moins des légumes?

— Quand il n'y a pas de vers blancs, de mulots ni de limaces. Pour quelques carottes, quelques choux, ou quelques artichaux que je déteste, c'est bien la peine de payer des jardiniers, qui sont d'autres rongeurs, et de payer des engrais et des châssis, et des espaliers et des outils, et des graines et des boutures, et des arrosoirs, car on n'en a jamais fini.

— C'est encore assez vrai, reprit M. Dubois en continuant de sourire.

— Je ne peux pas rencontrer mon jardinier sans qu'il ait une dépense à me proposer, et je ne connais pas de profession plus importune. C'est au point que, lorsque je le vois, je l'évite, et que je ne vais jamais au potager, de peur qu'il ne s'attache à mes

flancs comme une sangsue. Ma foi, qu'il s'en aille, et bon voyage.

• Inez saura bien nous acheter des légumes au marché.

— Ce n'est pas dans ses conditions ! monsieur le baron, elle ne fournit pas les légumes, et c'est elle qui sera obligée de vous demander de l'augmentation.

Le baron fut frappé de cette observation qu'il n'avait pas prévue. Ce n'est pas dans ses conditions. L'ancien négociant correct ne pouvait pas méconnaître la justesse de l'argument.

— Hé bien, dit-il, on lui donnera une petite augmentation, cela me coûtera toujours moins cher qu'un jardinier et ses aides, et toute sa queue de suppléments de dépenses et de suppléments de suppléments.

— Oh ! pour cela, reprit M. Dubois, je vous l'accorde. Mais est-ce qu'il est possible, monsieur le baron, d'habiter le château de Chauvry sans avoir au moins des allées ratissées, des massifs d'arbustes et des corbeilles de fleurs ? Voulez vous laisser les bruyères envahir le parc et fleurir jusque sous vos fenêtres ?

— Je n'aime pas les bruyères... dit vivement le baron Durand, qui s'interrompt, tandis qu'un nouveau nuage passait sur son front.

M. Dubois s'aperçut qu'il avait parlé trop vite, sans réfléchir au bouquet de la petite Pauline. Il s'empessa d'ajouter :

— Noblesse oblige, monsieur le baron, et un jardinier vous est un vassal absolument indispensable. Ou bien retournez habiter Paris, et achetez vos légumes à la Hall, après avoir revendu, comme je vous le proposais hier, la terre de Chauvry avec bénéfice.

— Ne me parlez plus de cela, mon cher Ernest, répliqua le baron en se rengorgeant. Vous savez que c'est impossible.

Et jamais un Montmorency obéré à qui l'on aurait offert un gros prix du castel de ses pères n'eût repoussé la tentation avec plus de hauteur.

— Alors, reprit M. Dubois, il faut en prendre votre parti. Entre nous, j'ai deviné que Baptiste n'a qu'un désir, c'est que vous lui refusiez son augmentation.

— C'est bien facile de le satisfaire.

— Oui, et vous perdrez un excellent jardinier, qui retournera aussitôt auprès de son ancien maître, le marquis de Périgny.

— Il était au service du marquis ?

— Très longtemps. Il a été élevé dans la maison. Le marquis est un homme brusque, assez violent même, mais très bon au fond, et ses gens s'attachent à lui. Il disait un jour à un de ses domestiques : « Si je te chasse jamais dans un moment de colère,

tu reviendras le lendemain, entends-tu» Il aura eu quelque emportements avec Baptiste, qui a envie de lui revenir, voilà tout, et que vous serez sage de retenir, en lui accordant son augmentation.

— Veyons, mon cher Ernest, il y a peut-être moyen de s'arranger. Un jardinier est toujours en situation de se faire des profits sur les fruits, sur les légumes... J'aimerais mieux fermer les yeux.....

— Une mauvaise leçon à donner à un régisseur, monsieur le baron.

— Chut, n'écoutez pas, je me parlais à moi-même.

— Je n'ai rien entendu.

— C'est très bien. Et puis, mon cher Ernest, vous n'êtes pas un régisseur ordinaire, vous êtes un ami.

— Merci, monsieur le baron. Hé bien, suivez mon conseil d'ami. Baptiste est un honnête homme, point exigeant, point gâcheur, qui se déplaçait auprès de M. Meyer, et est habitué à servir la vieille noblesse.

— C'est beaucoup!

— Je vous assure que vous ferez une économie en lui accordant ses 200 francs.

— Vous croyez ?

— J'en suis certain, et je vais lui annoncer que c'est consenti.

— Attendez. Est-ce que vous ne pourriez pas transiger pour 100 francs ?

— Mais non, monsieur le baron, puisqu'il ne cherche qu'un prétexte pour s'en aller.

— C'est juste, dit M. Durand, se rendant enfin, en exhalant un profond soupir. J'espère au moins, ajouta-t-il, que vous ne m'apportez pas d'autres demandes d'argent ?

— Pardon, monsieur le baron, nous n'avons pas terminé hier l'affaires des bonnes sœurs.

— Ah ! les sœurs, pas bonnes pour ma bourse, elles demandent toujours. Qu'est-ce qu'elles veulent encore ?

— Elles vont avoir leur distribution des prix, et naturellement elles comptent sur vous.

— Elles ont tort.

— Et sur le marquis de Périgny.

— Ah ! oui, et sur le marquis. Et qu'est-ce qu'il fait, le marquis ?

— Il donne les livres tous les ans.

— Alors les sœurs n'on plus besoin de rien ?

— L'année dernière, M. Samuel Meyer, quoique de la tribu

d'Israël les a un peu gâtées. Il a donné des livrets de la caisse d'épargne.

— Mais je n'entends pas me ruiner comme Samuel Meyer.

— Ce n'est pas cela qui l'a ruiné.

— Des livrets de la caisse d'épargne, grand Dieu ! c'est beaucoup d'argent.

— Autant ou aussi peu que l'on veut.

— Qu'est-ce que cela signifie, des livrets de la caisse d'épargne ? et à qui cela se donne-t-il ?

— Aux petites filles qui ont eu le plus de succès. Cela vaut mieux que des livres, n'est-il pas vrai ? Cela ne se déchire pas, c'est un commencement d'économies, un commencement de dot...

— Des dots, vous savez que je n'aime pas les dots.

— Je l'oubliais. Et comme ces petites filles sont mineures encore pour longtemps et ne peuvent pas retirer le dépôt, vous comprenez que les livrets restent dans la famille et perpétuent le souvenir du bienfaiteur.

— Dont on inscrit le nom sur le livret ?

— Sans doute.

Il y eut une pause. Le baron Durand était plongé dans ses réflexions.

— Ce n'est pas une mauvaise idée, dit-il d'un accent pompeux, et je regrette de ne l'avoir pas eue le premier. C'est par l'épargne que les familles s'élèvent et que les nations se moralisent. J'ai envie de fonder deux grands prix pour ces enfants, et, afin que cela serve d'exemple, on gravera en tête du livret : prix fondé par le baron Durand, avec mes armes, ma couronne et ma devise. Pensez-vous, mon cher Ernest... que je puisse ajouter... le baron Durand de Chauvry ?

— Moyennant une simple virgule monsieur le baron, personne n'y trouvera rien à redire, et même sans virgule, ce ne sont pas les petites filles ni les sœurs qui réclameront.

— J'aimerais mieux sans virgule.

— Comme il vous plaira. Et quel sera le montant de la somme ?

— C'est ce qui m'embarrasse. Il me semble que 20 francs par livret seraient un chiffre convenable.

— Sans l'inscription, peut-être. Mais avec votre titre et votre blason...

— Et bien, j'irai jusqu'à 25 francs.

— La gravure risquera de coûter plus cher que le dépôt.

— La gravure servira tous les ans, mon cher Ernest, si mes affaires me permettent de continuer la fondation, car je ne m'engage à rien.

— C'est très prudent. Aussi vous pourriez augmenter la somme, en faisant l'économie de la gravure.

— Non, mon cher Ernest. Il faut que les hautes classes ne craignent pas de se montrer, en donnant l'exemple de la générosité. C'est un intérêt de conservation sociale. Et ma devise est tout un enseignement pour un école : *Labor omnia vincit*.

— Il est dommage que ces petites filles ne sachent pas le latin.

— On le leur traduira. Je n'ai pas ajouté *improbis* ; on a eu beau m'expliquer que, dans le texte, cela ne signifie pas improbable, je crains les mauvais plaisants et les mauvaises langues. On a tant de jaloux quand on est arrivé à quelque chose ! Et la probité des Durand a toujours été au-dessus du soupçon, mon cher Ernest. La France le sait !

— Et le Pérou, monsieur le baron.

— Vous avez raison, et le Pérou. Voilà qui est entendu, vous répondrez aux sœurs que, sans m'engager pour l'avenir, je donne deux livrets d'ensemble 40 francs.

— Vous aviez dit 50 francs.

— Vous croyez ? Va pour 50 francs. J'irai à Paris, où j'ai des dividendes à toucher, et je me charge moi-même de la gravure.

Ah ça, mon cher Ernest, après tant de sacrifices, il n'est pas interdit de penser un peu à soi. Où en êtes-vous avec mon fermier pour le renouvellement de son bail ? Vous savez que j'exige une forte augmentation.

— Plus forte que celle du jardinier, monsieur le baron ?

— Cela ne se compare pas. Un fermier est une espèce de négociant avec qui on discute un marché, et ses terres ne sont pas à leur valeur.

— Ce n'est pas son avis, et l'agriculture ne va guère en ce moment. J'ai rendez-vous avec lui, et je vous dirai ce que je croirai possible d'obtenir.

— Si vous obtenez une forte augmentation, je pourrai faire une surprise aux sœurs, et mettre 60 francs pour les deux livrets. Et vous n'avez rien de neuf au sujet de ce maudit bois de la Boulaye ?

— Que puis-je avoir de neuf, tant que vous ne voudrez pas en offrir un gros prix de convenance ? Le marquis de Périgny ne consentira pas, pour le plaisir de vous être agréable, à démembrer sa propriété patrimoniale.

— Un méchant taillis de 30 arpents, presque enclavé dans mes bois, qui gêne la chasse, et qui m'empêche de prolonger mon avenue. C'est insupportable. Le sol est pierreux, la végétation rabougrie. Il ne pousse que de mauvais bouleaux qui ne sont bons à rien... et de vilaines bruyères. Cela ne vaut pas 5000 francs.

— Essayez d'en offrir 50 000, et nous verrons.

— 50 000 francs, monsieur Dubois ! Pour qui me prenez-vous ? Vous perdez la tête de me donnez un pareil conseil.

— Je ne donne aucun conseil, monsieur le baron. Je dis seulement que le bois n'étant pas à vous et n'étant pas en vente, il faut bien vous résigner à vous en passer ou à le payer beaucoup plus cher qu'il ne vaut. Le marquis en a refusé 40 000 francs à M. Samuel Meyer.

— Quelle folie... des deux côtés, Je m'en passerai ou j'attendrai. Il devrait y avoir des lois d'expropriation, dans de pareils cas, pour l'utilité du voisin, car enfin réunir les parcelles et arrondir les domaines, c'est bien une utilité publique.

— Le roi de Prusse n'avait pas pu exproprier le moulin de Sans-Souci.

— C'est de l'histoire ancienne, mon cher Ernest, et nous avons fait des progrès depuis ce temps-là. Après 89, il est étrange qu'un hobereau qui n'a rendu aucun service à son pays, qui ne s'est donné que la peine de naître, ait ici le privilège de me narguer.

— Vous appelez cela un privilège, de garder ce qui lui appartient légitimement ?

— Sans doute, quand cela m'incommode. Mais j'aurai mon tour, et je n'attendrai peut-être pas bien longtemps. Ce marquis, à force, de faire le généreux, pour me narguer encore, et le grand seigneur, aura besoin d'argent et ne sera pas toujours aussi fier. Rira bien qui rira le dernier. Qu'est-ce qu'on lui connaît au soleil ? Deux ou trois petites fermes autour de son manoir délabré, qu'il n'a seulement pas les moyens de réparer, et qui lui tombera sur la tête un de ces matins. Et l'agriculture va si mal que ce n'est pas avec des fermiers...

— Et vous voulez que j'exige du vôtre une forte augmentation, monsieur le baron ?

— Vous m'impatientez avec vos observations, mon cher Dubois. C'est bien différent. Croyez-vous que le marquis n'ait pas déjà d'hypothèques sur sa bicoque ?

— Je suis certain qu'il n'en a pas. Vous savez que je l'ai vérifié par votre ordre.

— C'est très fâcheux.

— Pas pour lui.

— Chacun pense à soi. Je ne demande pas au marquis de s'intéresser à la prospérité de mes affaires. — Ainsi, mon cher Ernest, mes charbonnages du Nord et mes terrains de Passy continuent de monter !

— Je vous l'ai dit hier, et n'ai rien appris de nouveau. Ce n'est pas du jour au lendemain...

— J'oubliais que c'était hier. C'est que, voyez-vous, si mes charbonnages montaient encore... beaucoup, je pourrais me laisser aller à vous dire d'entrer en négociation avec le marquis, pour son maudit bois de la Boulaye.

— Je vous répète qu'il faudra le payer cher.

— Songez-y donc, mon avenue que je pourrais prolonger jusqu'à la grande route ! Et cette belle grille, qui se rouille dans une grange. Je pourrais la dresser à l'entrée de l'avenue, et à la place des chiffres de Samuel Meyer, je mettrais mes armes et ma couronne, et ma devise. Quel grand air cela aurait pour les passants ! Sans compter que la propriété acquerrait plus de valeur !

— C'est très juste.

— Il n'y a que ce maudit bois qui est l'obstacle à tout.

— Alors couvrez-le de billets de banque.

— Mais non, je ne veux pas faire des folies, et acheter les choses plus qu'elles ne valent.

M. Dubois parut réfléchir, puis se pencha vers l'oreille du baron Durand et dit à voix basse :

— Je saurais bien un moyen d'acheter à bon marché le bois de la Boulaye, et même de l'avoir sans qu'il vous en coûtât rien...

— Sans qu'il m'en coûtât rien ? s'écria M. Durand, dont les yeux s'enflammèrent, un moyen honnête ?

— Très honnête, je n'en propose pas d'autres.

— Dites-le bien vite, votre moyen.

— J'entends qu'il ne vous coûterait pas d'argent. Il vous en coûterait peut-être... quelque chose de plus précieux.

— Puisque le moyen est honnête, qu'y a-t-il de plus précieux que l'argent ?

En ce moment, on entendit frapper à la porte, si légèrement d'abord qu'on n'y prit pas garde, puis un peu plus fort, et Pépita se montra.

— Ma chère enfant, dit le baron visiblement contrarié, un peu plus tard, je suis en affaires.

— Non, mademoiselle, entrez, au contraire, vous arrivez très à propos, dit M. Dubois, et c'est moi qui me retire. Je ne regardais pas la pendule, et le fermier doit m'attendre depuis une demi-heure. Je cours le rejoindre.

— Vous n'oubliez pas l'augmentation, reprit M. Durand, que l'émotion n'empêchait pas de penser aux affaires sérieuses.

— Je ferai de mon mieux.

— Et votre moyen, qui m'intrigue tant, je le saurai après le déjeuner ?

— Pas aujourd'hui, monsieur le baron, j'ai besoin de quelques jours de réflexion pour mûrir mon idée et dresser mes plans. J'ai même besoin de les concerter avec Inez.

— Avec Inez, des plans pour acquérir la Boulaye ?

— Oui, monsieur le baron, c'est une négociation pour laquelle on ne peut pas se passer de femmes. Mais ne m'interrogez plus et soyez tranquille.

## VII

### ATTENDRISSMENT DU BARON.

Pendant l'entretien de son père avec M. Dubois, Pépita, dans sa chambre, avait reçu elle-même une visite, ce qui assurément était rare. C'était la visite de la sœur Félicité. La veille, de leur fenêtre ouverte, les bonnes sœurs avaient bien vu Pépita s'approcher de leur maison, puis s'arrêter hésitante, puis se retourner et reprendre le chemin du château. Le jeune comte Raoul de Périgny avait pu aussi observer cette manœuvre, et son regard avait suivi la jeune fille jusqu'à ce qu'elle eût disparu. L'occasion d'un petit interrogatoire était trop naturelle pour qu'il ne la saisit pas, et je ne pense pas que les sœurs eussent été malveillantes. Dès le matin, c'était une courtoisie dont l'empressement était aussi très naturel, la sœur Félicité, en faisant sa tournée de malades, venait exprimer ses regrets et s'informer de ce que Pépita avait eu à lui dire. La sœur Félicité, supérieure d'une communauté de trois religieuses, elle comprise, était une femme d'une cinquantaine d'années, et une Parisienne. Il y avait déjà trente ans que, abandonnant les plus brillantes perspectives du monde et de la fortune elle s'était consacrée au service des pauvres, sous la cornette de saint Vincent de Paul, et après trente ans, elle ne songeait pas à prendre sa retraite. Nous coudoyons tous les jours, dans la rue, ces dévouements sublimes, presque sans y penser, tant ils sont fréquents. Nous avons des édiles, élus avec des majorités triomphantes par le suffrage universel des pauvres gens, nous avons des législateurs, des ministres et des journalistes qui y pensent, pour les outrager et les proscrire.

— Mademoiselle, dit la sœur, pourquoi n'êtes-vous pas entrée hier ?

— Parce que, répondit Pépita, j'ai vu que vous n'étiez pas seule et que je vous aurais dérangées.

— Oh ! nous étions avec M. Raoul, qui n'est pas bien effrayant.

— M. Raoul ? répéta la jeune fille. C'est la première fois que j'entends ce nom. Est-ce qu'il demeure dans les environs ?

— C'est le fils du marquis de Périgny. Je l'ai connu enfant, et je l'appelle toujours M. Raoul. Du reste, on ne l'appelle jamais autrement ici, et il est bien aimé, je vous assure.

— Je le croyais absent pour longtemps ?...

— Dites depuis longtemps. Il a fait, en effet, de longs voyages à l'étranger, presque le tour du monde, il n'est de retour que depuis avant-hier, et il a voulu nous destiner sa première visite, pour nous prouver qu'il ne nous avait pas oubliées, l'excellent jeune homme. Et tenez, il arrive en dernier lieu du Pérou, et vous auriez pu lui parler de votre pays.

— Il arrive du Pérou ! s'écria Pépita toute rougissante.

Certes un peu d'agitation lui était permise, et elle ne pouvait guère se douter d'avance qu'elle rencontrerait, dans le village de Chauvry, un voyageur arrivant directement du Pérou. Elle ajouta aussitôt, comme si elle éprouvait le besoin de détourner l'élan de sa propre pensée :

— Quelle joie ce sera pour Mme Dubois !

Puis sa physionomie mobile s'assombrit tout à coup.

— J'oubliais, dit-elle, que mon père ne veut voir personne, et en particulier ne veut pas voir le marquis de Périgny. Ils ne se saluent même pas.

— L'arrivée de M. Raoul devra rendre les relations plus faciles, observa la sœur.

Pépita fut au moment de répondre : « ou à jamais impossibles. » Elle se retint et se contenta de le penser. Peut-être la sœur Félicité comprit-elle, au silence et au visage ému de Pépita, que la conversation sur M. Raoul avait assez duré. Elle passa sans transition à ses affaires, c'est-à-dire aux pauvres. Elle venait de voir le cantonnier, qui était gravement malade et manquait de tout. Elle demanda timidement de l'aide, elle n'ignorait pas que la jeune fille disposait de fort peu d'argent. Pépita, sans prononcer une parole, montra le fond de sa bourse qui était vide. Elle ouvrit alors sa commode, une commode de bois de rose, d'un grand luxe, comme tout le mobilier laissé par Samuel Meyer. Le contenant était fastueux, le contenu bien modeste. Pépita se dépouilla cependant de quelque linge, qu'elle remit à la sœur.

— Cachez cela et n'en parlez pas, ma sœur, dit-elle. Je vais voir mon père, à qui je n'ai pas encore souhaité le bonjour. Je tâcherai de l'attendrir en faveur du cantonnier.

Ce n'était pas la seule chose qu'elle comptait cacher à son père. La sœur Félicité alla continuer sa tournée, et c'est alors que Pépita frappa doucement à la porte du cabinet du baron Durand. Elle ne quitta pas sa chambre sans avoir jeté un regard furtif sur le bouquet de bruyères, ce bouquet cueilli par le jeune homme que venait de tant vanter la sœur, par un jeune homme qui arrivait du Pérou, et avec qui elle aurait pu causer de son pays...

— S'ai entendu marcher dans le corridor, dit le baron Durand en offrant lui-même l'occasion de l'attaque. Est-ce que tu recevais une visite ?

— Oui, mon père, celle de la sœur Félicité.

— Ah ! une visite matinale des sœurs, ce n'est jamais de bon augure. Elle ne t'apportait pas de l'argent, n'est-il pas vrai ?

— Pas précisément.

— Des sœurs, ça demande toujours, et elles n'ont pas la moindre économie. Ce sont de vrais paniers percés. Hé bien, sois contente. Pour cette fois, leur affaire est arrangée. Je donne deux livrets de la caisse d'épargne, de 20 francs chacun, entends-tu ? avec mes armes et ma couronne, et je vais à Paris, après le déjeuner, afin de commander la gravure.

— Je ne comprends pas, mon père.

— Mais si, tu sais bien, pour la distribution des prix, et je n'ai pas de temps à perdre.

— Il ne s'agit pas de cela, mon père.

— Comment, c'est déjà autre chose ? Ces bonnes filles sont insatiables. Je ne donne plus rien !...

— Il s'agit du pauvre cantonnier, qui est très malade.

— Je ne suis pas médecin, et je ne saurais pas le guérir.

— Et qui manque de tout.

— Il a des appointements, c'est un fonctionnaire, et je paye mes impôts pour toutes ces sangsues publiques. Il n'avait qu'à faire des économies quand il se portait bien. J'en fais bien encore, moi !

— Des économies, avec six enfants ?

— Pourquoi a-t-il six enfants ? Je ne suis pas chargé de les nourrir.

— Malheureusement pour eux.

— Et puis, je n'ai pas besoin d'un cantonnier, moi, puisque je n'ai pas de voitures. Ce n'est pas moi qui dégrade les routes. On n'a qu'à supprimer le cantonnier.

— Un bon moyen de le tirer de la misère, n'est-il pas vrai ?

Le baron Durand fut un peu impatienté de la repartie, à laquelle il était malaisé de répliquer, et reprit d'un ton bourru :

— Je te répète que cela ne me regarde pas. Qu'on s'adresse au marquis de Périgny, qui se fait traîner dans sa veille carriole, pendant que je vais à pied. Il m'a éclaboussé, l'autre jour, et ne m'a seulement pas salué.

— Il me semble, mon père, dit Pépita, que, puisqu'il est beaucoup plus âgé que vous et plus ancien dans le pays..., ce serait à vous à commencer.

— Tu crois ? Et s'il ne me rendait pas mon salut ?

— Oh ! mon père, pourquoi le soupçonner de cette grossièreté ? Je suis bien convaincue qu'il n'en est pas capable.

— Ce n'est pas sûr. Ces gens de la vieille noblesse sont souvent très orgueilleux.

— Mais toujours très polis, assure-t-on.

— Qu'en sais-tu ?

Il ne convint pas à Pépita de dire le peu qu'elle en savait et M. Durand ajouta :

— Et puis, ce n'est pas tout. Si le marquis était poli, on ne sait pas ce que serait le fils quand il reviendra de ses voyages ; un impertinent, probablement, un gommeux, comme on dit aujourd'hui, qui nous dédaignerait.

— Quels motifs avez-vous de penser cela, mon père ?

— Ces jeunes gens de bonne famille que l'on fait voyager, soi-disant pour leur instruction, on connaît cela. C'est pour les éloigner du pavé de Paris, où ils faisaient des dettes... sans parler d'autres sottises. Les voyages coûtent bien cher, et le marquis n'est pas riche. Pour qu'il se soit résigné à se saigner ainsi, en se séparant de son seul fils, il aura eu de trop bonnes raisons. On n'a pas besoin de tant d'instruction, ni d'avoir observé ce qui se passe dans la lune, pour chasser autour d'une bicoque... ou dans ce maudit bois de la Boulaye, non plus que pour faire de l'agriculture. Je te jure bien que le fils du marquis n'est pas allé, comme moi à Lima...

— Ne jurez pas, interrompit Pépita, qui s'oubliait un moment

Mais elle se tut aussitôt, et M. Durand reprit :

— Ou je le parie, si tu le préfères, quoique j'aie pour principe qu'il est toujours plus prudent de jurer que de parier. Au moins, en jurant, on ne risque pas de perdre, si l'on se trompe. Je te disais donc que ce jeune homme ne sera pas allé, comme moi, à Lima, pour apprendre à fonder une fortune par le travail, l'ordre et l'économie, ni pour offrir son cœur à une douce et honnête jeune fille ressemblant à ta pauvre mère.

Ici, la voix du baron Durand eut un petit mouvement d'attendrissement qui se reproduisit sur le visage de Pépita. Seulement, chez celle-ci, l'attendrissement était de nature un peu plus complexe.

On était bien loin du cantonnier malade dont Pépita, après une pause, vint à se remémorer les intérêts. Elle eut l'art ou l'intuition, des transitions.

— Mon père, dit-elle, il ne tiendrait qu'à vous d'éclabousser à votre tour le marquis et d'utiliser le cantonnier. Vous avez le beau landau de M. Samuel Meyer, que vous laissez se couvrir de poussière sous la remise, et qui nous serait si précieux pour de longues promenades.

— Y songes-tu ? répondit M. Durand. Tu consentirais à te promener dans une voiture qui porte encore le chiffre de Samuel Meyer ?

— Il est facile de l'effacer et de mettre à la place vos armes et votre couronne.

— Assurément ! j'en serais tenté... pour te faire plaisir ; mais tu ne te figures pas comme cela coûterait cher.

— Vous en êtes-vous informé ?

— Oui, mon enfant ; une somme effrayante, pour quelques coups de pinceau sur un panneau. Ces carossiers sont des exploiters, pires encore que les jardiniers, et ils ne fournissent pas même des légumes ! Et puis, ce ne serait pas le tout que de faire repeindre les panneaux pour y mettre mes armoiries, il faudrait acheter des chevaux.

— En effet, mon père, une voiture ne roule pas toute seule.

— Et les chevaux coûtent si cher ! Puis, il faudrait un cocher ; tu vois comme tout s'enchaîne.

— Eh ! sans doute, mon père, dit Pépita en riant, les chevaux ne s'attelleront pas tout seuls non plus, et ne nous conduiront pas sans qu'on les conduise. Comment font tous les gens qui ont des voitures ? Pourtant on ne peut guère s'en passer à la campagne.

— On ne peut guère s'en passer ! Voilà bien la ritournelle de Dubois. Je m'en passe cependant.

— Et vous êtes à pied, quand le marquis de Périgny est en carrosse ! Comment voulez-vous qu'il vous salue le premier ?

— C'est juste. Il est certain que je ne serais pas fâché de le narguer à mon tour et de rencontrer sa vieille carriole traînée par une haridelle et conduite par une espèce de paysan, quand je serais dans mon beau landau, presque tout neuf, car il a servi à peine, et que j'aurais deux beaux chevaux et un cocher en livrée ! Ah ! monsieur le marquis, vous ne saluez pas un ancien négociant !

Fouette, cocher ! Comme le baron Durand... de Chauvry vous dépasserait ! C'est bien tentant... Mais c'est comme cela qu'on se ruine, mon enfant, et tout cela coûte trop cher. J'y réfléchirai, j'y réfléchirai.

— En attendant, mon père, puisqu'il faut bien qu'on entretienne la route, afin que votre landau ne s'y brise pas, donnez-moi quelque chose pour le cantonnier, cela vous coûtera moins cher que d'acheter des chevaux.

M. Durand ne put s'empêcher de sourire.

— Tu es bien obstinée et bien rusée, dit-il. Tiens, voilà mon gain d'hier au soir, quoique ce que je fais là, par faiblesse pour toi, soit très sot. Car, enfin, si, quand on gagne une fois par hasard, on ne garde pas son gain pour parer aux mauvaises chances du lendemain, il est clair qu'on perdra toujours et que le jeu est une duperie.

Je ne contesterai pas la valeur du raisonnement. Il reste pourtant l'attrait du jeu en lui-même, pour ceux qui ont ce goût. J'ai entendu dire à une joueuse passionnée que son plus grand plaisir, après celui de gagner, était celui de perdre, mais tel n'eût pas été le sentiment du baron Durand. Pépita ne s'attarda pas non plus à disputer, et commença par ramasser prudemment les sept brillantes pièces de 50 centimes dont son père se séparait à regret.

— Merci, dit-elle alors, ce n'est qu'une journée, et afin que je ne vous importune pas souvent, vous me donnerez davantage.

— Encore, mon enfant, répondit M. Durand, tu n'est pas discrète. Tu sais que je déteste toutes ces petites mendicités, et puis, d'ailleurs, cela regarde les femmes. C'est un de mes principes. Tu as ta pension pour cela.

— Ma pension est bien vite dépensée. Elle n'est pas très forte.

— Ne vas-tu pas aussi me demander de l'augmentation, comme le jardinier ?

— Je le ferais bien, si j'osais...., mais ce que j'oserai, c'est vous réclamer maintenant mon mois, que vous avez oublié de me payer.

— Tu te trompes, ce n'est pas possible !

— Je suis certaine de ne pas me tromper.

— Je vais vérifier, j'écris toujours la moindre dépense. C'est un de mes principes. J'ai tant de charges au commencement du mois... que j'aurai pu me trouver à court d'argent.

M. Durand ouvrit un tiroir pour en extraire un troisième registre, différent de ceux dont il a déjà été question.

— Inscrivons d'abord, dit-il, les 3 fr. 50 donnés à ce paresseux de cantonnier, qu'on voit plus souvent la pipe à la bouche que la

pioche à la main. S'il suivait mon exemple, et ne fumait pas, il pourrait faire des économies, comme moi.

— Moindres, je pense.

— Tout est relatif. Regarde si j'ai de l'ordre ! J'ai inscrit hier soir, avant de me coucher, les 3 fr. 50 de mon gain. Je ne me doutait pas qu'ils fileraient si vite. Une bonne leçon pour toi, ma chère enfant, quand tu tiendras un ménage. La comptabilité exacte est la conversation des fortunes, c'est un de mes principes. Que d'argent j'ai eu à payer au commencement du mois ! C'est effrayant de relire cela. Mais il paraît que tu as raison, je ne vois pas ta pension inscrite. Ceci est un engagement, ma chère enfant, et tu aurais dû me le rappeler plus tôt. Jamais Désiré Durand n'a laissé protester sa signature, ni manqué à sa parole, ni demandé un atermoiement.

Je remarque qu'il ne dit pas le baron Durand. Devant une dette en souffrance, c'était l'orgueil de l'ancien négociant qui s'était réveillé.

M. Durand ne se souciait pas d'ouvrir sa caisse devant sa fille, et il n'usait pas du porte-monnaie, pour deux raisons : afin de ne pas acheter ce petit meuble, et de crainte qu'il ne fut volé. C'était encore un de ses principes. Il fouilla dans ses poches avec agitation et n'y trouva pas de pièces de 5 francs.

— C'est étonnant, dit-il, je n'ai que de l'or et ne peux pas faire ton compte. Ta pension, que j'ai augmentée l'année dernière, est de 35 francs, voilà deux louis, tu vas me rendre cent sous.

Pépita prit les deux louis, les enferma et s'écria en riant :

— Je ne rends rien, je n'ai pas de monnaie.

— Comment, friponne, dit M. Durand, tu es comme les cochers de fiacre. Rends-moi au moins les 3 fr. 50.

— Ils ne sont pas à moi, mon père, vous les avez donnés au cantonnier, et inscrits. Votre registre ne serait plus correct. Mais je vous rendrai... un bon baiser en vous remerciant.

Pépita déposa en effet un double baiser sur les joues de son père.

— Comme tu me rappelles ta pauvre mère ! Elle me jouait quelquefois de ces tours, et je lui pardonnais. Il faut bien que je te pardonne aussi. Attends un peu.

M. Durand parut en proie à une vive perplexité. Il mit et remit à plusieurs reprises les doigts dans les poches de son gilet. Finalement, il exhiba un troisième louis, qu'il tendit à Pépita. Il y eut un mouvement rapide, presque imperceptible, où il sembla retirer sa main. C'était la lutte suprême.

— Tiens, ma chère enfant, dit-il d'une voix émue, prends vite

cela pour ton cantonnier, en souvenir de ta pauvre mère. Je l'aimais bien, et tu lui ressembles tant !

Ce fut certainement une des grandes actions de la vie de Désiré Durand. Ce fut la vibration harmonieuse des meilleures fibres de sa nature, et de la nature humaine. Il avait été plus d'une fois, il devait être, souvent encore, entraîné à des dépenses par ostentation et par vanité. Ici, toute vanité était absente. Après huit ans, la pure image de la femme regrettée, reflétée sur un front charmant de jeune fille, avait fait jaillir une hymne sainte des profondeurs de la sensibilité. Il y avait eu combat, mais pour ennoblir la palme. Il y a des moments où le cœur le plus glacé s'échauffe, où notre laide nature respire de beauté, où le poltron est capable d'héroïsme, où le criminel lui-même est capable de vertu.

Pépita se jetait de nouveau dans les bras de son père, quand retentit la cloche du déjeuner, brisant l'entretien comme la veille.

— Ah ! mon Dieu, s'écria M. Durand, va-t'en, il faut que j'achève ma toilette pour aller à Paris par le train de midi.

Il avait moins besoin d'être seul pour achever sa toilette que pour se munir des titres d'actions de ses charbonnages du Nord, dont on payait les dividendes à partir de ce jour même. Or il n'était pas homme à laisser le grain dans la paille et à perdre un jour d'intérêts, un jour qui eût été doublé, car le lendemain était un dimanche, et la sensibilité n'étouffait déjà plus le calcul. Il pensait même qu'il avait des prodigalités à réparer.

Il mangea en silence et vite, un peu plus abondamment qu'à l'ordinaire.

— Inez, dit-il en se levant, vous ne m'attendrez pas, mais vous voudrez bien me faire garder à dîner pour neuf heures. Je crains qu'il me soit impossible de rentrer plus tôt.

Il se dirigea vers la station à pas pressés. Le soleil était ardent, un soleil de juillet à midi, et il y avait une côte. M. Durand, inquiet, regardait sa montre. Il eut à longer, c'était le plus court chemin, le maudit bois de la Boulaye. « On appelle cela un bois ! » se dit-il. Il n'y a seulement pas d'ombre. Il arriva bien juste, comme le train s'arrêtait en gare. Il était essouffé et tout ruisselant. Il pensa que Pépita n'avait peut-être pas tort, et que deux bons chevaux ne seraient pas décidément sans quelque utilité. Puis, par l'effet du phénomène de l'association des idées, quand le train se fut mis en marche, il pensa, tout en s'épongeant avec son mouchoir, que ses armoiries auraient bon air sur les panneaux du landau de Samuel Meyer. Il allait ordonner la gra-

vure qu'il collerait sur les livrets de la caisse d'épargne. Il se demanda s'il aurait le temps de conférer aussi avec un carrossier.

### VIII

#### LE FIACRE A L'HEURE.

Le baron Durand, sans respect pour son titre, avait pris un billet d'aller et retour de seconde classe. On doit lui savoir gré de l'effort qu'il lui fallait faire pour ne pas se contenter de la troisième. C'était une transaction. Il professait que les voyageurs des diverses classes arrivent aussi vite les uns que les autres, puisqu'ils arrivent en même temps. Quant aux trains express où il n'y a que des premières, ils n'existaient pas pour lui, et, à la vérité, ils ne s'arrêtaient pas à la station de Chauvry.

En approchant de Paris, il fut envahi d'un trouble. Le temps était précieux, et, pour le ménager, il devait se résigner à des dépenses de fiacre. Mais avait-il avantage à prendre un fiacre à l'heure ou commencerait-il par une simple course? Ce fut l'objet de savants problèmes de calcul conjectural mêlés à la combinaison de son itinéraire. Le fiacre à l'heure l'emporta finalement dans les mûres réflexions du baron. L'infortuné ne prévoyait pas le temps qu'il passerait chez le graveur.

Dans la file des véhicules, il choisit celui dont le cheval lui parut de meilleure mine et surtout de plus haute taille. Le baron Durand n'était pas membre du Jockey-Club ni fort sur le diagnostic de la science hippique. Il pensait que la vitesse d'un cheval devait être proportionnée à la longueur de ses jambes, en quoi il fut cruellement détrompé. Il était traîné par une rosse, dont la vieille expérience discernait d'ailleurs à merveille, dès le départ, à certains mouvements de la bride et du fouet, la nonchalante allure qui convient au fiacre à l'heure. Il avait le tourment de se voir à chaque instant dépassé par la vivacité excitée des quadrupèdes les plus bas d'étage. Il parvint cependant à la porte des bureaux de la Société des charbonnages du Nord. C'était sa première étape. Là il fut reçu avec tous les égards dus à son rang non point de baron, mais de l'un des plus gros actionnaires. Les garçons de bureau s'inclinaient, et derrière son grillage protecteur le caissier lui-même était affable et souriant, ce qui n'est pas ordinaire chez ces vigilants gardiens du trésor qui leur est

confié. La profession n'est pas joviale, elle a des responsabilités qui redoutent la moindre distraction, et j'excuse aisément les sévères comptables qui l'exercent de n'avoir pas l'esprit, tourné à la plaisanterie. Je ne pense pas les offenser en les comparant à l'emblème de la fidélité. On n'a pas l'habitude d'exiger des caresses des chiens de garde.

Et pourtant, le naturel résiste parfois ! J'ai connu un caissier épicurien, membre de la société du Caveau, qui se livrait dans ses loisirs à la composition de madrigaux galants, de bouquet à Chloris et de chansons plus scabreuses.

Ce n'était pas des chansons que venait demander le baron Durand. Il eut deux joies émouvantes. Le dividende était encore plus beau qu'il ne s'y attendait. Il s'informa du cours des actions. Il apprit qu'elles étaient tellement recherchées que, coupon détaché, elles avaient fait un nouveau bond de 1000 francs. Il en avait 100, c'était donc de 100 000 francs qu'allait s'enrichir son addition sur le mystérieux registre, et, de plus, des 50 000 francs de dividendes replacés. Il n'échappa cependant pas à un regret. — « Si j'avais acheté 200 actions », pensa-t-il avec chagrin.

Il sortit, embarrassé de porter sur lui autant d'argent et impatient de s'en décharger. Il lui semblait que le cocher, que les passants le regardaient d'une certaine façon, et le soir il aurait eu peur. Il se rendit chez son agent de change, qui était à la Bourse, mais un associé recevait les clients. Il donna ordre de lui acheter des obligations du chemin du Nord pour le montant de ses dividendes. Il choisissait le chemin du Nord avec un peu de superstition. Le Nord portait bonheur, et il plaçait ainsi ce qu'il appelait ses petites épargnes. Il trouva pourtant que les obligations du Nord étaient cotées bien cher. Il ne jugeait pas le cours trop élevé, quand il corrigeait ses additions.

De là, il se rendit au Palais-Royal. Son ruban de chevalier était bien défraîchi et tout effiloché. Pépita lui en avait fait plusieurs fois l'observation en employant les ciseaux, ce qui n'était pas sans diminuer le volume même de l'insigne. Quoiqu'il répétait souvent la maxime que provision est profusion, il acheta une demi-douzaine de rubans. En marchandant, il obtenait une réduction de prix en raison de la qualité, ce qui est un autre principe d'économie domestique. Il y eut donc, dans cet acte simple de l'acquisition d'un ruban, la lutte de deux principes. Puis il passa dans la boutique du graveur voisin, et, montrant les empreintes de cachet dont il s'était muni, il exposa ce qu'il désirait.

Ceci demanda de longues explications et mit aux prises de nou-

veaux principes. L'artiste était très engageant. Le dessin trop sobre du cachet ne suffisait plus pour une planche gravée qui aurait de plus amples dimensions et pouvait servir à plusieurs fins, par exemple être appliquée sur tous les livres de la bibliothèque. Le baron Durand dressait l'oreille à ce mot. Une dépense combinée en vue de plusieurs usages est encore une économie, si la fondation d'une bibliothèque n'en est pas une. Mais n'avait-il pas les livres de Samuel Meyer ? L'artiste proposait donc des enjolivements, et d'abord, — il avait remarqué le ruban neuf, — une étoile de la Légion d'honneur en sautoir, suspendue aussi à un ruban, sur lequel serait inscrite la devise. L'idée enchantait le baron Durand. En outre, des supports étaient nécessaires. Le baron ignorait ce que sont des supports. L'artiste lui montra divers modèles, des Hercules armés de la massue, des lions, des léopards, des licornes, des chevaux.

— Est-ce que j'ai le droit de choisir ? demanda ingénument le client.

— Parfaitement, monsieur le baron, répondit l'artiste. Ceci est affaire de goût et de fantaisie.

Le baron Durand fut perplexe. Les lions étaient bien tentants. Pourtant, ce fut encore le phénomène de l'association des idées, il se décida pour les chevaux, en pensant au landeau de Samuel Meyer.

On n'avait pas abordé la terrible question du prix. Quand l'artiste, timidement interpellé, l'articula, il y eut un soubresaut du baron. En même temps sonna la pendule de la boutique ; le baron vint à penser au ver rongeur qui l'attendait dans la rue Montpensier, et qui lui avait fait oublier l'intérêt palpitant de la gravure. Chaque quart d'heure commencé, c'était comme 50 centimes jetés à la rivière. « Que n'ai-je pris l'omnibus ! » se disait le baron. Il était nerveux, éperdu. Il précipita la négociation, acceptant avec une sorte de désespoir tout ce que voulait l'artiste. Je crois, en vérité, qu'il paya 50 francs de plus la gravure, pour s'épargner 50 centimes du ver rongeur. Et il ne les épargna pas, car au moment de se retirer il eut une inspiration subite. Il demanda un croquis au crayon du projet. Il voulut l'emporter, le contempler dans le recueillement, le montrer peut-être à Pépita, et il songeait aux panneaux du landeau. L'artiste y mit beaucoup de dextérité. Ce fut l'affaire de quelques coups de crayon, mais le croquis n'en coûta pas moins 50 centimes de fiacre

ALFRED DE COURCY.

(A continuer.)

## LES LITTÉRATURES ANCIENNES

---

(Suite.)

*Chant sixième.*—Paroles de Kreeshma à Arjoun. C'est le célèbre épisode dit Bhagavat-Geeta. Combat des héros.

*Chant septième.*—Douryodhana tient un conseil de guerre. Derna devenu chef, est tué cinq jours après.

*Chant huitième.*—Événement des deux jours suivants : Kurren, un des plus grand héros de son temps, est nommé chef. Youdichthira fuit devant lui ; mais il tombe sous le bras d'Arjoun

*Chant neuvième.*—Schul est appelé au commandement ; ses exploits ; sa mort. Douryodhana se cache : il est découvert par Bakiken : sa mort : c'est le dix-huitième jours de la bataille ; les Pandos remportent enfin la victoire.

*Chant dixième.*—Récit des derniers événements de la guerre. Huit hommes seulement des Kooros survivent à leurs compagnons

*Chant onzième.*—Complaintes des femmes des deux partis sur la mort de leurs proches. La mère de Douryodhana maudit Kreeshma.

*Chant douzième.*—Actes de Youdichthira après la victoire. Il veut abdiquer le pouvoir, mais il en est dissuadé par Uyasa, Kreeshma et Bikum. Ce livre renferme plusieurs préceptes sublimes de religion, de morale et de règle de conduite pour bien gouverner.

*Chant treizième.*—Youdichthira veut se retirer dans la solitude ; mais Uyasa le fait changer d'avis. Préparatifs pour la fête d'Ismid.

*Chant quatorzième.*—Célébration de la fête d'Ismid.

*Chant quinzeième.*—Ditarachta et Kundehary, mère de Douryo-

dhana, et Knaty, mère des Pandoos, vont chercher un asile dans la solitude.

*Chant seizième.*—Destruction de la race des Yadus et autres événements.

*Chant dix-septième.*—Le roi Youdichthira se rend avec ses frères dans les montagnes neigeuses, et abdique la couronne.

*Chant dix-huitième.*—Mort des Pandoos. Youdichthira et ses frères montent dans le ciel.

Ce poëme est en 18 livres et a plus de 100,000 stances.

Il est attribué à Viasa, qui passe aussi pour l'auteur des Pouranas ; mais il pourrait bien se faire que ce Vyasa, qui signifie compilateur, fut un nom générique désignant une série de compilateurs, comme le nom d'Homère, qui signifie assembleur, désigne, suivant certains critiques, les auteurs des rapsodies grecques.

Le *derma-chestra*, seconde division des Upangas, renferme principalement les institutions de Menou, — traité complet de morale qui contient de poétiques inspirations sur Dieu, les esprits et la création.

Enfin les *dersanas*, troisième division des Upangas, sont des ouvrages philosophiques qui forment trois classes savoir : Nyaya (d'où les grecs ont fait *Nous*, intelligence, esprit) qui explique le sens de différents Védas et se subdivise en deux parties.

Maintenant un mot de la littérature profane.

*Mugdhabodha*, ou la beauté de la science, par Gosvami, appelé autrement Vapadeva, passe pour la meilleure grammaire sanscrite. Une autre, par Kalatra porte le titre de *Katrantra-Vriti* et le *Katan-ta-Vriti-Tiki* en est le commentaire étymologique. D'autres commentaires du même ouvrage sont désignés par les noms de Dourga-Singha et de *Tritats chandrasa*. Il existe encore une grammaire par le rajad Djoumoura-Raudi, qui a pour titre, *Sanskhipta-Sara* et que Gopi-Tchandra a commenté. On compte 18 dictionnaires dont le plus estimé est l'*Amarashina*.

Les drames, que les indous nomment *natak*, sont très nombreux. Parmi les poètes dramatiques les plus remarquables brille, comme une étoile de première grandeur et comme le Shakespeare des indous, le fameux Kalidas, poète de la cour de Vikramaditya, dont l'existence remonte à plus de 900 ans avant J. C. Son meilleure drame est *L'Anneau de la Destinée*, que Jones a traduit en anglais et Forster en allemand. Un critique allemand, Herder, dit « que toutes les scènes sont liées avec des chaînes de fleurs, et chacune d'elle naît et se développe naturellement comme une belle plante ; on y trouve une infinité d'idées délicates et élevées, de figures gracieuses et sublimes, qu'on chercherait vainement dans

un auteur grec, car le génie de l'Inde s'est communiqué au pays, au poète et à la nation.»

On doit au même poète : la *Naissance de Kumara*, médecin des dieux ; l'*Héroïsme d'Urvasi*, en 5 actes, enfin le *Nuageux messenger*, qui a été traduit par l'anglais Wilkins. Il existe encore beaucoup d'autres ouvrages dramatiques, entre autres le *Collier de perle*, par Hiersadeva ; Le *lever de la lune de la science*, en 6 actes, par Krichna-Misra, la *mer travestie*, drame satyrique par Djayavara, le *grand drame*, par Madusanada-Misra.

Les principaux drames dont les auteurs ne sont pas connus sont : *Murari* en 7 actes, *Mudsa-Rakyasa Malati*, et *Malheva*, drames en 10 actes.

La Société de Calcutta, composée en partie de savants anglais qui ont établis dans cette ville une imprimerie en sanscrit, découvre tous les jours à l'Europe de nouveaux trésors littéraires.

Les indous ont pour les vers deux sortes de mesures, savoir : la brève (*ganain*) qui se divise en simple ganain et upaganain. Les pieds de ce rythme sont au nombre de huit. Ils ont deux espèces de rimes.

On compte surtout cinq écrivains qui s'occupent de prosodie. Capila et Gotana sont les principaux fondateurs des sciences exactes dans l'Inde.

Il résulte de ce simple exposée que la littérature indienne est une vaste production de la nature qui, embrassant seule dans un cercle immense toutes les connaissances humaines, donne aussi une idée de la hauteur où peut atteindre l'intelligence de l'homme. (1)

On pense que le sanscrit, qui était la langue vulgaire avant le douzième siècle de notre ère, commença à s'altérer en 1184, lors des conquêtes des gaurides, ou de Mahomed Gaury. On le dit très riche, et le savant sir William Jones le compare pour la beauté au grec et au latin. Il a 52 lettres et 17 déclinaisons dont chacune a un singulier, un pluriel et un duel. Il a des syllabes brèves, plus brèves, très brèves, etc. Cette langue a toutes sortes de mètres et de vers ; les périodes en sont nombreuses et se terminent par une cadence musicale. Les indous parlaient par sentences. En voici un exemple :

« Par la soif de l'or j'ai fouillé la terre, et je me suis livré à la transmutation des métaux. J'ai traversé les mers, j'ai rampé sous les grands ; j'ai fui le monde ; je me suis occupé de l'art des

---

(1) *Bibliothèque indienne* par Schlegel, Mayence, 1822.

enchantelements ; j'ai visité les tombeaux, j'ai veillé parmi eux ; il ne m'en est pas revenu un *cauri*. Avarice, retire toi ; j'ai renoncé à tes chimériques espérances. »

Que de connaissances présentent ces pensées, s'écrie l'auteur de *l'histoire des Indes*. Fouille des mines, fontes des métaux, commerce maritime ! Quel laps de temps ne suppose pas une langue qui offre un état de civilisation aussi avancé ! Cependant le sanscrit n'est que la seconde langue, et a cessé d'être vulgaire. Elle est aujourd'hui peu connue à cause de la difficulté qu'on éprouve à l'apprendre.

La religion indienne met obstacle à une connaissance profonde de ses caractères. Il n'est permis qu'aux Brahmes de l'étudier et ceux-ci ne la font apprendre à leurs enfants que lors qu'ils ont atteint l'âge de puberté ; ils en font de même à l'égard des mystères de la religion.

On assure que de nos jours les *Malays* et les *Javanais* possèdent une littérature riche et originale, de nombreux documents historiques, des romans et des monuments d'une législation remarquable.

Le *Kavvi* est à Java ce que le sanscrit est dans l'Inde ou le latin parmi nous, la langue savante et lyturgique. Il résulte, dit M. Aicard, de l'étude d'un manuscrit qui fait partie de la bibliothèque de la société asiatique de Londres, et intitulé : *Woukon Javva di pindch padablasa Malayou*, (calendrier Javanais traduit en langue malaye) que ces peuples possèdent de toute antiquité un calendrier astrologique et sacerdotal fondé sur une astronomie dont les principes nous sont inconnus, et un calendrier rural divisé d'après l'ordre des travaux d'une agriculture assez perfectionnée. On trouve dans la même bibliothèque une certaine histoire (en Malay) des rois de Pasay qui montre que Java fut la capitale intellectuelle et religieuse d'une foule de contrées environnantes.

## II

### LA LITTÉRATURE CHINOISE.

La langue chinoise peut maintenant être étudiée avec fruit, grâce aux travaux des Fourmont, des Rémusat, des Julien, des

Pauthier, des Bazin, des Rochet, et tant d'autres savants français qui ont si largement contribué à l'avancement des études sinologiques modernes.

Dans la langue chinoise on distingue : 1o. Le *Kou-wen* ou langue ancienne. C'est la langue des *King* ou livres canoniques de la Chine ; on la nomme aussi *wen-tze*, ou langue savante ; 2o. Le *Kouan-hoa* ou langue mandarine ; c'est la langue vivante du pays, la langue commune, universelle, que tout le monde parle, et qui est restée originale et pure de tout contact étranger ; 3o. Le *wen-Tchang* ou langue intermédiaire ; c'est la langue littéraire de la Chine ; 4o. Les dialectes provinciaux.

La littérature chinoise est, dans ses différentes branches, l'une des plus originales. Elle tient le premier rang parmi les plus riches littératures de l'Orient, comme elle est du reste, l'une des plus anciennes de l'univers, car son histoire remonte d'une façon continue et sans interruption jusqu'au VI<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ.

Les chinois divisent eux-mêmes en quatre groupes leurs trésors littéraires, savoir : Les livres canoniques, les livres historiques, les livres instructifs, et les livres purement récréatifs.

Les cinq livres *canoniques* ou *classiques* appelés *King* renferment les monuments les plus anciens de la poésie, de l'histoire, de la philosophie et de la législation chinoise, monuments qui, selon toute probabilité ont été réunis par Confucius au VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère et qui ont été transmis presque sans aucune altération.

Ces livres sacrés portent les titres suivant : 1o. *Y-King*, ou le livre des métamorphoses, qui renferme les huit *Koua*, ou signes symboliques des éléments, composés chacun de trois lignes pleines ou ininterrompues. Ces *Koua*, se multipliant par eux-mêmes, forment une combinaison mystérieuse qui est demeurée à l'état d'énigme depuis l'époque la plus reculée. A cet ouvrage se rattache le *commentaire moral et politique* de Confucius. 2o. *Chou-King* ou le livre des annales, recueil de documents sur l'histoire des quatre premières dynasties ; 3o. *Chi-King*, ou le livre des chants ; 4o. *Tchun Tsiou*, ou *Été et automne*, histoire écrite par Confucius des différents petits royaumes qui formaient la Chine à son époque ; 5o. *Li-King*, ou le livre des cérémonies, qui donne des détails les plus minutieux sur la manière de bien vivre et de se bien conduire. Un autre livre du même genre est le *Tcheou-li*.

Les livres *canoniques* du second ordre sont les *Ssé-Chou*, qui ont été écrits par Confucius ou par ses disciples. Ils sont au nombre de quatre, savoir : 1o. La *grande doctrine* ; 2o. Le *milieu immuable*, 3o. Les *Dialogues*, 4o. Les ouvrages de Meng-tse ou Mencius.

Les ouvrages de Confucius ont été traduits dans la plupart des langues de l'Europe.

Il ne faut pas s'attendre à trouver dans la philosophie chinoise l'abondance que nous trouvons à la philosophie indoue. Celle-ci se déploie, dit un critique, avec une logique plus imposante et les spéculations des philosophes indous sont plus profondes, en général, que celles des philosophes chinois. Les indous ont une science de la logique et une science de la dialectique qui ne sont comparable qu'aux sciences logique et dialectique de la Grèce. On a pu supposer qu'Aristote en écrivant sa logique avait eu connaissance de la logique des indous. Remarquons en passant que la métaphysique ne se produit que chez les peuples qui ont excellé dans la poésie. La poésie indienne est immense et abondante comme ses ouvrages philosophiques, qui sont aussi d'admirables poèmes. Tant que les indous ont eu une grande tradition poétique, entretenue et confirmée par des hommes de génie, elle a eu de grands penseurs et de grands agitateurs intellectuels. Mais la Chine n'a point de grande poésie; elle n'a que des petits poètes fort gracieux et très aimables. Ils n'abordent pas les grands sujets; ils ne se préoccupent point de grandes pensées: la fleur de pêcher, la lune et le vin, tels sont les sujets habituels de leurs poèmes. Ce sont tous des voluptueux à la façon d'Horace, mais avec moins de lyrisme, de poésie et de philosophie.

M. Pauthier divise en trois époques l'histoire de la philosophie chinoise. La première est l'époque antehellénique, c'est-à-dire celle qui est antérieure à tous les grands philosophes de la Grèce. La deuxième époque commence au VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère, avec Confucius. Il faut ensuite traverser une période de 1000 ans avant d'arriver à la troisième époque, qui commence avec la dynastie des Soung (960-1119) de notre ère.

Le livre le plus ancien que l'antiquité nous ait transmis appartient à la 1<sup>ère</sup> époque, c'est le *Y-King*. Les chinois l'attribuent à *Fou-hi*, qui fut aussi l'inventeur de l'écriture. La deuxième époque est occupée par trois grands systèmes, celui de Confucius qui est purement moral et politique, la morale méthaphysique de Lao-Tseu, et la religion boudhique. En 966 Theou-lien-ki fonda une nouvelle école philosophique qui avait pour but avoué de développer les principes de l'ancienne doctrine contenue dans le *Y-King*.

Les systèmes philosophiques chinois ne sont réellement qu'un nombre de trois. De ces trois, un est exclusivement moral, et les deux autres offrent entre eux de telles analogies qu'on pourrait presque les réduire à un seul.

Le groupe le plus important des œuvres de la littérature chinoise est incontestablement celui des ouvrages historiques et géographiques. Ici encore cependant les chinois ne se sont point élevés à un point de vue large et général. Le plus ancien monument historique est le *Chou-King*, l'un des livres canoniques. Ces premières traditions sur les antiquités de l'empire manquent de poésie ; c'est un tableau aride offrant la chronologie des événements. La même sécheresse se retrouve dans les œuvres très longues qui furent publiées par la suite.

En géographie ce n'est que fort tard que les chinois réussirent à exécuter un plan cartographique de l'empire ; et ils n'y réussirent qu'avec le concours des étrangers. Nous avons d'eux cependant plusieurs descriptions de la Chine et même des contrées voisines. Au nombre de ces écrits il faut ranger les relations de voyages, qui ont toutes une origine bouddhique.

Les œuvres littéraires de pure invention ne laissent pas d'être fort nombreuses bien que la tendance tout scientifique ou philosophique de la littérature chinoise semble être un obstacle aux grands essors de l'imagination.

La poésie lyrique nous offre des monuments dans toutes les époques ; les plus anciens se trouvent dans le *Chi-King*, l'un des cinq livres canoniques.

Le roman occupe dans la littérature chinoise une place plus importante que la poésie lyrique, bien qu'on n'y trouve aucune inspiration poétique de quelque élévation ; mais il présente une peinture exacte et fidèle des pensées, des sentiments, des mœurs et de la conduite de ce peuple, et nous fait saisir sur le vif le secret de sa vie intime, que n'ont pu pénétrer les voyageurs les plus renommés pour leur talent et leur finesse d'observation. Il y a trois classes de romans ; romans historiques, romans fantaisistes et romans de mœurs.

Parmi les premiers, on estime surtout : *L'histoire détaillée des trois royaumes*, histoire romantique de la Chine lorsqu'elle se partagea en trois monarchies vers l'an 200 de notre ère ; *L'Histoire des célèbres pirates*, qui sous la dynastie Soung, au Xe siècle, désolèrent les côtes de la province de Kiang-Nan. Ces deux ouvrages appartiennent à l'époque de la domination mongole.

Le roman fantaisiste nous montre un monde imaginaire dans ses rapports intimes et dans son influence sur la destinée des humains. C'est à ce genre qu'appartient *Blanche et bleue* ou *les deux couleurs fées*. Le roman de mœurs nous offre une peinture très fidèle des côtés lumineux et des côtés obscurs du caractère chinois, de la vie publique comme de la vie privée de ce peuple.

Parmi les œuvres de ce genre nous citerons : *Récit de la femme accomplie*, *Les deux cousines*, *Deux jeunes filles lettrées*, etc.

Le théâtre est cultivé en Chine avec prédilection. On croit que ce genre de littérature fut apporté de l'Inde en Chine avec le bouddhisme. Quoi qu'il en soit les spectacles font partie des divertissements et des fêtes de la cour du Céleste Empire depuis un grand nombre de siècles. Depuis les plus émouvantes tragédies jusqu'aux farces les plus grotesques, les productions théâtrales composent un répertoire varié à l'infini et dont on comprendra l'importance si nous ajoutons que la Bibliothèque de la Compagnie des Indes renferme à elle seule plus de 200 volumes de pièces empruntées aux écrivains dramatiques de ce vaste pays, que personne en Europe ne peut se vanter encore de bien connaître. Le répertoire dramatique de la dynastie des Youens (1279-1378) forme à lui seul plus de 500 volumes pour les *tsa-khi* (opéras).

Indépendamment de cette volumineuse littérature dans tous les genres principaux, les chinois possèdent encore une quantité d'œuvres sur la médecine, l'histoire naturelle, l'agronomie, la géométrie, la peinture, l'astronomie, l'agriculture, la botanique et sur toutes les branches de la technologie et de la mécanique. Le nombre des encyclopédies universelles, la plupart d'une étendue colossale, est aussi fort considérable.

L'imprimerie fut découverte en Chine 860 ans plutôt qu'en Europe, c'est-à-dire en 593 de notre ère. Le prix des livres y est moins élevé que dans la plupart des contrées de l'Europe. Le papier y fut inventé l'an 95 de notre ère. Partout dans l'empire, surtout à Pékin et à Nankin, existent de grandes bibliothèques qui renferment actuellement d'innombrables quantités d'ouvrages. Le catalogue imprimé de la bibliothèque de l'empereur Kien-Long se compose de 122 volumes. Ce souverain ordonna de publier un choix des auteurs classiques qui devait comprendre pas moins de 163,000 volumes; il en avait déjà paru 78,731 en 1818. (†)

### III

#### LA LITTÉRATURE HÉBRAÏQUE.

La langue hébraïque appartient à la famille des langues sémitiques conjointement avec les branches syriaque, médique, arabe et abyssinienne.

La branche hébraïque comprend :

---

(1) Larousse, grand dictionnaire universel, verbo Chine, (*passim.*)

10. La *langue hébraïque* qui se subdivise elle-même en trois dialectes : l'*hébreu ancien* qui cessa d'être parlé après la captivité de Babylone ; le *chaldéen* qui remplaça l'hébreu ancien ; il fut parlé et écrit jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle ; le *samaritain*, formé sept siècles avant J. C. par le mélange de l'hébreu, du syriaque et du chaldéen ; le *rabbinique*, crée par les savants juifs espagnols.

L'alphabet hébreu, qui en se modifiant successivement, a produit les alphabets grec, romain, gothique et slave, est composé de vingt-deux lettres qui s'écrivent de droite à gauche et dont le type et la valeur ont éprouvé que peu de variation.

20. La *branche phénicienne*, parlée jadis sur une des côtes de Syrie et sur toutes les côtes de la Méditerranée. Les médailles antiques de Tyr et de Sidon font connaître les lettres de son alphabet.

30. La *langue punique* ou *carthaginoise*, parlée encore en Afrique du temps de St-Augustin. Il ne nous en reste que quelques inscriptions, avec quelques médailles de Carthage et seize vers dans le *Poenulus* de Plaute. (1)

Il avait été donné au peuple hébreu l'immense avantage de posséder dans son sein les lumières divines et la tradition évangélique.

Ses écrivains sont incomparables et n'ont pas été surpassés. C'est Moïse, l'homme le plus extraordinaire de l'antiquité, « le plus ancien des historiens, le plus sage des législateurs, » suivant l'expression de Bossuet ; c'est David, la plus glorieuse personification littéraire du peuple hébreu ; David, ce chante célèbre qui pleure son péché avec des accents si tristes et si pénétrants ; c'est Isaïe, choisi de Dieu dès l'enfance pour être la lumière d'Israël ; Isaïe, le premier des quatre grands prophètes, qui porta le genre prophétique à sa plus haute perfection ; c'est Jérémie, dont les lamentations percent les cœurs de marbre et qui excella dans le genre élégiaque ; c'est Solomon, le plus sage des hommes de son temps ; c'est Baruch qui a fait l'étonnement et l'admiration de Lafontaine ; c'est Ezéchiel dont la voix sublime a parfois égalé celle d'Isaïe ; c'est Daniel, du sang royal de Juda, dont les talents étonnèrent Nabuchodonosor ; ce sont les petits prophètes : Osée, Joël, Amos, Abdias, Jonas, Michée, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie, Malachie, tous brillants météores qui illuminèrent la terre d'Israël.

L'histoire de la littérature hébraïque finit comme elle com-

---

(1) Lalanne : *Un million de faits* ; Philologie. P. 1287.

mence : c'est dire qu'elle est toujours belle, sublime, inimitable par sa simplicité, sa concision, sa clarté, ses images et ses tableaux. Elle a des représentants dans presque tous les genres : poésie dramatique, poésie lyrique, poésie didactique, poésie élégiaque. On y trouve l'histoire, la législation, la politique, l'économie sociale, les tableaux riants, les peintures de mœurs, les portraits largement dessinés.

Les pères de l'église ont parlé avec admiration de l'ancien testament.

« Pour qui la contemple des yeux de la foi, dit St-Jean Chrysostôme, l'éloquence de l'Écriture Sainte à la magnificence d'une reine, celle des autres livres n'a que les parures d'une servante. »

« Si l'Écriture, dit St-Grégoire le Grand, renferme des mystères capables d'exercer les plus éclairés, elle contient aussi des vérités simples, propres à nourrir les humbles et les moins savants ; elle porte à l'extérieur de quoi allaiter les enfants, et dans ses secrets replis de quoi saisir d'admiration les esprits les plus sublimes. Semblable à un fleuve dont les eaux sont si basses en certains endroits qu'un agneau pourrait y passer, et en d'autres si profondes qu'un éléphant y nagerait ».

Écoutons Fénelon, ce grand admirateur de l'antiquité classique. « Jamais, dit-il, Homère n'a approché la sublimité de David dans ses cantiques, jamais aucun poète n'a égalé Isaïe peignant la majesté de Dieu. Qu'y a-t-il de comparable au tendre Jérémie déplorant les maux de son peuple. Il y a autant de différence entre les poètes profanes et les prophètes qu'il y en a entre le véritable et le faux enthousiasme »

« C'est un corps d'ouvrage bien singulier, dit Châteaubriand, que celui qui commence par la *Génèse* et qui finit par l'*Apocalypse*, qui commence par le style le plus clair et qui se termine par le ton le plus figuré. Ne dirait-on pas que tout est grand et simple dans Moïse, comme cette création du monde et cette innocence des hommes primitifs qu'il nous peint, et tout est terrible et hors de la nature dans le dernier prophète, comme ces sociétés corrompues et cette fin du monde qu'il nous représente ?

« Les productions les plus étrangères à nos mœurs ; les livres sacrés des nations infidèles, le *Zend Avesta* des Perses, les *Vedas* des Brahmes, le Coran des Turcs, les *Edda* des Scandinaves, les maximes de Confucius, les poèmes sanscrits ne nous surprennent point ; nous y retrouvons la chaîne ordinaire des idées humaines, ils ont quelque chose de commun entre eux, et dans le ton et dans la pensée. La *Bible* seule ne ressemble à rien ;

c'est un monument détaché des autres. Expliquez-la à un Tartare, à un Cafre, mettez-là entre les mains d'un bouze ou d'un derviche ; ils en seront également étonnés. Fait qui tient du miracle ! Vingt auteurs, vivant à des époques très éloignées les uns des autres, ont travaillé aux livres saints et quoiqu'ils aient employé vingt styles divers, ces styles toujours inimitables, ne se rencontrent dans aucune composition. Le Nouveau Testament, si différent de l'Ancien, partage au moins avec celui-ci cette étonnante originalité.

« Ce n'est pas la seule chose extraordinaire que les hommes s'accordent à trouver dans l'Écriture ; ceux qui ne veulent pas croire à l'authenticité de la Bible croient pourtant, en dépit d'eux-mêmes, à quelque chose dans cette même Bible. Déistes et athés, grands et petits, attirés par je ne sais quoi d'inconnu, ne laissent pas de feuilleter sans cesse l'ouvrage que les uns admirent et que les autres dénigrent. Il n'y a pas une position dans la vie pour laquelle on ne puisse rencontrer dans la Bible un verset qui semble dicté tout exprès. On nous persuadera difficilement que tous les événements possibles, heureux ou malheureux, aient été prévus avec toutes leurs conséquences dans un livre écrit de la main des hommes. Or il est certain qu'on trouve dans l'Écriture.

« L'origine du monde et l'annonce de sa fin.

« La base des sciences humaines.

« Les principes pratiqués depuis le gouvernement du père de famille jusqu'au despotisme ; depuis l'âge pastoral jusqu'aux siècles de corruption ;

« Les préceptes moraux applicables à la prospérité et à l'infortune, aux rangs les plus élevés, comme aux rangs les plus simples de la vie ;

« Enfin toutes les sortes de styles, qui forment un corps unique de cent morceaux divers, n'ayant toutefois aucune ressemblance avec le style des hommes. » (1)

« La Bible, dit Lacordaire, depuis son premier verset jusqu'au dernier, depuis le *Fiat lux* jusqu'à l'apocalypse, est un enchaînement magnifique, un progrès lent et contenu, où chaque flot pousse celui qui le précède et porte celui qui le suit. Les siècles, les événements, les doctrines s'y entrelacent du centre de la circonférence dans leur réseau sans couture, ne laissant ni vide, ni confusion. L'antiquité et la réalité y répandent un égal parfum ;

---

(1) Génie du Christianisme.

c'est un livre qui se fait chaque jour, qui croit naturellement comme un cèdre, qui a été témoin de tout ce qu'il dit, et qui ne dit jamais rien qu'avec la vue de tout et qu'avec la langue de l'éternité.» (1)

Malgré l'aridité du langage hébreu, qui se prêtait peu aux tours poétiques, on ne peut s'empêcher de reconnaître dans la Bible de grandes beautés littéraires. La vivacité des tours, les allégories continuelles, une originalité d'expression rare, une hardiesse d'images qui rend les choses claires et compréhensibles pour l'intelligence la moins développée, font de ce livre une des plus belles productions littéraires. Moïse prêtera à la divinité un langage sublime; Jérémie mettra des larmes dans sa voix; Isaïe sera terrible, il prophétisera avec indignation la chute des empires et la ruine des cités; il emploiera les comparaisons vives et naturelles: tantôt c'est la foudre qui gronde, l'éclair qui sillonne la nue, le bruit des vagues qui battent le rocher; tantôt c'est l'ouragan qui souffle dans la plaine, c'est la terre qui s'agite et qui tremble sur ses bases; c'est le soleil, la lune, les autres planètes qui voilent leur face en présence de la Divinité.

La poésie biblique est essentiellement parabolique, comme toutes les poésies de l'Orient. Dans ce langage parabolique on distingue surtout la forme sentencieuse, la forme figurée et le sublime dans les figures. Quelques citations feront mieux comprendre notre pensée.

Isaïe s'écrie :

Lève-toi Jérusalem, revet-toi de splendeur, car la lumière qui doit t'éclairer parait.

La loi du seigneur est parfaite; elle convertit les âmes.

Le témoignage du seigneur est véritable; il donne l'intelligence à l'ignorant;

Les préceptes du seigneur sont droits; ils portent la joie dans les cœurs.

Les nues ont fondu en eau.

Les airs ont grondé avec fracas, alors nos flèches ont volé.

La voix de votre tonnerre a roulé en tourbillons;

Les éclairs ont brillé sur l'univers.

La terre s'est émue et a tremblé.

Le style sentencieux consiste, dit Lowth, principalement dans l'égalité des membres de chaque période et dans une sorte de parallélisme qui existe entre eux; de telle manière que le plus

---

(1) Conférences.

souvent dans deux de ces membres les objets répondent aux objets, les expressions aux expressions, avec la plus exacte symétrie.

En voici des exemples :

Je serai pour Israël une rosée ; il germera comme un lys, il poussera des racines comme le Liban, ses rejetons s'étendront au loin ; sa beauté sera égale à celle de l'olivier ; et son odeur pareille à celle qui s'exhale du Liban.

Le second caractère de la poésie hébraïque est le figuré. La métaphore, la comparaison, l'allégorie, la prosopopée, l'oblation, le serment, les imprécations viennent tour à tour donner de la force au style. Écoutons Isaïe nous donner une idée du bonheur par cette métaphore :

La lumière de la lune égalera celle du soleil à son midi ; les rayons du soleil auront sept fois plus d'éclat.

Dans un autre passage il change de langage, poursuivant toujours la même idée.

La lune sera couverte de honte et le soleil à son midi rougira ;  
Lorsque le Dieu des armées viendra régner ;  
Sur la montagne de Sion et de Jérusalem ;  
Et qu'il se montrera dans toute sa gloire au milieu de ses vieillards.

Savez-vous comment David désirait ? Écoutez-le : Qui me donnera des ailes comme à la colombe, afin que je prenne mon vol et que je cherche un lieu de repos.

Le prophète royal met dans la bouche d'un israélite, captif à Babylone, le serment de ne jamais oublier Jérusalem :

Comment chanterons nous le cantique du Seigneur sur une terre étrangère ? Si je t'oublie Jérusalem, que ma main se dessèche ; que ma langue s'attache à mon palais, si je ne me souviens pas de toi.

Quand il s'agit de peindre Dieu dans sa vengeance, les écrivains biblique savent donner un nouvel éclat aux plus grandes pensées et une majesté nouvelle aux idées les plus imposantes. C'est ainsi qu'ils nous peignent le Très-Haut qui, enflammé de colère, brise, écrase, foule aux pieds les impies ; qui livre les peuples aux bras d'Israël afin que, semblable à un homme armé de dents, il les broie ou les réduire en poudre sous ses pieds d'airain ; qui souffle sur ses ennemis, devenus plus légers que le chaume des montagnes, et les disperse par le tourbillon de son indignation.

Les beautés de ce genre sont sans nombre. On en rencontre à toutes les pages de la Bible. On dira : « la terre chancelle comme un homme ivre, » pour marquer l'approche du jugement dernier ;

ou encore : « la terre s'agite et tremble, les fondements des montagnes s'écroulent. »

Ce qu'il y a de plus saillant dans la littérature sacrée, c'est le sublime : sublime dans les pensées, dans la diction, dans les images, dans les sentiments. La simplicité et le naturel ne perdent pas non plus de leur grâce. La période est presque toujours la même. Le verbe vient en premier lieu, puis le mot désigné pour être l'agent et le reste suit.

Moïse avec la naïveté et le sans-*façon* d'un enfant raconte l'acte le plus imposant qui ait été fait : la création du monde. « *Que la lumière soit*, dit le Seigneur. Moïse ajoute : *et la lumière fut*.

Le Seigneur dit en parlant du méchant qui veut s'élever contre ses grandeurs : *J'ai passé outre et il n'était plus*.

Souvent nous rencontrons une longue suite d'idées sublimes qui se succèdent sans se nuire et dont les beautés rejaillissent sur l'ensemble. Ce n'est plus alors un mot, une phrase, une idée qui fait l'effet du merveilleux, c'est une suite de pensées, un enchaînement d'idées.

Dans un endroit le psalmiste imite la narration simple de Moïse :  
Il a dit et le monde a été.

Il a commandé et le monde a existé. Qui a mesuré les eaux dans le creux de sa main et l'étendue des cieux dans la paume de sa main ?

Isaïe éclate en menaces terribles contre les ennemis du peuple d'Israël.

Poussez des hurlements, car le jour du Seigneur approche. Quelle dévastation le Tout-Puissant va faire fondre sur la terre.

Toutes les mains tomberont sans force.

Et tous les cœurs se fonderont.

Les hommes consternés par la crainte, déchirés par la douleur, pousseront des plaintes comme la femme en travail ;

Ils se regarderont les uns les autres avec étonnement, le visage ardent comme la flamme.

Mes entrailles sont déchirées par la douleur.

Mon cœur s'agite en tumulte au dedans de moi, je ne puis garder le silence.

Car, ô mon âme, tu as entendu la voix de la trompette et le fracas de la guerre.

On proclame désastres sur désastres ; toute cette terre est dévastée.

En un instant mes tentes sont ravagées, en un clin d'œil mes pavillons sont emportés.

Jusqu'à quand vairais-je l'étendard, entendrais-je le son éclatant de la trompette.

J'ai porté mes regards sur la terre, je l'ai vue sans forme et dépouillée.

Je les ai tournés vers les cieus et ils ne brillèrent plus.

Écoutons les plaintes de Job :

Puisse périr le jour où je suis né et la nuit en laquelle il a été dit : un homme a été conçu !

Pourquoi le jour a-t-il été donné au misérable et la vie à ceux qui sont dans l'amertume du cœur.

L'homme né de la femme vit peu de temps et il est rempli de beaucoup de misères.

La terre, dit Isaïe, chancellera comme un homme ivre : elle sera transportée comme une tente dressée pour une nuit.

Ezéchiel, prophétisant la ruine de Tyr s'écrie : « Les vaisseaux trembleront maintenant que vous êtes saisi de frayeur, et ils seront épouvantés dans la mer en voyant que personne ne sort de ses portes. »

L'empire se flétrira comme la vigne tendre, comme l'olivier qui laisse toute sa fleur.

En parlant du méchant :

Il a conçu la douleur et enfanté l'iniquité.

Si Job veut donner une idée de la grandeur de Dieu, il dira : L'enfer est comme devant ses yeux ; c'est lui qui lie les eaux dans les nuées, il ôte le baudrier aux rois, et ceint leurs reins d'une corde.

Ces citations, prises au hasard, suffiront pour démontrer la sublimité du langage, la finesse de l'expression, la clarté des termes, la grandeur des images et des figures et le ton sentencieux qui va si bien à la littérature hébraïque.

La comparaison nous aide souvent à établir la véracité des faits : comparons la Bible avec les ouvrages d'Homère.

La Bible et les poèmes du grand épique grec nous représentent la plus haute antiquité. Si nous voulons nous former une idée des mœurs antiques il nous faut ouvrir la Bible et les œuvres d'Homère. Si Jacob et Nestor, dit Châteaubriand (1) ne sont pas de la même famille, ils sont au moins des personnages connus et l'on voit à leur histoire qu'il n'y a pas loin des tentes d'Israël aux palais de Pilos. Mais quelle différence entre ces deux créations littéraires sous le rapport de la simplicité, de l'antiquité des mœurs,

---

(1). Génie du christianisme.

de la narration, de la description, des comparaisons, des images et du sublime!

Homère est simple parfois, mais ce n'est pas la simplicité de la Bible qui est plus courte, plus grave, plus sentencieuse, tandis qu'Homère est long, diffus, brillant.

Les palais dans Homère se touchent de près; on y rencontre des esclaves en grande tenue, qui suivent, en foule, les pas du maître pour exécuter ses moindres désirs. Tout ressent le luxe, la volupté et une richesse d'apparat tout à fait contraire aux mœurs des anciens et une contravention aux couleurs locales.

Dans la Bible rien de tout cela. Une tente dressée à l'ombre d'un palmier, des sièges rustiques, des serviteurs qui rappèlent l'homme des champs, une table de bois dressée avec frugalité, voilà toute la richesse des premiers âges. Cette antiquité de mœurs est bien plus naturelle que la première.

Jacob, assis sous un palmier séculaire à l'entrée de sa tente, distribue la justice à ses pasteurs. « Mettez la main sur ma cuisse, dit un de ces augustes vieillards, et jurez d'aller en Mésopotamie. » Homère aurait dit: « Approchez jeune et bel esclave, approchez pour écouter l'ordre que le maître va vous dire. Vous allez prendre les cieux à témoins que de suite vous irez en Mésopotamie exécuter les ordres que je vais vous donner; jurez! »

Les descriptions, les narrations, et les comparaisons d'Homère sont bien plus longues, plus surchargées que celles de la Bible. Un trait, un mot, suffit à l'écrivain sacré pour en dire plus qu'Homère en de longues pages.

Les contrastes de la Bible font naître un sublime qu'Homère nous donne qu'après l'avoir longtemps préparé. En sorte que le premier paraît comme la foudre tandis que le second n'en est que les signes avant-coureurs.

#### MOÏSE

#### *Histoire, — Législation, — Poésie dramatique.*

Moïse, un des plus grands génies des temps anciens, a écrit le pantateuque, cet admirable tableau des premiers âges du monde.

Le premier tableau qui s'offre à notre admiration est l'œuvre des sept jours. Il raconte avec tant de vérité qu'il nous fait assister à ces grandes scènes. Puis l'historien passe successivement en revue les événements mémorables qui suivirent la création.

C'est le déluge, la ruine de Sodôme, les dix plaies d'Égypte, le départ des juifs de ce malheureux pays et le passage de la mer rouge, la descente de Dieu sur le mont Sinai pour y promulguer sa loi, l'histoire de Caïn et d'Abel, le récit du sacrifice d'Abraham, l'histoire du mariage d'Isaac et de Rebecca : tels sont les plus beaux passages du Pentateuque. « Cette œuvre incomparable, inimitable, dit un critique, est pour le monde ancien, ce qu'est l'Évangile pour le monde nouveau, c'est-à-dire un phare immense élevé sur l'océan des âges, non-seulement pour éclairer la course de l'humanité qui le traverse mais encore pour révéler la nature et le terme de cette marche à l'observateur qui l'ignore. »

Que sont les législateurs de l'antiquité à côté de Moïse ?

Zoroastre disait :

Invoque le taureau céleste, le père de l'herbe et de l'homme.

L'œuvre la plus méritoire est de bien labourer son champ.

Moïse a dit :

Tu n'adoreras que Dieu seul.

Confucius disait :

L'univers est Wichnou,

L'âme est Dieu.

Moïse a dit :

Tu ne feras point d'idoles.

Les législateurs Egyptiens ont dit :

Osiris est le bon Dieu ; Zphon le Dieu méchant.

Le législateur hébreu a dit :

Ne prend pas le nom de Jéhovah, ton Dieu, en vain.

Minos disait :

La loi déclare infâme quiconque n'a point d'amis.

Moïse a dit :

Souviens-toi du jour de Sabbat pour le sanctifier.

Le sage Solon disait :

La loi permet de tuer le citoyen qui demeure neutre au milieu des dissensions civiles.

Moïse a dit :

Honore ton père et ta mère si tu veux avoir de longs jours.

A Rome on disait :

Condamne à mort le laboureur qui mange le bœuf.

Moïse a dit :

Tu ne tueras point.

Les Druides disaient :

Honore la nature.

Moïse a dit :

Tu ne seras point adultère.

Pythagore disait :

Honore les Dieux immortels.

Moïse a dit :

Tu ne violeras point.

Moïse, par la sagesse de son administration, a fait grandir dans un court espace de temps le peuple d'Israël. Il apparaît parmi ses frères d'Égypte ; aussitôt on le remarque à la sagesse qui découle de ses lèvres. On le reconnaît comme chef. La tribu était dispersée, il la rallie, lui donne du courage et la fait sortir victorieuse de la terre des Pharaons.

Le Pentateuque renferme des morceaux de poésie et des discours admirables. Le cantique après le passage de la mer rouge est considéré comme une des plus belles pièces de poésie ancienne. Il en est de même du discours prophétique qu'il met dans la bouche de Jacob avant de rejoindre ses frères.

Le Deutéronome contient aussi des beautés poétiques qui attirent l'attention du critique. C'est la nature entière, tout ce qui existe, tout ce qui a un nom, que Moïse appelle comme témoins des louanges qu'il va rendre à Dieu et des oracles qui vont sortir de sa bouche. Aussi l'imagination ne peut rien se représenter de plus admirable que ce début sublime :

« Cieux écoutez ma voix, terre prête l'oreille. »

Les ouvrages du grand chef Israélite sont remplis de modèles d'éloquence.

Ici c'est le discours qu'il adresse au Seigneur sur l'adoration du veau d'or, là sur son lit de mort, à l'extrémité d'une carrière si bien remplie, il donne à son peuple des conseils et des instructions paternelles, il termine son discours par cette péroraison. « Je prends aujourd'hui, à témoins, le ciel et la terre que je vous ai montré le bien et le mal, la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction. Choisissez. »

Josué le remplaça dans le gouvernement :

A Josué succédèrent les Juges sous le gouvernement desquels apparurent la suite des livres historiques, faisant pendant aux cinq livres de Moïse : *Josué, les juges, Ruth*. Sous le gouvernement des Rois qui remplaça celui des juges apparurent : *Les Rois, les Psaumes, les Proverbes, le Cantique des Cantiques, les Paralipomènes, Esdras, Tobie, Judith et Esther*.

Le récit du livre de Josué est vraiment dramatique et éloquent. Ce livre raconte la vie et les victoires du successeur de Moïse. Dans le livre des Rois est continuée l'histoire des Israélites, depuis la mort de Josué jusqu'au gouvernement de Samuel. L'histoire de Gédéon, celle de Samson et l'épisode de Jephthé sont d'un carac-

rière dramatique et saisissant. Qui n'a lu la touchante histoire de Ruth ? « Cette délicieuse époque, dit l'abbé Henry, est un doux repos pour l'âme ; elle retrace, sous les couleurs les plus vives, les mœurs admirables et simples de ces temps reculés. » Les livres des Rois sont au nombre de quatre. Ils racontent l'histoire de leur règne. On considère les Paralipomènes comme un recueil de généalogie et un appendice du livre des Rois. La délivrance des Juifs captifs à Babylone est relatée dans les deux livres d'Esdras. Le livre de Tobie raconte la vie de deux Juifs de ce nom. Le grand, le sublime, le pathétique en font le principal caractère. La magnificence des expressions répond à la noblesse des pensées. Le livre de Judith a un caractère tout épique. C'est l'histoire de la délivrance de Béthulie par le courage de Judith. Quel charment épisode que le livre d'Esther, épouse d'Assuérus.

Maintenant, nous dirons un mot de la poésie dramatique, chez les Hébreux, dont Moïse est le premier instigateur dans ses ouvrages historiques.

« Deux espèces principales de compositions semblent s'être emparées, exclusivement à toute autre, du titre de poésie dramatique. Une coutume généralement reçue ne permet d'entendre par là que la tragédie et la comédie. Cependant, cette dénomination a une acception plus étendue. Elle se rapporte, à proprement parler, à la forme extérieure du discours et peut s'appliquer avec justesse à toute composition dans laquelle paraissent des personnages qui parlent, tandis que le poète garde le silence, comme on le voit dans plusieurs Pastorales de Théocrite et de Virgile, dans quelque Satyre d'Horace, et dans deux de ses Odes. En conséquence on peut diviser la poésie dramatique en deux espèces : l'une que nous appellerons *inférieure* et qui peint les mœurs, les passions, les actions, en employant la forme imitative par le secours de quelques personnages ; l'autre que nous désignerons par la qualification de *supérieure*, et qui, à tout cela, joint une fable ou une action unique, complète, d'une étendue assez considérable, dans laquelle les incidents naissent les uns des autres, et qui enfin, par un enchaînement varié d'événements toujours nouveaux, se terminent à un dénouement. Cette dernière espèce embrasse la tragédie et la comédie qui sont distinguées du poème dramatique du genre *inférieur*, par l'existence de cette action, de même qu'elles s'éloignent de l'épopée par la forme du discours.(1)

On trouve ces deux espèces de poésie dramatique chez les

---

(1) Mgr Plantier.

Hébreux. Les Psaumes XXIII et CXX nous offrent des exemples du genre *inférieur*, tandis que le livre de Job et le Cantique des Cantiques nous offre des modèles du genre *supérieur* qui constitue à lui seul, à vrai dire, le drame régulier et parfait.

On ne peut rien concevoir de plus admirable que ces deux livres qui sont les plus poétiques, mais aussi les plus obscurs de l'Ancien Testament.

Rien n'égale la douleur de Job. Écoutons-le s'écrier, après avoir perdu ses biens et ses enfants par la malice de l'esprit méchant qui voulait le tenter :

Périssent le jour qui m'a vu naître ! Périssent la nuit où l'on a pu dire : un homme a été conçu !

Que ce jour se change en ténèbres ; que le Seigneur en perde le souvenir et ne songe plus jamais à réveiller sa lumière !

Tel est mon sort ; je soupire avant de prendre mon pain ; le rugissement de ma douleur retentit comme un torrent qui gronde.

« Aucun écrivain, dit Chateaubriand, n'a poussé la tristesse au degré où elle a été portée par le saint arabe ; pas même Jérémie qui peut seul égaler les lamentations aux douleurs, comme parle Bossuet. »

Puisque nous parlons de Job, nous ne passerons pas sous silence une peinture du cheval qui, comme dit Villemain, est frémissante de poésie.

Est-ce toi qui a donné la force au cheval et qui a hérissé son cou d'une mouvante crinière ?

Le feras-tu bondir comme la soubrette ?

Son hennissement, c'est la voix du tonnerre ;

Il creuse du pied la terre ; il s'élançe avec audace ;

Il court au-devant des armes, il se rit de la peur ;

Il affronte le glaive. Vienne le corquois à retentir sur lui ;

Viennent à frissonner le bouclier et la lance,

Il bouillonne, il frémit, il dévore la terre ;

Il ne peut croire dans son ivresse que la trompette l'appelle ; l'a-t-il comprise ? Il se dit : Vah !

De loin, il savoure l'odeur des combats, la voix tonnante des chefs et le cri des armées. »

Ailleurs, Job nous donne une idée de l'aigle et de ses mœurs ; c'est un naturaliste aussi profond qu'un peintre distingué.

« A ta voix, a dit le Seigneur, l'aigle s'élève pour aller suspendre son aire sur les abîmes ?

Vois-le qui s'établit dans le creux des montagnes, sur les sommets abruptes et les rocs escarpés !

De là, il considère sa proie et son regard perce à l'infini.

Il abreuve ses aiglons de sang, et partout où repose un cadavre, aussitôt il est là.»

Virgile, Voltaire, Lamartine, Ducis, Delille, Buffon, tous grands poètes et naturalistes, nous ont donné des peintures du cheval et de l'aigle qui n'égalent pas celles-là.

« Quand vous lisez ce poème, dit Villemain, à cette description du cheval si frémissante de poésie, à ces entretiens de Job avec ses amis, à ces paroles magnifiques pour peindre les splendeurs de la nature, vous êtes au milieu des rites, des mœurs et de l'imagination arabes ; vous êtes dans le désert et sous la tente ; vous sentez mieux cette nature orientale que par aucun récit, aucune recherche profonde.»

Le Cantique des Cantiques est admirable. C'est un entretien familier de Salomon avec son épouse. Mais qui ne voit ici l'allégorie—l'Eglise, la mère de tous et l'épouse du Christ. Salomon en prophétise la venue.

Nous laissons la parole à Bossuet.

« Tout ce cantique abonde en sujets délicieux ; partout l'œil n'aperçoit que des fleurs, des fruits, une profusion de plantes les plus agréables, le charme du printemps, des campagnes fertiles, des jardins frais et fleuris, des eaux, des puits, des fontaines : l'odorat est frappé des plus douces odeurs que l'art a préparées ou qui sont l'ouvrage de la nature. Nous y voyons des colombes, de plaintives tourterelles, du miel, du lait, des flots d'un vin exquis ; enfin, dans les deux sexes nous n'admirons que grâce, qu'éclat, que beauté, que chastes embrassements, qu'amours aussi douces que prodigues. Si quelques objets terribles, tels que des rochers, les montagnes sauvages, le repaire d'un lion y frappent notre vue, c'est pour accroître, encore, par le contraste et la variété, le charme du tableau le plus gracieux.»

On a pensé que Théocrite, poète pastoral qui vivait du temps des Septantes et qui figurait avec eux à la cour de Ptolémée Philadelphie, avait emprunté quelques traits du cantique de Salomon.

#### DAVID

#### *Poésie Lyrique.*

Jouir, aimer et admirer, telle a été la vie de David, tel a été l'objet de ses chants.

Nous avons de lui les Psaumes, trésor précieux pour l'Eglise qui en a fait son chant habituel. Les poètes y trouvent l'inspiration, le pauvre des consolations à ses peines, le riche un frein à ses passions.

C'est parceque David est bien convaincu de l'importance du culte, qu'il s'écrie avec cette onction qu'on lui connaît :

Louez le Seigneur habitants des cieux ;  
 Louez le Seigneur dans les régions élevées ;  
 Louez le Seigneur vous qui êtes ses anges ;  
 Louez le Seigneur vous tous qui êtes son arme.

L'ode se nourrit surtout de grands sentiments. Il lui faut la réalité ; elle n'admet point la fiction et le faux enthousiasme.

Horace a écrit des odes, mais quelle différence avec les chants de l'écriture sainte ! L'enthousiasme n'y règne pas. Le feu sacré qui vivifie la poésie lyrique, qui la fait admirer, ce feu qui change l'homme en poète, ne se trouve pas dans Horace du moment qu'il laisse les épîtres pour écrire ses odes.

Convaincu des grandes vérités qu'il proclame, David a toujours des sons harmonieux qui font vibrer d'enthousiasme les fibres de l'âme.

Les images jaillissent sans efforts, sous sa plume. Ecoutons-le ! il va peindre le Très-Haut sans l'emblème du berger.

« Le Seigneur est le berger qui me conduit, rien ne me manquera :  
 Il me fera reposer dans de gras pâturages.  
 Il me guidera auprès d'une fontaine qui s'épanche doucement.  
 David parle de la protection que Dieu assure à l'âme fidèle :  
 Il te couvrira de ses ailes. Sous son abri tu seras en sûreté ;  
 Sa vérité te servira de bouclier ;

Tu ne craindras ni les terreurs de la nuit, ni la flèche qui vole pendant le jour, ni les fléaux errants dans les ténèbres, ni le trépas qui exerce ses ravages à midi, mille tomberont à ton côté et dix mille à ta droite ;

Mais ils ne parviendront point jusqu'à toi.

Les Psaumes, au nombre de 150, traitent de tous les sujets ; ils s'appliquent à toutes les circonstances particulières de la vie. Il y a une pensée pour tous les cœurs, un antidote pour toutes les maladies de l'âme.

Des critiques ont attribué quelques-uns des Psaumes, à Asaph, Eman, Idithun, aux enfants de Corée, etc., mais tous reconnaissent que David est l'auteur du plus grand nombre.

Pindare a excellé dans le genre lyrique. Cependant, comme Horace, il n'a pu s'élever à la hauteur de l'écrivain sacré. Voici ce qu'en pensent de Maistre et Lamartine.

« Les odes du poète lyrique grec sont des espèces de cadavres dont l'esprit s'est retiré pour toujours. Que vous importent les chevaux de Hiéron ou les mules d'Agésias? Quel intérêt prenez-vous à la noblesse des villes et de leurs fondateurs, aux miracles des dieux, aux exploits des héros, aux amours des nymphes; le charme tenait au temps et aux lieux: aucun effet de notre imagination ne peut le faire renaître. Il n'y a plus d'Olympie, plus d'Elide, plus d'Alphée; celui qui se flatterait de trouver le Péloponèse au Pérou serait moins ridicule que celui qui le chercherait dans la Morée. David, au contraire, brave le temps et l'espace parce qu'il n'a rien accordé aux lieux et avec circonstances: il n'a chanté que Dieu et la vérité, immortelle comme lui. Jérusalem n'a point disparu pour nous, elle est toute où nous sommes et c'est David surtout qui nous la rend présente.» (1)

L'auteur des *Méditations poétiques* s'écriait sur les lieux même où chanta le psalmiste :

« David est le premier des poètes du sentiment! C'est le roi des lyriques! Jamais la fibre humaine n'a résonné d'accords si intimes si pénétrants et si graves! Jamais la pensée du poète ne s'est adressée si haut et n'a luit si juste! Jamais l'âme de l'homme ne s'est répandue devant l'homme et devant Dieu en expressions et en sentiments si sympathiques, si tendres, si déchirants! Tous les gémissements du cœur humain ont trouvé leur voix et leur note sur les lèvres et sur la harpe de cet homme, et si l'on remonte à l'époque reculée où de tels chants retentissaient sur la terre; si l'on pense qu'alors la poésie lyrique des nations les plus cultivées ne chantaient que le vin, l'amour, le sang et les victoires des muses et des coursiers dans les jeux de l'Elide, on est saisi d'un profond étonnement aux accords mystiques du Roi-Prophète..... Lisez de l'Horace ou du Pindare après un psaume! Pour moi je ne le peux plus.»

Les hymnes de David ne ressemblent pas aux autres chants de la littérature sacrée. Dans le psaume la prière s'échappe des lèvres du prophète royal. Il loue le Seigneur, toujours, partout, sans cesse. Il ne décrit pas; il emploie toutes ses ressources, tout son talent à louer, à bénir et à admirer. Ses écrits sont une véritable préparation évangélique.

David a péché une fois, mais le repentir ne fut pas lent à suivre la faute et ce fut une occasion nouvelle pour montrer sa grande âme et la profondeur des sentiments qui l'agitait. Il est prêt à recevoir avec résignation tous les fléaux du Seigneur; il veut lui-

---

(1) De Maistre. *Soirées de Saint Pétersbourg.*

même publier ses iniquités, son crime est constamment devant ses yeux et la douleur qui le ronge ne lui laisse aucun repos. Sur son trône, entouré de ses sujets, au milieu de Jérusalem qui publie sa grandeur, David s'écrie qu'il est seul comme le pélican du désert, comme l'orfraie cachée dans les ruines, comme le passereau solitaire qui gémit sous le faite aérien des palais. Il consume ses nuits dans les gémissements et sa triste couche est inondée de larmes. Les flèches du Seigneur l'ont percé. Il n'y a plus rien de sain en lui, ses os sont ébranlés, ses chairs se détachent, il se courbe vers la terre, son cœur se trouble, toute sa force l'abandonne, la lumière même ne brille plus pour lui, il n'entend plus, il a perdu la voix, il ne lui reste que l'espérance.

David est prophète. Avec quel œil perçant ne lit-il pas dans l'avenir ! Des hauteurs où il plane, il aperçoit les grandes scènes qui se préparent, L'Homme-Dieu qui s'avance, et la terre entière est régénérée. « De tous les points de la terre, s'écrie-il, les hommes se ressouviendront du Seigneur et se convertiront à lui ; il se montrera, et toutes les familles humaines s'inclineront. »

Que ces pages, dit-il encore, soient écrites pour les générations futures, et les peuples qui n'existent point encore béniront le Seigneur.

« Il est exaucé, dit Joseph de Maistre, parce qu'il n'a chanté que l'Éternel ; ses chants participent de l'éternité ; les accents enflammés, confiés aux cordes de sa lyre divine retentissent encore, après trente siècles, dans toutes les parties de l'univers. La synagogue conserva les Psaumes ; l'Église se hâta de les adopter ; la poésie de toutes les nations chrétiennes s'en est emparée, et depuis plus de trois siècles le soleil ne cesse d'éclairer quelques temples dont les voûtes retentissent de ces hymnes sacrés. On les chante à Rome, à Genève, à Madrid, à Londres, à Québec, à Quito, à Moscou, à Peking, à Botany Bay : on les murmure au Japon. » (1)

EDMOND LAREAU

(A suivre.)

---

(1) *Soirées de Saint Pétersbourg.*

# A ANTOINE L\*\*\*

ENFANT DE M. G. L\*\*\*

---

O mon enfant, ta vie est déjà quelque chose !  
Dans ton œil à demi voilé, tendre et serein,  
On distingue bientôt une pensée éclosé  
Comme en sa coquille, un poussin.

Ta lèvre, qu'un oiseau prendrait pour une source  
D'où découle sans fin un lait pur et sans fiel,  
Nous murmure déjà des mots qui, dans leur course,  
Toujours remontent vers le ciel.

Aucun vent sur ta vie, aussi fraîche, aussi pure  
Qu'une perle cachée au fond des océans,  
N'est venu de son aile éclaboussante, impure,  
Ternir encor tes jeunes ans.

Tu ne connais du monde, enfant, qu'un cœur de mère,  
Qu'une caresse mise à ton front faible et doux,  
Et ce baiser d'amour que te donne ton père  
Quand tu souris sur ses genoux.

Hélas ! qui sait ? plus tard — ô mon enfant ! pardonne,  
De jeter sur ton front des ombres à venir,  
De souffler sur ton cœur ce vent qui tourbillonne  
Sur les ailes de l'avenir.—

Plus tard, tu prendras place au festin de la vie,  
Tu verras s'envoler tes mille illusions,  
Il te faudra lutter, car l'enfance est suivie  
De luttes et de passions.

La vie est une fleur que la douleur effeuille,  
 Qui brille le matin pour charmer le regard,  
 Toute larme qui tombe en arrache une feuille  
 Que le vent emporte au hazard.

Deux voix à notre oreille, échos d'un autre monde,  
 Phares vus de la mer où nous gémissons tous,  
 De leur pure rosée ou de leur fange immonde,  
 Soufflent leur haleine sur nous.

L'une, dont la morsure empoisonne la vie,  
 Reflet noir et hideux du séjour infernal,  
 S'empare de nos cœurs et sans cesse nous crie,  
 Horrible et sombre: — Fais le mal.

L'autre, comme un parfum de nard ou de cinname,  
 Comme un accord touchant du barde aérien,  
 De son rayon mystique enveloppe notre âme,  
 Et nous dit toujours: — Fais le bien.

Enfant tu vois déjà — bien que tu sois novice,  
 Bien que tu sois encor d'innocence vêtu—  
 Que l'une fait glisser sur la pente du vice,  
 Que l'autre mène à la vertu.

Veux-tu toujours, enfant, être pur comme l'ange,  
 Ne jamais projeter d'ombre sur ton soleil,  
 Et, bien que sous le ciel tout s'efface et tout change,  
 Joyeux, rester toujours pareil?

Fais de ton cœur une urne où brûlera la myrrhe,  
 Aime tout ce que Dieu dans sa bonté bénit,  
 Fais que ton œil d'azur, où ton âme se mire,  
 D'aucune ombre ne soit terni.

Laisse aller ta pensée où s'en va la prière;  
 Fais l'aumône, le cœur s'épure par le don,  
 Et, si quelqu'un te frappe ou méprise ton frère,  
 Venge-toi par le pardon.

## LE R. P. DALMAS, ASSASSINÉ, (1693.)

---

Plusieurs jésuites sous la domination française ont eu à souffrir pour la cause de la foi ou sont tombés martyrs de la civilisation ; quelques uns sont morts après avoir souffert des tourments atroces. L'un d'eux, le R. P. Dalmas, a été lâchement assassiné à un fort de la baie d'Hudson.

Le père Antoine Dalmas, d'après l'abbé Landway naquit à Quimper Corentin, en Bretagne et vint au Canada au mois d'aout 1670. Il hiverna en 1693 à Chicoutimi où il avait été envoyé pour secourir le P. du Crespieul. Il fut, continue M. Landway, le 3 mars de la même année, au fort Ste Anne de la Baie d'Hudson, tué par les sauvages.

Le P. Martin dans son ouvrage « Les jésuites martyrs du Canada, » a omis de mentionner le nom du Père Dalmas dans son appendice consacré à la mémoire de ceux des jésuites qui n'ont pas péri dans les tourments, mais qui sont mort malheureusement dans la colonie.

M. Francis Parkman dans son ouvrage « Les jésuites dans l'Amérique du Nord au 17<sup>me</sup> siècle » ne mentionne ni la mort, ni même le nom du P. Dalmas et M. l'abbé Langway accuse inexactement les sauvages de l'avoir tué.

Un document transcrit dans les volumes manuscrits de la Société Littéraire et Historique de Québec et intitulé « Relation de ce qui s'est passé en Canada depuis septembre 1692 jusqu'au départ des vaisseaux en 1693 me permet de corriger cette inexactitude de M. Langway, et de réparer l'omission du P. Martin et de M. Parkman.

Dans ce document que l'on peut attribuer à M. de Champigny, alors intendant de la Nouvelle France, se trouve le passage suivant relatif à la mort du P. Dalmas.

« Dans le même temps, (c'est-à-dire vers le milieu de juin 1693) on apprit à Québec par un canot qui arriva de la baie du Nord (baie d'Hudson) que les postes que les français y occupent n'étaient

gardés que par quatre hommes et que les autres étaient partis faute de vivres, que le nommé Guillory armurier de la compagnie du Nord, y avait assassiné, le chirurgien et le P. Dalmas, jésuite, le premier d'un coup de fusil, hors le fort pendant que la garnison était à la chasse, pour un léger démenti qu'ils eurent, et le Père à coup de hache appréhendant après lui avoir confié son crime, au sortir de servir sa messe, n'étant qu'eux deux dans le fort, qu'il ne le décelât au commandant.»

Un peu plus loin dans le même document se trouve cet autre passage sur le même sujet.

« Le treize du même mois (juillet) il arriva un canot de la baie d'Hudson qui nous rapporta que la disette de vivres les avait obligés à ne laisser que cinq hommes dans le fort Ste Anne, au nombre desquels était un malheureux qui, sans aucune raison, et par un désespoir qui paraît tenir de la folie avait tué le chirurgien du fort Ste-Anne, ensuite le Père Dalmas jésuite missionnaire qui avait eu connaissance de son premier crime, qu'ils l'avaient laissé aux fers et voulaient savoir ce que l'on en voulait faire.»

J'ignore quel fut le sort de Guillory mais il paraît évident que ce malheureux, par méchanceté ou par folie, tua le P. Dalmas de la manière décrite dans la première citation.

Plus tard, après la découverte des passages du manuscrit plus haut cité, on m'a signalé une lettre du Père Gabriel Marest, missionnaire de la compagnie de Jésus au Père de Lamberville, de la même compagnie, procureur des missions du Canada; cette lettre se trouve dans le recueil des lettres édifiantes et curieuses, écrites des missions étrangères par quelques membres de la compagnie de Jésus, et prouve que si les écrivains contemporains ont oublié le P. Dalmas, ses collègues contemporains, n'ont pas oublié de parler de sa mort tragique.

« Les fréquentes maladies écrit le Père Marest et les dangers continuels auxquels on est exposé dans cette périlleuse navigation de la baie d'Hubson, obligèrent les français à ne la point entreprendre sans avoir avec eux un aumônier. C'est en cette qualité que le Père Dalmas, natif de Tours, s'embarqua pour la baie d'Hudson. Y étant arrivé il s'offrit à rester dans le fort, tant pour y servir les Français qu'on laissait en garnison que pour y avoir occasion d'apprendre la langue des sauvages, qui apportent leurs pelleteries pendant l'été, et pour pouvoir ensuite leur laisser aller annoncer l'Évangile.»

« Le vaisseau qui devait leur apporter des vivres l'année suivante ayant toujours été repoussé par la violence des vents con-

traires, ceux qui étaient restés dans le fort, périrent pour la plupart de faim et de maladies ; ils étaient réduits à huit seulement, cinq desquels s'étant détachés pour aller chasser sur les neiges dans les bois, laissèrent dans le fort le père Dalmas, le chirurgien et un taillandier.»

« Etant de retour quatre ou cinq jours après, ils furent fort surpris, de ne plus trouver ni le Père ni le chirurgien.

Ils demandèrent au taillandier ce qu'ils étaient devenus, l'embarras où ils le virent, les mauvaises réponses qu'il leur donna, quelques traces de sang qu'ils aperçurent sur la neige, les déterminèrent à se saisir de ce misérable et à le mettre aux fers. »

« Se voyant arrêté pressé par les remords de sa conscience, il avoua qu'étant mal depuis longtemps avec le chirurgien, il l'avait assassiné un matin et qu'il avait trainé son corps dans la rivière, où il l'avait jeté par un trou qu'il avait fait à la glace, qu'ensuite étant retourné au fort il y trouva le Père dans la chapelle qui se préparait à dire la messe, ce malheureux demande à lui parler, mais le Père le remit après la messe qu'il lui servit à son ordinaire. »

« La messe étant dite, il lui découvrit tout ce qui était arrivé, lui témoignant le désespoir, où il était, et la crainte qu'il avait que les autres étant de retour ne le missent à mort. « Ce n'est pas ce que vous avez de plus à craindre lui répondit le Père, nous sommes un trop petit nombre, et on a trop besoin de vos services pour qu'on veuille vous perdre. Si on voulait le faire je vous promets de m'y opposer autant que je pourrai, mais je vous exhorte à reconnaître devant Dieu, l'énormité de votre crime, à lui demander pardon, et à en faire pénitence. Avec soin d'apaiser la colère de Dieu, pour moi j'aurai soin d'apaiser celle des hommes. »

« Le Père lui ajoute que s'il le souhaitait il irait au devant de ceux qui étaient allés chasser, qu'il tâcherait de les advenir et de leur faire promettre qu'il ne le maltraiterait point à leur arrivée. Le taillandier accepta cette offre, il parut se calmer et le Père partit. Mais à peine était-il sorti du fort que le malheureux se sentit troublé de nouveau, entra dans une humeur noire et se mit en tête que le Père le trompait, et qu'il n'allait trouver les autres que pour les prévenir contre lui. »

« Dans cette pensée il prit sa hache et son fusil pour aller trouver le Père. L'ayant aperçu le long de la rivière il lui cria de l'attendre ce que fit le missionnaire. Sitôt qu'il l'eût atteint il lui répondit qu'il était un traître et qu'il le trompait, et en même temps il lui donna un coup de son fusil qui le blessa. Pour se

soustraire à la fureur de ce misérable, le Père se jeta sur une grande glace qui flottait sur l'eau. Le taillandier y sauta après lui et l'assomma de deux coups de hache qu'il lui déchargea sur la tête ; et après avoir jeté son corps sous la glace même sur laquelle le Père s'était réfugié, il revint au fort ou les cinq autres arrivèrent bientôt après.»

« Voilà ce que ce malheureux avisa lui-même pendant qu'on le tenait dans les fers.»

« On avait résolu de le garder de la sorte jusqu'à l'arrivée des premiers vaisseaux sur lesquels on devait l'embarquer, mais avant qu'il put venir du secours les anglais attaquèrent le fort. Ceux qui le gardaient avait eu la précaution de tenir chargés tout ce qu'ils avaient de canons et fusils, et par là ils furent en état de faire une furieuse décharge sur les ennemis lorsqu'ils voulurent faire leurs approches. Ce grand Père qui leur tua et chassa plusieurs hommes leur fit savoir qu'il y avait bien du monde dans le fort, c'est pourquoi ils s'en retournèrent mais dans la résolution de revenir bientôt avec de plus grandes forces. Ils revinrent en effet et se préparèrent à attaquer la place. Les cinq Français qui la gardaient se voyant hors d'état de résister se sauvèrent la nuit par une embrasure de canon, et gagnèrent les bois ayant laissé le taillandier seul et lié comme il était. On n'a point su ce que les anglais en firent ni ce qu'il leur dit. Mais des cinq personnes sorties du fort, trois moururent en chemin et deux seulement arrivèrent après bien des fatigues à Montréal. C'est d'eux qu'on a appris tout ce que je viens de raconter.»

Il appert d'après le récit du P. Marest au P. de Lamberville que le P. Delmas serait né à Tours et non pas à Quimper Corantin ; toutefois connaissant la scrupuleuse exactitude de M. l'abbé Tanguay, je dois ajouter qu'il n'a pas fait son assertion sans s'appuyer sur une bonne autorité. Quand à l'assassinat du P. Delmas ainsi qu'aux circonstances qui l'ont accompagné, le tout ressort des extraits de manuscrits et des lettres édifiantes (Xe. Recueil publiée en 1713) que je viens de citer.

Je ne puis mieux terminer cette courte étude qu'en citant les paroles du savant historien M. Parkman à propos des missionnaires en général qui vinrent en Canada.

« Une vie isolée de toutes relations sociales, et éloignée de tout ce que l'ambition poursuit avec ardeur, puis une mort solitaire ou sous les formes les plus effrayantes, telle était la perspectives des missionnaires.»

T. P. BÉDARD.

Ottawa 1er Octobre 1883.

# ŒUVRES DE CRÉMAZIE <sup>(1)</sup>

---

(Suite.)

Crémazie n'a pas cultivé le genre descriptif si en honneur aujourd'hui. A peine, dans une ou deux de ses poésies, a-t-il tenté de peindre les grandes lignes d'un paysage.

En ce genre, les romantiques se sont divisés en deux écoles dont la manière de procéder est tout à fait différente.

L'une dissèque la nature, l'étudie avec la curiosité et la minutie d'un naturaliste : c'est celle qui nous inonde aujourd'hui de ses productions.

Les adeptes de l'autre semblent peindre à distance ; ils planent, dirions-nous, audessus des paysage ou de l'objet de leurs études, et ils font revivre à nos yeux par une heureuse allégorie, par une comparaison appropriée, par une poétique figure, ce qu'ils semblent contempler eux-mêmes d'un coup d'œil. C'est le genre lamartinien : c'est celui de Crémazie. S'il est plus favorable à l'inspiration, il est moins précis et moins vrai que l'autre.

Voyons comment Crémazie nous peint les *Mille-Iles*.

Quand Ève à l'arbre de la vie  
De sa main eut cueilli la mort,  
Sur la terre à jamais flétrie  
On vit paraître le remerci,

---

(1) *Œuvres complètes de Octave Crémazie* publiées sous le patronage de l'Institut Canadien de Québec, Montréal, Beauchemin & Valois libraires-imprimeurs, 1883.

Puis Adam s'en fut sur la terre,  
 Qui déjà pleurait avec lui,  
 S'abreuver à la source amère  
 Où nous allons boire aujourd'hui.

Et les archanges, sur leurs ailes  
 Prenant l'Eden silencieux,  
 Au haut des sphères éternelles,  
 Le déposèrent dans les cieux.

Mais, en s'élançant dans l'espace,  
 Ils laissèrent sur leur chemin  
 Tomber, pour indiquer leur trace,  
 Quelques fleurs du jardin divin.

Et ces fleurs aux couleurs mobiles,  
 Tombant dans le fleuve géant,  
 Firent éclore les Mille-Iles,  
 Ce paradis du Saint-Laurent...

.....  
 Mille-Iles ! collier magnifique  
 De diamant et de saphir,  
 Qu'eût préféré le monde antique  
 A l'or le plus brillant d'Ophir ;

O belle et sublime couronne  
 Que posa sur son large front  
 Le Saint-Laurent, quand, sur le trône  
 Que ses lacs immenses lui font,

Il vient, en montrant à la terre  
 Son arc-en-ciel éblouissant,  
 Faire retentir le tonnerre  
 Du Niagara bondissant !

Mille-Iles ! riante merveille,  
 Oasis sur les flots dormant,  
 Que l'on prendrait pour la corbeille  
 Qu'apporte la main d'un amant,

C'est gai, c'est frais, c'est charmant. Le poète n'a rien écrit de plus joli.

Cette pièce se termine par un cri d'amour patriotique qu'il faut citer :

.....  
 O patrie ! ô rive natale  
 Pleine d'harmonieuses voix !  
 Chants étranges que la rafale  
 Nous apporte du fond des bois !

O souvenir de la jeunesse,  
 Frais comme un rayon du printemps !  
 O fleuve, témoin de l'ivresse  
 De nos jeunes cœurs de vingt ans !

O vieilles forêts ondoyantes,  
 Teintes du sang de nos aïeux !  
 O lacs ! ô plaines odorantes  
 Dont le parfum s'élève aux cieux !

Bords, où les tombeaux de nos pères  
 Nous racontent le temps ancien,  
 Vous seuls possédez ces voix chères  
 Qui font battre un cœur canadien !

Chaque fois que l'idée de la patrie se présente à l'esprit du poète, sa lyre semble vibrer plus fort et son vers est plein d'émotion. La note patriotique est la note dominante dans ces chants et c'est ce qui leur assure l'immortalité au Canada.

\*  
 \* \*

Crémazie appartient à l'école romantique. Les extraits de ses poésies données plus haut en font déjà suffisamment preuve. Les deux pièces qu'il nous reste à citer se rattachent encore d'avantage à ce genre : une légende et une fantaisie :

La légende est intitulée *La fiancée du marin* :

C'était un pâle soir d'automne ;  
 Sur la vague qu'elle talonne,  
 Comme un coursier,  
 Une barque, svelte et légère,  
 Glissait, suivant l'étoile chère  
 Au nautonnier.

A la nef, d'une voix plaintive,  
 Deux femmes, pleurant sur la rive,  
 Dirent adieu ;

Quittant la plage solitaire,  
Elles vinrent à leur chaumière  
En priant Dieu.

Quand le soleil au flot limpide  
Vint montrer, se levant splendide,  
Son disque d'or,  
La nef poursuivait son voyage  
Et les deux femmes du rivage  
Priaient encor.

Cette barque emportait loin des rives natales, un jeune homme que l'une des deux femmes appelait son fils et que l'autre nommait son fiancé.

Cette dernière était une jeune fille que le hasard avait jeté dans la chaumière du marin :

Or, cette voix fraîche et sonore,  
Qui mêlait au chant de l'aurore  
Ses purs accents,  
C'était une pauvre orpheline,  
Trouvée au pied de la colline,  
Sur les brisants,

Un soir, après un jour d'orage,  
On entendit sur le rivage  
De faibles cris ;  
La mer roulant comme une lave,  
Avait apporté cette épave  
Dans ses débris.

.....  
Quand elle allait dans les prairies,  
A l'heure où des roses fleuries  
Luit la splendeur,  
Devant cette pure auréole  
Le lis, inclinant sa corolle,  
Disait : Ma sœur !

Quand elle allait au champ agreste,  
Seule avec son gardien céleste,  
Divin appui,  
Du ciel l'immortelle phalange  
Se demandait quel était l'ange,  
D'elle ou de lui.

La vertu dans ce cœur candide  
 Brillait comme le flot limpide  
 D'un lac d'azur ;  
 Et le mal, qui partout s'attache,  
 Ne put jamais mettre une tache  
 Sur son front pur.

.....

Avril était venu ; la terre  
 Chantait sa chanson printanière ;  
 Dans les grands bois,  
 Le rossignol, sous la verdure,  
 Mêlait au chant de la nature  
 Sa douce voix.

Le front rayonnant d'espérance,  
 Vers un navire qui s'avance  
 Sur les flots bleus,  
 Les deux femmes, sur cette rive  
 Où s'éleva leur voix plaintive,  
 Jetaient leurs yeux.

Hélas ! la mer avait gardé le fils, le fiancé

.....

A quelque temps de là, sa mère  
 Trouvait aussi dans l'onde amère  
 Un froid cerceuil  
 La jeune fille anéantie  
 Vit s'affaïsser dans la folie  
 Son âme en deuil

### III

C'est encor par un soir d'automne ;  
 La lune pâle qui rayonne  
 Aux champs déserts  
 Dessine, comme une arabesque,  
 La silhouette gigantesque  
 Des sapins verts.

La rive est triste et solitaire :  
 Les flots apportent à la terre  
 Des bruits confus ;  
 Sortant de la forêt immense,  
 Le vent du soir glisse en silence  
 Sur les talus.

Une forme blanche, indécise,  
 Pareille aux vapeurs que la brise

Chasse en passant,  
Paraît sur un rocher sauvage  
Qui s'élève sur le rivage  
Comme un géant.

Ainsi que les brunes aimées,  
Elle a paré de fleurs aimées  
Son front charmant ;  
Elle jette un regard avide  
Et semble chercher dans le vide  
Un être absent.

C'est la fiancée du marin qui, de sa voix gémissante, évoque les ombres qui lui sont chères. Croyant entendre le son connu des voix aimées, elle se précipite dans les flots. De là la légende :

On dit que, le soir, sous les ormes,  
On voit errer trois blanches formes,  
Spectres mouvants,  
Et qu'on entend trois voix plaintives  
Se mêler souvent sur les rives  
Au bruit des vents.

Crémazie, dans une lettre à l'abbé Casgrain, défend cette poésie, et répond, ainsi qu'il suit, aux articles dont elle avait été l'objet :

« M. Thibault me reproche de n'avoir pas donné, dans *la Fiancée du marin*, plus de vigueur d'âme à mes héroïnes et de ne pas leur faire supporter plus chrétiennement leur malheur. Si la mère et la jeune fille trouvaient dans la religion une consolation à leur désespoir, ce serait plus moral, sans doute, mais où serait le drame ? Cette légende n'en serait plus une, ce ne serait plus que le récit d'un accident comme il en arrive dans toutes les familles. On ne fait pas de poèmes, encore bien moins des légendes, avec les faits journaliers de la vie. D'ailleurs, la mère tombe à l'eau par accident et la fiancée ne se précipite dans les flots que lorsque son âme a déjà sombré dans la folie. Où donc la morale est-elle méconnue dans tout ce petit poème ? La morale est une grande chose, mais il ne faut pas essayer de la mettre là où elle n'a que faire. M. Thibault doit bien savoir que lorsque la folie s'empare d'un cerveau malade, cette pauvre morale n'a plus qu'à faire son paquet.

\*  
\*

Il ne nous reste plus qu'à faire connaître la *Promenade de trois*

*morts*, l'œuvre principale de Crémazie. Nous n'avons que la première partie de ce poème aux chants lugubres. Le poète y travaillait lorsqu'il fut forcé de prendre le chemin de l'exil ; son plan était arrêté jusque dans ses détails et les strophes des deux autres parties étaient même presque toutes façonnées dans sa mémoire. Malheureusement, ces strophes n'avaient jamais été confiées au papier ; et, après le déplorable événement qui brisa la carrière et la vie de leur auteur, elles ne le furent jamais.

Dans cette pièce, le poète chante le drame sinistre de la tombe. Rien de plus sombre, de plus effrayant que cette fantaisie. L'idée de la mort a inspiré bien des poètes, mais ce n'est pas fréquemment que les muses prennent pour sujet de leurs chants la décomposition du cadavre et le travail du ver.

Voici le début de cette pièce :

#### LE VER

Le soir est triste et froid. La lune solitaire  
 Donne comme à regret ses rayons à la terre ;  
 Le vent de la forêt jette un cri déchirant ;  
 Le flot du Saint-Laurent semble une voix qui pleure,  
 Et la cloche d'airain fait vibrer d'heure en heure  
 Dans le ciel nuageux son glas retentissant.

C'est le premier novembre. Au fond du cimetière,  
 On entend chaque mort remuer dans sa bière ;  
 Le travail du ver semble un instant arrêté.  
 Ramenant leur linceul sur leur poitrine nue,  
 Les morts, en soupirant une plainte inconnue,  
 Se lèvent dans leur morne et sombre majesté.

Drapés, comme des rois, dans leurs manteaux funèbres,  
 Ils marchent en silence au milieu des ténèbres  
 .....

Trois d'entre eux cependant vont d'un pas moins rapide ;  
 Leurs os sont presque intacts, leur face est moins livide  
 Ils semblent de la mort être les nouveaux-nés.

L'un avait déjà vu sur sa tête blanche  
 Neiger soixante hivers, quand, arrêtant sa vie,  
 Le mort vint l'enivrer de son breuvage amer.

Un fils, un fils unique, orgueil de sa vieillesse,  
 Avait, tout rayonnant des feux de la jeunesse,  
 Des fleurs de son printemps couronné son hiver.

Comme au souffle du Nord la rose épanouie  
 Avant la fin du jour voit sa beauté flétrie,  
 Le second avait vu la mort à son chevet  
 Quand, jeune encor, l'amour charma son existence.  
 Sa femme avait voulu, modèle de constance,  
 S'enfermer avec lui dans le tombeau muet.

Le troisième, à sa mère arraché par la tombe,  
 Avait quitté la vie ainsi qu'une colombe  
 Qui s'envole en chantant un hymne de bonheur,  
 Vingt printemps n'avaient pas encor paré sa tête ;  
 La mort, pour son bouquet la trouvant toute prête,  
 A ces fruits déjà mûrs ajouta cette fleur.

Nés sous le même ciel, morts dans la même année,  
 Tous trois avaient connu la chaîne fortunée  
 Qu'ici-bas sur la terre on nomme l'amitié.  
 Maintenant réunis dans la cité pleurante,  
 Comme ces mendiants que chantait le vieux Dante,  
 Des vivants ils s'en vont implorer la pitié.

L'un des trois morts aperçoit tout-à-coup un ver sur la joue du plus âgé. Arrachez-le, dit-il, peut-être pourrait-il effrayer les vivants...!! L'autre répond :

“ La femme a sa beauté ; le printemps a ses roses,  
 “ Qui tournent vers le ciel leurs lèvres demi closes ;  
 “ La foudre a son nuage où resplendit l'éclair ;  
 “ Les grands bois ont leurs bruits mystérieux et vagues ;  
 “ La mer a les sanglots que lui jettent ses vagues ;  
 “ L'étoile a ses rayons ; mais la mort a son ver ! . . . .

“ Le ver, c'est la couronne, épouvantable et sombre,  
 “ Qui brille sur nos fronts comme un œil noir dans l'ombre ;  
 “ C'est le baiser reçu de ce lugubre jour  
 “ Où la mort nous a dit : Viens, je suis ton épouse !  
 “ Et, ce baiser fatal, cette reine jalouse  
 “ Veut que nous le gardions comme un gage d'amour.

Le Ver : tel est le titre de la première partie du poème que nous étudions. Le poète ne s'est pas attardé à entrer dans le sujet. Pour nous initier aux sombre péripiéties de la pourriture de la

chair, il met dans la bouche du plus vieux des trois morts le récit d'un dialogue entre le ver et un mort récemment inhumé.

Que le ver attaquait pour la première fois.

Laissons parler le vieux mort :

“ J'écoutai, frémissant d'une horreur indicible,  
 “ Les étranges accents de ce duo terrible  
 “ Que près de moi chantaient ces effrayantes voix.

LE MORT

“ Où suis-je ? Mais qui donc vient ainsi de me mordre ?  
 “ J'ai senti tout mon corps s'agiter et se tordre  
     “ Comme un arbre sous l'ouragan.  
 “ Qui donc est-il celui qui partage ma couche ?...  
 “ Il s'approche de moi, je sens encor sa bouche  
     “ Qui presse et torture mon flanc !

LE VER.

“ Je suis le maître ici. Mon haleine est glacée  
     “ Comme le vent un jour d'hiver ;  
 “ Toute force pour moi demeure terrassée,  
     “ Je suis le roi, je suis le Ver.

Le ver ! déjà ! dit le mort, et « pourtant c'est hier que j'ai quitté la vie. » Le ver répond :

“ Ta bière est mon empire et ton corps est mon trône ;  
     “ Je suis ton maître et ton tourment.  
 “ Des fibres de ton cœur je fais une couronne  
     “ Plus brillante qu'un diamant.”

Le mort veut fuir ; il appelle les vivants à son secours. Le ver répond :

“ Ils ne t'entendront pas. Les vivants n'ont d'oreilles  
     “ Que pour ce qui peut les servir.  
 “ Il leur faut des honneurs, des fêtes pour leurs veilles...  
     “ O mort ! peux-tu leur en fournir ?”

LE MORT

“ Hélas ! je n'ai plus rien, rien que mon blanc suaire,  
 “ Rien que mon corps flétri, rien que cet ossuaire

" OÙ le jour ne paraît jamais !  
 " Si je n'ai plus ces biens que leur folie adore,  
 " Ah ! pour penser à moi mes amis ont encore  
 " Le souvenir de mes bienfaits."

## LE VER

" Quand la main qui donnait est pour toujours fermée,  
 " Qui donc garde son souvenir ?  
 " Et qui songe au parfum de la rose embaumée,  
 " Quand on ne peut plus la cueillir ?  
  
 " Car l'homme veut toujours que sa reconnaissance  
 " Lui rapporte quelques profits ;  
 " Il ne se souvient plus, quand tombe la puissance  
 " Dont il pouvait tirer des fruits.  
  
 " O mort ! tu n'as plus rien, maintenant que ta bière  
 " Est mon empire sépulcral ;  
 " Ton linceuil m'appartient ; ô mort ! dans ce suaire  
 " Je taille mon manteau royal.  
  
 " Ton cadavre, pour moi c'est la source de vie  
 " Où je m'abreuve chaque jour ;  
 " C'est le riche banquet où la faim me convie,  
 " Où je m'assieds avec amour.  
  
 " Tout est à moi, ton corps, ton cercueil, ton suaire,  
 " Tes douleurs seules sont à toi.  
 " Moi seul puis dire ici d'une voix haute et fière :  
 " Je suis le Ver, je suis le Roi !  
 .....

Mais qu'est-ce donc, dit tout-à-coup le mort, qui tombe sur ma tête ?

" On dirait une larme, une larme brûlante,  
 " Qui tombe sur mon front. Une voix gémissante  
 " Descend de là-haut comme un chant.  
 " Ah ! ma mère, c'est toi, dont la tendresse sainte  
 " Vient répandre à la fois tes larmes et ta plainte  
 " Sur le tombeau de ton enfant !

" O larme de ma mère,  
 " Petite goutte d'eau,  
 " Qui tombes sur ma bière  
 " Comme sur mon berceau ;

" O fleur épanouie  
 " De l'amour maternel,  
 " Par un ange cueillie  
 " Dans les jardins du ciel ;

.....  
 " Ah ! coule, coule encore  
 " Sur mon front pâle et nu !  
 " Dure jusqu'à l'aurore,  
 " Bonheur inattendu !

.....  
 " Si tu savais, ma mère,  
 " Comme il fait sombre et noir  
 " Dans cette fosse amère,  
 " Où la brise du soir

" Ni l'aurore vermeille  
 " Ne viennent plus jamais  
 " Porter à mon oreille  
 " La chanson des forêts.

" Dans cette solitude,  
 " Mon Dieu ! comme il fait froid !  
 " Comme ma couche est rude !  
 " Que mon lit est étroit !

" Cette nuit sans étoile,  
 " Lourde comme du plomb,  
 " Qui m'entoure d'un voile  
 " Sans fin comme sans nom ;  
 .....

" Mais ce lieu plein d'alarmes,  
 " D'horreurs, d'affreux secrets,  
 " O ma mère, tes larmes  
 " Vont en faire un palais ! "

Le ver raille le cadavre dont il déchire les chairs. Cette goutte d'eau, dit-il,

ce n'est pas une larme  
 Que verse l'amour maternel.  
 ..... ? .....

" Ce n'est qu'un allié que la terre m'envoie  
 " Pour hâter ta destruction,

“ La terre, qui partage avec moi chaque proie  
 “ Et qui prend la part du lion !

.....

“ Egoïste et cruel, ta main insoucieuse  
 “ Cueillait tous les fruits de son sein,  
 “ Et sans remercier la mère généreuse  
 “ Qui te donnait l'air et le pain.

“ Aujourd'hui c'est son tour. Ta sombre créancière,  
 “ T'enserrant dans ses bras profonds,  
 “ O cadavre, enchaîné sur ton lit de poussière,  
 “ Va te reprendre tous ses dons.

“ Ta chair, qui retenait ton âme prisonnière  
 “ Et voilait ce divin flambeau,  
 “ Ta chair, dont elle fut l'origine première,  
 “ Ta chair, ta honte et ton fardeau ;

“ Oui, ta chair, maintenant sans force et sans défense  
 “ Et pleine de corruptions,  
 “ Elle en fera bientôt la nouvelle semence  
 “ Qui doit féconder ses sillons.

#### LE MORT

.....

“ Eh bien ! poursuis ton œuvre, ô Ver ! et que ta bouche,  
 “ En torturant ma chair de sa lèvre farouche,  
 “ Mette bientôt mes os à nu !  
 “ Oui, dévore ma chair sans trêve et sans relâche.  
 “ Et, pour hâter la fin de ton affreuse tâche,  
 “ Cherche et trouve un aide inconnu !

#### LE VER

.....

Irai-je en un instant, comme un homme prodigue,  
 “ Briser l'objet de mon amour,  
 “ Et, pour te contenter, me donner la fatigue  
 “ De te dévorer en un jour ?

“ Oh ! je sais mieux jouir des biens que Dieu m'envoie ;  
 J'aime à déguster mon bonheur.  
 “ Je prendrai chaque jour une part de ma proie  
 “ Pour mieux en goûter la saveur.

“ Dans ce sombre royaume  
 “ Dont moi seul suis le roi,

“ Cette chair qui fut l’homme  
 “ Est tout entière à moi.

“ C’est mon bien, ma conquête !  
 “ A moi son œil de feu,  
 “ A moi sa noble tête,  
 “ Ce chef-d’œuvre de Dieu !

“ A moi sa lèvre fière !  
 “ A moi son cœur profond,  
 “ Dont les biens de la terre  
 “ Ne trouvaient pas le fond.

“ Oh ! l’homme me méprise,  
 “ Moi, l’humble vermisseau,  
 “ Et pourtant je le brise  
 “ Comme un faible roseau.

“ L’homme toujours oublie  
 “ L’inexorable loi  
 “ Qui veut, après la vie,  
 “ Que le Ver soit son Roi.

.....  
 “ Cet homme dont le crime  
 “ Fut le premier berceau,  
 “ Est ici ma victime  
 “ Et je suis son bourreau.

“ Sombres voix de la terre,  
 “ Clairons du désespoir,  
 “ Sanglots du cimetière,  
 “ Spectres mornes du soir ;

“ Fanfares infernales  
 “ Des damnés rugissants,  
 “ Qui montez en spirales  
 “ Du fond des lacs brûlants ;

“ Lyres de la vengeance,  
 “ Orchestre de l’enfer,  
 “ Célébrez l’alliance  
 “ Du cadavre et du Ver ! ”

Et plus loin le ver dit :

“ Ces cris des passions, d’amour ou de vengeance,  
 “ Sont étouffés sous ton linceul ;

“ Ma voix s’élève ici dans toute sa puissance,  
 “ Car aujourd’hui je parle seul

.....  
 “ Toutes ces voix d’en haut où ta pauvre existence

“ Cherchait une fausse clarté,

“ Oui, ces voix gardesont pour toujours le silence

“ Devant ma fauve majesté.

“ Aux rêves qui chantaient dans ton âme ravie

“ Dis donc un éternel adieu ;

“ Car la mort a donné ces deux parts de ta vie,

“ Ton corps au Ver, ton âme à Dieu.

“ Et ton corps, je le prends ; aujourd’hui c’est ma fête,

“ Le jour de rétribution...

“ Je le reçois enfin ce prix de ma conquête,

“ J’en viens prendre possession !

Ce long dialogue est raconté par l’un des trois morts que le poète nous a montrés cheminant ensemble. Il faut se le rappeler pour comprendre les extraits qui suivent :

Mais ici du vieux mort la voix faible, indécise,  
 Se tut ; puis on le vit, frissonnant sous la brise,  
 Rajuster son linceul déchiré par le vent ;  
 Sur sa main décharnée il appuya sa tête  
 Comme pour reposer sa pensée inquiète ;  
 Puis il reprit bientôt son récit émouvant.

— “ Ils parlèrent encor les deux causeurs funèbres,

“ Ils parlèrent longtemps, et l’écho des ténèbres

“ Aux tombeaux apportait les notes de leur chant.

“ Mais bientôt cependant un solennel silence

“ Remplaça ce duo d’angoisse et de vengeance,

“ Puis le cri seul du Ver s’éleva triomphant.

“ Horrible fut ce cri. Se levant dans ma bière,

“ Tous mes vers, réveillés à ce cri de leur frère,

“ Répondirent soudain en torturant ma chair,

“ Et de tous les tombeaux une clameur immense

“ De douleur et d’effroi, d’horreur et de souffrance,

“ S’éleva comme un chant qui monte de l’enfer.”

Et le vieux mort se tut. La lune haute et pâle,

Illuminant le ciel de ses rayons d’opale

Eclairait les trois morts de ses douces clartés.

Puis, le jeune mort qui avait écouté en silence le récit de son compagnon dit :

“ Ce mort auquel le Ver disait : Je suis le Roi !  
 “ Ce foyer dégoûtant de honte et de misère,  
 “ Ce pauvre enfant qui crut aux larmes de sa mère,  
 “ Compagnons du tombeau, ce cadavre c'est moi !

Et il déclare que la plus insupportable des tortures qu'il endure, c'est de douter que cette goutte d'eau tombée sur son front fut une larme de sa mère. Le ver lui a dit que les vivants l'avaient oublié.

“ Ah ! qui donc dois-je croire, effroyable mystère !  
 .. La parole du Ver ou l'amour de ma mère ? ...  
 “ Venez, la neuvième heure a déjà retenti ;  
 “ Allons, allons frapper au seuil de ces demeures  
 “ Où coulèrent, hélas ! nos plus charmantes heures,  
 “ Et nous saurons bientôt si le Ver a menti.”  
 .....  
 .....

C'est la fin de la première partie. Nous ne connaissons du reste de ce poème que ce que Crémazie en a révélé lui-même dans une lettre à l'abbé Casgrain :

« Pour ce poème des *Trois morts*, voici le plan de la deuxième et de la troisième partie. Les trois amis vont frapper, le père à la porte de son fils, l'époux à celle de sa femme, le fils à celle de sa mère. Le malheureux père ne trouve chez son fils que l'orgie et le blasphème. Pour l'épouse, elle est occupée à *firter* avec les soupirants à sa main, et le pauvre mari se retire tristement en se disant à lui-même :

Oni, les absents ont tort.... et les morts sont absents.

Seul, le fils trouve sa mère agenouillée, pleurant toujours son enfant et priant Dieu pour lui. Un ange recueilli à la fois ses prières pour les porter au ciel, et ses larmes qui se changent en fleurs et dont il ira parfumer la tombe d'un fils bien-aimé. Ces trois épisodes occupent toute la seconde partie. Dans la troisième, le lecteur se trouve dans l'église, le jour de la Toussaint, à l'heure où l'on récite l'office des morts. Le père et l'époux viennent demander à la mère universelle, l'Église, ce souvenir et ces

prières qu'ils n'ont pu trouver à leurs foyers profanés par des affections nouvelles. Le fils les accompagne, mais son regard n'est pas morne comme celui de ses compagnons ; on sent que les prières de sa mère ont déjà produit leur effet. La scène s'agrandit, le ciel et l'enfer se dévoilent aux regards des morts. Les chœurs des élus alternent avec les chants des damnés. Les habitants du ciel qui ont été sauvés par les conseils de ces morts qui souffrent encore dans le purgatoire, demandent à Dieu de les admettre dans le paradis, tandis que les damnés, pour qui ces mêmes morts ont été une cause de scandale, demandent comme une justice que ceux qui les ont perdus partagent leurs tourments. Ici je crois être dans le vrai, car il faut être bien pur pour n'avoir jamais contribué à la chute de son prochain, et il faut être bien abandonné du ciel pour n'avoir jamais, par ses conseils ou ses exemples, empêché son frère de commettre une faute, peut-être un crime. Le duo des élus et des damnés est assez difficile à faire. Le chant des maudits éternels va assez bien, mais celui des élus offre plus d'obstacles dans son exécution. L'homme, *rempli de beaucoup de misères*, comprend facilement les accents de la douleur et du désespoir ; mais le bonheur lui est une chose tellement étrangère, qu'il ne sait plus que balbutier, quand il veut entonner un hymne d'allégresse ; cependant j'espère réussir. Pendant que les morts sont dans le temple, une autre scène se passe au cimetière. Les vers, privés de leur pâture, s'inquiètent. Ils montent sur la croix qui domine le champ du repos et regardent si leurs victimes ne reviennent pas. Un vieux ver, qui a déjà dévoré bien des cadavres, leur dit de ne pas se faire d'illusions, que tous les corps dont les âmes pardonnées monteront ce soir au ciel, deviendront pour eux des objets sacrés qu'il ne leur sera plus permis de toucher. Il y a là un chant des vers qui devra joliment bien horripiler M. Thibault. Revenons à l'église. La miséricorde divine, touchée par les prières des bienheureux et par celles des vivants qui sont purs devant le Seigneur, abrège les souffrances du purgatoire, et, s'élançant sur l'un des caps du ciel, un archange entonne le *Te Deum* du pardon.

La *Promenade des trois morts* a été l'objet de critiques que Crémazie fait connaître en y répondant. Il défend et explique l'idée qui a donné naissance à son poème :

« Il y a une autre espèce de fantaisie qui consiste à donner une forme à des êtres dont l'existence est certaine, mais dont la manière d'être nous est inconnue. Les anges et les démons existent,

quelle est leur forme? C'est à cette espèce de fantaisie qu'appartient la première partie de mon poème des *Trois morts*. Les morts dans leurs tombeaux souffrent-ils physiquement? Leur chair frémit-elle de douleur à la morsure du ver, ce roi des effarements funèbres? Je l'ignore, et je serais bien en peine s'il me fallait prouver l'affirmative; mais je défie M. Thibault de me donner des preuves que le cadavre ne souffre plus. C'est là un de ces mystères redoutables dont Dieu a gardé le secret pour lui seul. Cette idée de la souffrance possible du cadavre m'est venue il y a plusieurs années: voici comment. J'entrai un jour dans le cimetière des Picotés, à l'époque où l'on transportait dans la nécropole du chemin Saint-Louis les ossements du Campo-Santo de la rue Couillard. En voyant ces ossements rongés, ces lambeaux de chair qui s'obstinaient à demeurer attachés à des os moins vieux que les autres, je me demandai si l'âme, partie pour l'enfer ou le purgatoire, ne souffrait pas encore dans cette prison charnelle dont la mort lui avait ouvert les portes; si, comme le soldat qui sent toujours des douleurs dans la jambe emportée par un boulet sur le champ de bataille, l'âme, dans le séjour mystérieux de l'expiation, n'était pas atteinte par les frémissements douloureux que doit causer à la chair cette décomposition du tombeau, juste punition des crimes commis par le corps avec le consentement de l'âme.

« Cette pensée, qui me trottait souvent dans la tête, a donné naissance à la *Promenade de trois morts*.

« Je puis avoir mal rendu cette idée, mais c'est elle que l'on doit chercher dans cette fantaisie qui fait jeter les hauts cris à M. Thibault. La suite du poème, si jamais je la publie, lui montrera que, du moment que l'expiation est finie, la souffrance du cadavre cesse en même temps, et que les vers ne peuvent plus toucher à ces restes sanctifiés par l'âme qui vient d'être admise à jouir de la présence de Dieu. »

\*  
\*  
\*

Nous avons cité longuement cette pièce, la dernière de Crémazie, et celle qu'il a toujours considérée comme son œuvre capitale, tant par la largeur du plan que par le mérite de l'exécution. C'est l'une de celles dans lesquelles il a soigné davantage la forme. Il convenait donc de nous y arrêter. Comme le disait récemment l'un des critiques de la *Revue Bibliographique*, le seul moyen de faire connaître un poète, c'est de le citer et de le citer abondamment.

On a déjà dit que la *Promenade de trois morts* de notre poète, avait le grand tort d'être venue après la *Comédie de la mort* de Théophile Gauthier. Tous ceux qui ont lu ces deux œuvres ont fait la même remarque.

Cela nous autorise à conclure, comme nous avons déjà conclu plus haut, que la gloire littéraire de Crémazie repose principalement sur son *Drapeau de Carillon* et sur ses autres pièces traitant de sujets patriotiques.

\*  
\*  
\*

Crémazie appartient, pour la forme comme pour le genre d'inspiration, à l'école romantique, — mais à celle de la première période, à celle qui n'avait pas entièrement rompu avec les règles de l'ancienne prosodie. Il ne se permet pas l'enjambement, et il ne fuit pas l'interposition des mots. La césure à l'hémistiche est ordinairement conservée; l'oreille la perçoit sans effort.

Son vers n'est pas ciselé suivant les exigences d'aujourd'hui. Souvent même la rime, loin d'être riche, est à peine suffisante. Mais le poète évite les défauts de la plupart des rimeurs contemporains qui, sacrifiant tout à la rime et à l'harmonie du vers, ajustent des mots au mépris de la clarté, de la précision, et souvent au mépris du sens. Ses strophes ne sont jamais gonflées de figures disparates entre lesquelles l'esprit a grand peine à faire son choix.

On admire en Crémazie une simplicité d'allure qui n'exclut pas les effets poétiques et qui ne descend jamais au vulgaire. Il écrit sans recherche; mais on sent, sous la forme unie de ses vers, les mouvements de l'âme et l'émotion du cœur.

Nous retrouverons ces qualités, plus apparentes encore, dans ses lettres aux membres de sa famille et à ses amis, et dans son *Journal du siège de Paris*.

GUSTAVE LAMOTHE.

( La suite prochainement. )